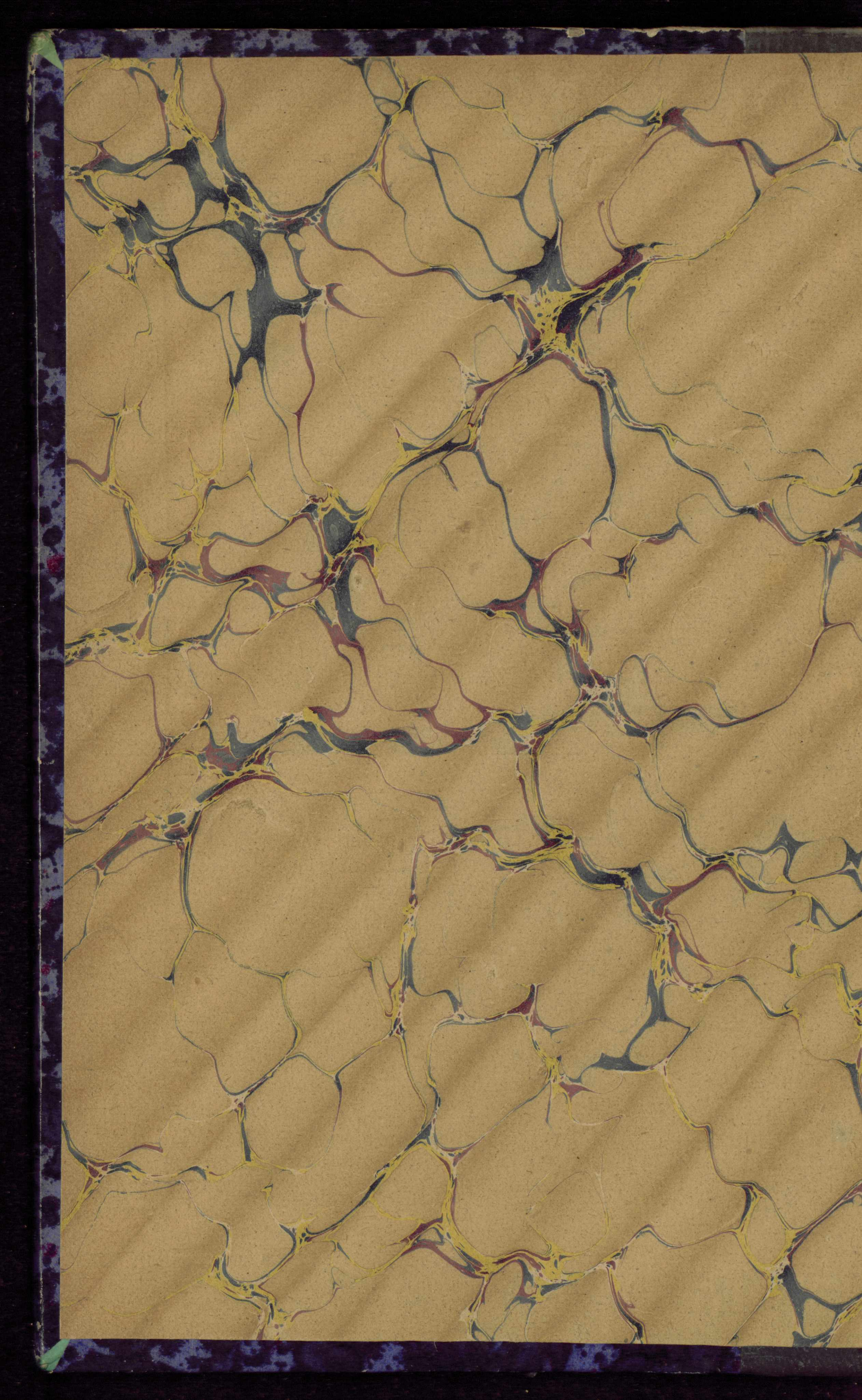

S
CAITHNESS
THÉOSOPHIE
SÉMITIQUE
H
902









LA THÉOSOPHIE SÉMITIQUE



THÉOSOPHIE SÉMITIQUE

LES

VRAIS ISRAÉLITES

L'IDENTIFICATION DES DIX TRIBUS PERDUES AVEC LA NATION BRITANNIQUE

LES SUFFIS ET LA THÉOSOPHIE MAHOMÉTANE

PAR

LADY CAITHNESS

DUCHESSE DE POMAR



PARIS

LIBRAIRIE GEORGES CARRÉ

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

1888

PRÉFACE

LA QUESTION DES JUIFS

La question des Juifs est à l'ordre du jour. Elle s'est posée devant le public à l'occasion de deux livres fort curieux, mais différant l'un de l'autre quant au style et à la tendance.

Le premier celui de M. E. Drumont, « la France Juive », se fait remarquer par sa violence et son animosité. C'est une œuvre de personnalité, qui abonde en piquantes anecdotes, deux raisons suffisantes pour expliquer son succès; mais si cet ouvrage présente un certain intérêt, nous sommes forcés de reconnaître qu'il pèche grandement sous le rapport de la charité et de la vérité. L'auteur tend à répandre l'idée que les Juifs sont animés de sentiments malveillants à notre égard. Cette accusation est sans fondement et l'on peut dire que leur manière de se conduire dans la société, ainsi que vis à vis de nos pauvres, montre qu'ils savent bien mieux pardonner que les Chrétiens.

Le second livre auquel je fais allusion est celui de l'abbé Lemann. Je l'ai ouvert avec curiosité, pensant que, en sa qualité de fils d'Israël converti à la foi chrétienne, l'auteur serait plus capable qu'un autre d'élucider les problèmes qui se posent par rapport aux Juifs. Chaque jour, en effet, nous voyons augmenter l'influence et la puissance de ce peuple merveilleux qui sans patrie, sans gouvernement, privé même des droits de citoyen dans ses pays d'adoption, dispersé sur la terre et constamment exposé a être chassé de ses foyers par les plus cruelles persé-

cutions, a non seulement surmonté tous les obstacles placés sur son chemin, mais a pris une telle position daus la Société qu'il deviendra bientôt *Etat dans l'Etat*. C'est cette raison sans doute qui a motivé les violentes attaques du livre auquel j'ai fait allusion en premier lieu.

Le vif intérêt qu'excitent les Juifs à l'heure actuelle, me décide à extraire de mon grand ouvrage sur la Théosophie Universelle, dont j'ai déjà publié la Théosophie bouddhiste et la Théosophie chrétienne, la partie concernant l'Esoterisme sémitique. A défaut d'autre mérite, cette étude aura du moins celui de m'avoir coûté de longues et consciencieuses veilles. J'ai non seulement compulsé le Talmud et la Cabale ou Kabbala, mais, dans mon vif désir de puiser aux sources même de la Religion Hébraïque, j'ai fait faire des recherches dans le Sohar et dans d'autres livres occultes dont je ne possède pas la langue.

Peut-être, après avoir lu ces pages, mes lecteurs se feront-ils une idée plus juste de cette race énergique et vigoureuse, si remarquablement douée au point de vue de l'intelligence et du goût artistique, indomptable dans le malheur, sublime par ses sentiments de famille et de solidarité humaine, et à laquelle nous devons la transmission intacte des antiques doctrines dont notre propre religion est la continuation ; car, comme Jésus n'a cessé de le dire, il n'est pas venu pour abolir, mais pour accomplir la loi de Moïse. C'est ce peuple qui sauva la vraie science à l'heure où la barbarie des iconoclastes faisait la guerre à la pensée. « Où se cachait-elle alors? » demande Michelet dans son histoire de France. « Dans l'humble asile que lui donnèrent les Juifs. Seuls ils s'obstinèrent à penser et restèrent, dans cette heure maudite, la conscience mystérieuse de la terre obscurcie. »

Et maintenant, avant de commencer cette étude, je voudrais, malgré ma crainte de dépasser les limites d'une préface, dire quelques mots qui me paraissent absolument de circonstance, car j'ai l'intime conviction que les temps sont arrivés pour l'accomplissement de toutes les prédictions, et que nous sommes vraiment à l'*Aurore du jour nouveau*. Il n'est pas

nécessaire d'aller bien loin pour chercher l'explication du grand changement qui affecte de plus en plus la position de cette ancienne race juive, ni pour nous expliquer la transformation générale qui est en train de s'accomplir tout autour de nous.

La clé de tout cela est une question de date ; nous sommes arrivés à l'époque où doivent s'accomplir les choses qui ont été prophétisées dans l'Ancien et le Nouveau Testament, et que l'humanité attend avec angoisse depuis si longtemps. Tout ce qui se passe aujourd'hui dans le monde ne fait que confirmer cette opinion, et le sentiment général, parmi ceux qui se donnent la peine de penser, est que nous vivons dans un temps où notre petite planète a atteint un point culminant. On pourrait croire que nous sommes déjà dans les derniers jours du Cycle ou de la Dispensation jusqu'à la fin de laquelle il avait été ordonné à Daniel de sceller le livre. A cette époque son peuple devait être délivré, et parmi les signes précurseurs de cette délivrance on remarquerait un grand développement de la Science, « les hommes iront et viendront, et il y aura un temps de détresse tel qu'on n'en aura jamais vu parmi les nations ». Pour nous en tenir à ces deux signes, nous dirons que jamais les choses secrètes n'ont été plus librement publiées que de nos jours. D'autre part, le développement des communications, dû aux récentes découvertes sur l'électricité, et la grande facilité des transports par terre et par mer, en entourant le globe comme d'une ceinture, permettra à tous les hommes d'être frères lorsqu'ils comprendront la portée et le véritable caractère de tous ces changements.

En vérité, le vieux monde est en train de disparaître ; mais au soir de l'humanité actuelle succédera la glorieuse AURORE du Jour où l'homme, conscient de sa véritable nature, reconnaîtra qu'il a été fait à l'image de Dieu.

La vérité ne changera pas, car elle est éternelle, mais les vérités du passé seront éclairées d'une lumière nouvelle. L'ancienne Dispensation s'en va : elle ne meurt pas, elle se transforme. A la lumière de ce jour nouveau, les intelligences des hommes pourront pénétrer de l'extérieur à l'intérieur, du matériel au spirituel, de la lettre à l'esprit.

A de pareils changements dans le monde spirituel correspondent toujours des bouleversements dans le monde physique, nous en avons de nombreuses preuves. La fin d'un Cycle approche et notre système solaire s'avance sur de nouveaux sentiers a travers l'infini des cieux. La conjonction actuelle des planètes, en produisant un changement des conditions magnétiques de la matière, détermine de violentes perturbations.

La terre elle-même manifeste des symptômes de trouble et les courants qui la parcourent, perturbés jusqu'à son centre, occasionnent des tremblements de terre, des cyclones, des inondations et des épidémies.

Toutes les nations sont inquiètes en face d'un inconnu menaçant; la science fait des miracles; les dogmes religieux et les croyances philosophiques sont scrutés et reniés; aux vérités d'il y a cent ans succèdent des vues plus larges sur la vie, la nature et la religion : le voile d'Isis se soulève.

« Et dans ce temps-là ton peuple sera délivré ! »

Cette prophétie faite à Daniel nous amène au point qui nous occupe, la question des Juifs et la glorieuse promesse qui leur a été faite et qui doit s'accomplir dans les derniers jours. Pourquoi donc nous étonner de leur transformation?

Pourquoi ne pas voir dans leur prospérité présente, une partie de l'accomplissement de cette prédiction?

Avant de continuer, je dirai encore quelques mots sur une pensée qui m'a été suggérée par un passage du livre du vénérable abbé Lemann.

« Les Juifs, dit-il, avaient abreuvé le Juste d'outrages. Ils en « ont été couverts à leur tour : ils ont subi, comme peuple, la « peine du talion. Ils avaient vendu le juste, ils furent vendus « comme *bétail en foire*. Ils l'avaient vendus 30 deniers et, « à la foire de Terébinthe, on vit donner 30 Juifs pour un denier ! »

Je ne répéterai pas ici les insultes que des Chrétiens, dénués de toute spiritualité, ont jetées à la face de cette race longtemps déchue. Plus vite on les oubliera, mieux cela vaudra pour ceux qui ont si peu compris les enseignements miséricordieux de Celui qu'ils appellent leur Maître. D'autre part, on ne saurait

approuver la conduite des Chrétiens qui se jettent dans l'excès opposé et offrent l'encens de leur adoration à l'autel de Mammon, comme dit l'auteur de « la France juive. »

Mais n'a-t-on pas vu chez toutes les nations et dans toutes les religions les trafiquants du temple, et les adorateurs du Veau d'Or?

Les terribles persécutions que les Juifs ont subies de la part des Chrétiens pendant la dispensation actuelle sont une tache sur cette dispensation; mais il faut y voir l'accomplissement d'une loi de justice qui ne porte aucune atteinte à la Sagesse divine.

Les chrétiens ont-ils fait ce qu'il fallait pour amener les Juifs à croire à Celui dont ils portent le nom? Ce n'est pas dans le Christ qui a dit : « Je suis en mon père et mon père est en moi », que l'on trouve cet esprit de colère et de vengeance qui a présidé aux persécutions? Ce n'est pas dans les enseignements de Celui qui a dit :

« Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, « faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui « vous outragent et qui vous persécutent; afin que vous soyez « enfants de votre père qui est dans les cieux, car il fait lever « son soleil sur les méchants et sur les bons et fait pleuvoir « sur les justes et sur les injustes; soyez donc parfaits comme « votre père qui est dans les cieux est parfait. » (St Math., V, 45, 48.)

Si nous lisons attentivement les 1er, 2me et 3me chapitres des Actes des Apôtres, nous comprendrons mieux ce qui eut lieu à l'époque de la mort de Jésus, et nous nous rendrons compte de la situation passée et présente des Juifs par rapport au plan divin. Nous verrons ce que les Juifs, les Grands-Prêtres, les Scribes et les Pharisiens ont fait, conjointement avec Hérode, Pilate, et les Romains, était strictement d'accord avec cette sagesse divine et contribuait à accomplir la loi et les prophètes en manifestant le conseil caché du Tout-Puissant, qui était de délivrer l'homme du péché et de lui permettre de recevoir le Christ, dont l'esprit est la vie éternelle. Jésus vint, avec celui qui était en Lui; en brisant le mal il mit en lumière la vie immor-

telle, et il nous montra la voie de la régénération par laquelle nous pouvons devenir ses fils et ses filles, et être cohéritiers avec lui si nous souffrons avec lui.

Jésus, « l'agneau de Dieu », est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu »; c'est-à-dire que la hiérarchie de l'époque ne comprit pas « les choses qui étaient pour sa paix ». Ils ne reconnurent pas en Jésus le Messie qu'ils avaient rêvé, et ils le crucifièrent.

Judas, qui représente toutes les puissances du Mal luttant contre le Bien, trahit le Juste et le livra.

Mais il n'y a pas de colère en Dieu, il n'accuse ni ne punit personne. Il ne condamne pas.

Chacun, comme Judas, est chargé de s'accuser soi-même et d'aller « *en son lieu* ». (Actes I, 25).

Plusieurs prophéties font allusion au temps où un roi régnera sur le mont de Sion, et où Jérusalem sera Reine de la terre.

Jésus ne réalisait pas pour les Juifs cet idéal de puissance terrestre. Ils avaient lu les écritures avec un sens matériel et non pas spirituel ; ils n'avaient pas compris que les ennemis qu'ils devaient conquérir n'étaient pas les Romains, mais leurs propres passions ; que le mont de Sion signifie L'AME, et que la nouvelle Jérusalem, ou la Reine, est encore l'âme purifiée, la sainte cité du Seigneur.

« La Jérusalem d'en haut, qui est libre », et non pas une cité matérielle bâtie en briques et en pierres ; la sainte demeure, l'*Ame humaine*, dans laquelle le Roi de gloire doit régner.

Les Gentils, Pilate, et les soldats romains furent aussi bien que les Juifs complices de la crucifixion. Ne croyons donc pas que Dieu les a maudits à cause de cela. Si Jésus pleura sur la ville même de Jérusalem, c'est que, par sa vision de l'avenir, il prévoyait l'heure peu lointaine où les Romains apporteraient la ruine et la désolation dans cette cité et détruiraient le Temple. Il savait que ce peuple juif allait être dispersé sur la terre jusqu'au jour où il dirait : « Béni est celui qui vient au nom du Seigneur. » Cependant, il ne les maudit pas à cause de leur aveuglement, *Il pleura sur eux.*

Jésus dit à Pilate : Je suis né pour cela et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la Vérité. Quiconque est pour la Vérité écoute ma voix (saint Jean, XVIII, 37). Il déclare donc lui-même qu'il est le Messie, la personnification de la Vérité de Dieu sur la terre, et c'est en cette qualité qu'il demande à être accepté par l'esprit humain. Cette parole : « Le Christ doit vivre en nous, » fait allusion à un état spirituel que doit atteindre celui qui veut transformer ses qualités d'homme en qualité de Christ, et de fils de l'homme qu'il est devenir fils de Dieu. Le Christ a bien réellement manifesté dans sa personne l'épanouissement de ce principe annoncé par la longue suite des prophètes et des voyants hébreux, de même qu'un lis est la véritable expression de son germe. A toutes les époques, la vérité formulée comme principe a également été personnifiée dans un être typique, mais l'incarnation temporaire de l'idée ne doit pas faire perdre de vue la présence toujours vivante du principe en tous ceux qui savent se l'assimiler.

Voilà pourquoi les Juifs, qui attendent un Emmanuel personnel, et les Chrétiens, qui pleurent dans le passé un Emmanuel personnel, ont peine à concevoir l'idée de cette spiritualité toujours présente du Saint d'Israël, qui est le même hier, aujourd'hui et demain, et qui fait de ceux qui sont conduits par son esprit, de véritables enfants d'Israël ou de Dieu. Si l'on ne s'attache qu'au Christ historique, on perd de vue cette vérité que le Christ, le véritable objet de la foi, « était avant Abraham », de même qu'il est maintenant présent dans l'histoire de la vie de tous ceux dont il est LA VIE.

Moïse, en tant que représentant de la LOI extérieure, n'a pas atteint la terre de la promesse; ce qui signifie que ce n'est pas par la lettre que l'on peut monter au ciel, bien que la lettre soit le corps ou la forme extérieure de ce même Fils de Dieu qui était avant Abraham.

Nous ne devons jamais oublier que ce qui distingue les écrits sacrés de l'histoire profane, ce n'est pas tant leur vérité historique que la vérité spirituelle contenue dans les symboles divins. Les récits de l'Ancien Testament sont une véritable histoire au

sens le plus élevé de ce mot : l'histoire de *l'âme humaine* et de sa relation avec son Créateur ; de là son nom d'histoire sacrée, ou Sainte-Bible. C'est l'histoire de l'âme humaine, et du chemin qu'elle parcourt pour devenir l'âme spirituelle, qui nous est représentée dans le second volume appelé pour cette raison le Nouveau Testament, et voilà pourquoi ces deux témoignages sont toujours réunis sous une même couverture.

C'est bien de l'histoire, mais c'est l'histoire de ce qui est *intérieur*, *spirituel* et *universel*. Les faits extérieurs et réels ne sont que le véhicule qui contient le sens spirituel et interne, de même que l'âme a besoin du véhicule du corps pour se manifester et devenir responsable. La Bible des Juifs est donc, tout à la fois, une histoire sacrée et universelle : sacrée parce que l'un des deux principaux acteurs est le Saint d'Israël, créateur de l'Univers, que nous appelons Dieu, et qui est le même hier, aujourd'hui et demain : UN parce qu'il est universel et contient toutes choses, c'est-à-dire en réalité le MACROCOSME dans lequel nous vivons, nous nous mouvons et nous avons notre être. Le second personnage de ce drame divin est l'homme créé à l'image de son maître, avec les deux principes mâle et femelle, étant esprit et âme, (l'âme qui est féminine est, et a toujours été représentée par la femme), et parce qu'il tire son corps de l'humus de la terre, il est humain aussi bien que divin.

Ainsi Adam (l'homme terrestre) est aussi universel parce qu'il est le *microcosme* du MACROCOSME, et qu'il contient tout en lui. Il est l'expression ou la synthèse de toute la création matérielle, dont on peut dire qu'elle vit, qu'elle se meut et qu'elle a son être en lui. Voilà pourquoi l'histoire sacrée abonde en récits de sacrifices de bêtes pures et impures, et d'allusions à des choses basses et rampantes ; car tous ces animaux, aussi bien que les oiseaux ailés (moins grossiers), ont leur être et leur demeure dans l'humanité non régénérée. La Bible contient l'histoire du développement et de la purification de ce moindre univers ou microcosme, par l'élévation de l'âme animale de l'homme (l'*animabruta*), tirée de l'âme du monde, ou mère terrestre, représentée par Ève, et de sa transformation en âme spirituelle, symbolisée par la Marie du Nouveau Testament, la mère vierge

de Dieu dans l'homme. Cette vérité sacrée est symbolisée dans l'histoire du Juif Errant, à qui le Christ aurait dit de marcher sur la terre jusqu'à ce qu'il lui apparaisse. Ainsi nous sommes tous voués à la lutte sur le rude chemin de la vie terrestre jusqu'au jour où le Christ Sauveur sera conçu et né de notre âme spirituelle, ou âme vierge, et que transformés par sa présence en nous, souffrants et blessés comme lui, notre humanité ayant été crucifiée comme la sienne avec toutes ses inclinations terrestres, nous soyions élevés de la terre au ciel, ce qui est la résurrection du fils de Dieu.

Lady Caithness, Duchesse de Pomar.

LA THÉOSOPHIE SÉMITIQUE

Tandis que d'autres nations s'inclinaient superstitieusement devant des esprits impurs encore liés à la terre et recueillaient en retour les horreurs morales et la dégradation physique qui résultent toujours des pratiques de la magie noire, les Juifs, grâce à une intervention d'en haut, échappaient à ces dangers.

La Théosophie de toute religion est la connaissance de la Sagesse Divine ; dans chaque système religieux, elle est la pierre fondamentale sur laquelle reposent les principes régénérateurs de toute vraie doctrine.

Quel que soit le langage sous lequel se voile la Théosophie, c'est-à-dire la Sagesse Divine, vous la trouvez partout où il est question de salut. Elle a été le salut des Juifs, comme elle sera toujours, individuellement et collectivement, le salut de tout ce qui a péché dans l'univers.

La portion de la Vérité que les Adeptes Juifs ont cru devoir confier à l'Écriture, nous a été transmise par la Cabale. Si l'on s'en rapporte aux conclusions des Adeptes modernes de la Théosophie, les Allégories et les Symboles de nos Livres Saints, sont basés sur la Cabale et sur les « Doctrines cabalistiques. »

Le *Monothéisme* est la seule véritable Théosophie, et Moïse a enseigné l'Unité absolue de Dieu : « Écoute, Israël : l'Éternel notre Dieu, est le seul Éternel. » (Deut. VI, 4.)

Les Juifs furent nommés le peuple choisi, et ils se croyaient plus spécialement sous la protection Divine, à cause de leur ferme croyance au Dieu Unique, le Dieu d'Israël. Les Théosophes Juifs, ou Cabalistes, acceptent la Bible comme un livre occulte dont les Allégories et les Symboles incarnent leur système cabalistique. Le Juif mystique ne voit dans la Loi du cérémonial qu'un système mnémonique et chaque cérémonie a pour lui une signification occulte. Ces choses, qui nous paraissent peut-être triviales, avaient une grande importance pour ceux qui ne connaissaient pas d'autre Théosophie que celle de leur nation.

La vie intime des Juifs est peu connue; cependant, on trouve dans la Bible la trace d'une Théosophie qui s'est perpétuée par les Nazarites, les Prophètes, et plus tard par les Esséniens, les Cabalistes et peut-être aussi quelques Talmudistes initiés. Ce ne furent cependant que les Écoles cabalistes postérieures à Akiba et à Simon Jochai, qui édifièrent leur système scientifique sur les livres du Jézira et du Sohar.

Ces deux derniers livres, attribués à Akiba et à Simon Jochai, sont la base de toute la Théosophie occulte des Hébreux, et il est à regretter qu'ils soient si peu connus des Juifs orthodoxes. Le plus ancien et le moins difficile à comprendre est le Sefer Jézira, qui a probablement été écrit par le Rabbi Akiba.

Le Sohar nous enseigne que le véritable Thorah, ou la Loi de Moïse, n'a pas été écrit dans un sens littéral, comme le Pentateuque, mais qu'il doit être interprété allégoriquement, et que les livres de Moïse ne sont qu'un véhicule chargé de transmettre la doctrine occulte.

Les Juifs employaient différents Symboles pour exprimer le Grand Arcane devant les Initiés.

Dans son traité sur « les Allégories des Lois Sacrées, » Philo Judaeus élucide d'une manière très prudente quelques-uns de ces problèmes.

La Création, le jardin d'Eden, le Déluge, le Labourage de la terre par Noé, la Migration d'Abraham, ses deux femmes, et bien d'autres sujets, sont des Mythes hermétiques qui ont à leur base une vérité Mystique. Il est probable que Moïse renou-

vela la Théosophie d'Abraham en la teintant d'un Hermétisme égyptien, car nous ne devons pas oublier qu'il était fort versé dans la sagesse de ce peuple.

C'est aussi vers les prêtres d'Egypte que Pythagore et Platon allèrent s'instruire.

La Loi *écrite* de Moïse, que nous trouvons dans la Bible, et qui a été acceptée exotériquement par les Juifs et par les Chrétiens orthodoxes, est la lettre dont le Christ a dit qu'elle *tue*. Nous devons, pour trouver l'Esprit de cette Loi, c'est-à-dire ce qui *donne la Vie*, nous tourner vers la *Loi orale* ou la tradition, dans laquelle était renfermée la Divine Cabale, c'est-à-dire l'interprétation spirituelle des Symboles matériels. C'est cette tradition, ou la Loi ésotérique de Moïse, qui est le Thorah dont il est dit dans le Talmud : « Moïse reçut la Loi orale sur le Sinaï et il la transmit à Josué, et Josué la transmit aux Anciens, et les Anciens aux Prophètes, et les Prophètes aux hommes de la Grande Synagogue. » Il faut donc bien comprendre que le Thorah, dont il est question dans le Talmud, n'est pas la Loi *écrite*, mais la Loi *orale*, ou la Cabale transmise de génération en génération par la tradition, jusqu'à ce qu'elle fût recueillie par Simon Jochai, qui la conserva dans les volumes du Sohar. Les Talmudistes prétendent avec raison que le Talmud est la Loi orale, mais il est bien évident que c'est un livre Cabalistique qui est destiné à être un mur de protection pour la Loi divine, laquelle était transmise oralement.

« Le Talmud (enseignement) comprend le Mishna et le Gemara. Le Mishna (ce qui s'apprend, ou seconde Loi) fut, selon la tradition juive, donné à Moïse sur le mont Sinaï. Le Rabbi Lévi, le fils de Chama dit, le Rabbi Simon, le fils de Lakish dit, ce qui est écrit : Je te donnerai des Tables de pierre et une Loi, et des Commandements que j'ai écrits, afin que tu puisses les enseigner. (Exode, XXIV, 12). Les Tables sont les dix Commandements ; la Loi est la Loi écrite, et le Commandement est le Mishna ; *que j'ai écrit*, signifie les Prophètes et les écrits sacrés ; *afin que tu puisses les enseigner*, signifie le Gemara. Cela nous apprend que tous ces Commandements ont été donnés à Moïse sur le mont Sinaï. De Moïse, le Mishna

passa dans la tradition orale par quarante *Receveurs*, jusqu'à l'époque du Rabbi Judah le Saint. Ces Receveurs furent ordonnés, de façon à le transmettre de génération en génération. Abarbanel et Maimonides ne sont pas d'accord sur les noms de ces Receveurs.

« Aussi longtemps que le Temple demeura un centre d'Unité pour la nation, on aurait cru commettre un acte coupable en confiant ces traditions à l'écriture. Mais lorsque le Temple fut brûlé et que les Juifs furent dispersés parmi les autres nations, on vit la nécessité de les réunir en un Code qui servît de lien d'union et entretînt le sentiment patriotique. Les chefs Juifs comprirent l'avantage des Lois écrites sur les décisions arbitraires. Un grand nombre de précédents judiciaires qui correspondent à notre droit commun, avaient déjà été recueillis, et les enseignements des Jurisconsultes Hébreux ou *Responsa prudentium*, qui gouvernaient le peuple, dataient de fort loin. Ce sont toutes ces traditions que le Rabbi, Judah le Saint, entreprit de résumer en un seul ouvrage. Il termina cette œuvre laborieuse plus d'un siècle environ après la destruction de Jérusalem par Titus. Le Rabbi Judah naquit le jour qui suivit celui où le Rabbi Akibah mourut. On dit que Salomon avait prédit cet événement par ces mots : « Un soleil se lève et un soleil se couche. » Le Mishna du Rabbi Judah, qui fut plus tard revisé par Abba Areka, à Sura, est le texte du Talmud Babylonien. Les commentaires de ce texte, écrits par différents Rabbis des environs de Babylone, et jusqu'à la fin du cinquième siècle, s'appellent le Gemara (complément) et ont été publiés en douze volumes in-folio, sous le titre de *Talmud Babylonien*, qui est le Talmud le plus estimé par les Juifs. » (*Introduction du Talmud*, par Joseph Barclay.)

Le Talmud est le mur de défense qui entoure la Loi écrite, laquelle est à son tour le véhicule symbolique de la Cabale Divine. Il y avait, par conséquent, deux traditions : une tradition Exotérique transmise par le Talmud et une tradition Esotérique qui contenait la Cabale. La tradition Exotérique est imprégnée de Cabalisme, bien que les Talmudistes ne s'en rendent pas compte. Il faut être un Théosophe pour comprendre la raison

des préceptes qui montrent le chemin de la Vie Divine et pour distinguer les directions ésotériques des habitudes exotériques qui n'ont pas de signification divine.

Le Thorah renferme beaucoup d'idées occultes, mais on ne saurait nier que la plus grande partie de la Loi Cérémoniale ne soit une magie d'un caractère douteux, et qui peut-être a été imitée en partie d'après les Egyptiens, les Chaldéens et les Mages, avec lesquels les Initiés Hébreux, en dépit de leur exclusivisme, entretenaient des relations secrètes et actives.

Nous n'avons pas à parler ici du caractère historique de Moïse. Il est bien prouvé qu'il était un Mage ou un Adepte de la Science Divine, et qu'il avait pénétré les véritables Mystères dont les superstitions Egyptiennes n'étaient que la dégradation. Le but qu'il poursuivait était de détacher le monde des croyances mortes et de fonder une véritable Église, basée sur la Théosophie sacrée, c'est-à-dire sur la Sagesse Divine. Voilà pourquoi, au lieu de permettre à son peuple de rechercher la communication avec les esprits ou de pratiquer les arts de la sorcellerie, il exigeait que le culte s'adressât exclusivement à Jéhovah, seul Créateur universel qui, tout à la fois le Dieu du macrocosme et du microcosme, est l'esprit central de l'homme lui-même. Il enseignait aussi qu'une parfaite pureté de pensée, de parole et d'action est le seul moyen de salut.

Toute sa Législation reposait sur deux piliers : une Volonté Divine, et une Justice Divine absolues, mais il insistait aussi vivement sur l'idée de la Sainteté.

« Dieu est un Dieu Saint ; sa Loi est une Loi Sainte ; le lieu où on l'adore est un Saint Lieu, et la nation Juive est une nation Sainte. »

En qualité de vrai Prophète, il ne pouvait pas supposer que le sacrifice dût consister à répandre le sang innocent, mais à offrir à Dieu le « *Ram* » d'une intelligence sanctifiée, et « l'Agneau » d'un esprit pur. D'autre part, les tribus hostiles qu'il détruisait, représentaient symboliquement les mauvaises inclinations et les mauvaises pensées de son propre peuple, leur incrédulité et leur idolâtrie. Ce ne fut que par l'influence corruptrice des prêtres qui vinrent après lui que sa sainte doctrine

se matérialisa jusqu'à devenir sanguinaire. Bien que les holocaustes qui répugnent à nos idées humanitaires modernes, fussent ordonnés comme étant la Loi de Moïse, ce n'était, en réalité, que la traduction trop littérale de cette Loi par un Clergé ignorant et rapace.

A l'époque dont nous parlons, le Culte avec sacrifices était une institution universelle dans toutes les hiérarchies, et, sous ce rapport, le Clergé Juif ne faisait que se conformer à l'esprit du temps ; mais gardons-nous bien d'accuser le Législateur divinement inspiré, d'avoir institué lui-même le sacrifice de ces innocentes victimes. Ne jugeons pas selon les apparences, selon la « *lettre qui tue* », qui pourrait être, en effet, interprétée contre Moïse, lorsque nous nous souvenons que le livre du Lévitique abonde en instructions au sujet de ces boucheries en grand et il faut bien le reconnaître, ces instructions étaient suivies à la lettre par les Talmudistes qui prétendaient être les seuls gardiens de la Loi orale.

L'examen raisonné du culte par les sacrifices, qui se trouve dans l'ouvrage « Perfect Way », (la Voie parfaite), p. 10 à 107, contient la remarque suivante : « A toutes les époques, l'effusion du sang physique a été un moyen par lequel les magiciens évoquaient les fantômes astrals. Le sang engendre des fantômes et ses émanations fournissent à certains esprits les matériaux dont ils ont besoin pour former leur apparence temporaire. » Paracelse dit aussi : « par les vapeurs du sang, on peut évoquer n'importe quel esprit, » etc. Or, comme on répand plus de sang en un jour dans les abattoirs de nos grandes villes qu'à Jérusalem pendant des années, il est évident que cela doit attirer des essaims de mauvais esprits qui vivent littéralement parmi nous et dont l'influence néfaste ne se révèle que trop par la conduite immorale de ceux qu'ils réussissent à infester. »

Ceux qui, parmi les Israélites, aspiraient à la Vie Divine, étaient forcés de se le faire pardonner en sacrifiant au Jéhovah d'un clergé corrompu. Le Thorah, qui est cependant un livre cabalistique, méprisait les Nazarites (membres de la fraternité secrète.)

Si l'on pouvait écrire une histoire authentique des Nazarites,

c'est là que l'on trouverait la véritable vie religieuse des Juifs : Tout ce que nous savons des Nazarites, c'est que, petit à petit, ils fondèrent dans le peuple des écoles de Voyants ou de Prophètes, et nous avons des preuves de ce fait. Les Voyants ou les Adeptes, parmi les Juifs, s'abstenaient des mêmes choses que les Nazarites et avaient le même objet en vue, d'où nous pouvons conclure que les Prophètes étaient les premiers Nazarites et que les Nazarites furent les derniers Prophètes (1).

La vérité sera toujours haïe par l'erreur, et nous devinons facilement les persécutions que les disciples de la vérité eurent à subir de la part du clergé Juif. Nous trouvons dans la Bible des preuves de la lutte continuelle qui se livrait entre les prêtres et les prophètes.

Le Judaïsme nous offre un nouvel exemple de la folie de l'homme, lorsqu'il veut tenter de limiter Dieu à une tribu ou à une classe spéciale. Dieu est un Dieu universel et non un Dieu national. Il anime le tout et se fait connaître à tous. L'homme qui fait l'œuvre de Dieu en le faisant connaître partout, fait une œuvre divine qui durera ; mais lorsqu'il veut plier Dieu à sa volonté et tenter de le limiter, il fait une œuvre humaine qui périra.

(1) Jésus-Christ était un Nazarite et non pas un Nazaréen. Il est assez curieux que nos savants Hellénistes n'aient pas vu que Ναζωραιος ne signifie pas Nazaréen, mais Nazarite : Si c'était Nazaréen, ce serait Ναζαρηνος. Il était un Nazarite de la cité de Nazareth ou de la cité des Nazarites. C'est là qu'était le Monastère des Nazarites ou Carmélites, où Pythagore et Elie demeurèrent, *sous* le Carmel, la Vigne ou le jardin de Dieu...

Nazareth, la ville de Nazir ou Ναζωζαιος *la fleur*, était située au Carmel ; la Vigne ou le jardin de Dieu, Jésus était une fleur ; c'est de là que vient l'adoration des Roses-croix pour la Rose et la Croix ; cette rose était Ras et ce Ras (Connaissance ou Sagesse) fut volé dans le jardin et crucifié sur une croix..... Le Pape Grégoire-le-Grand appela les Carmélites de Syrie, d'Egypte et de Rome, et fonda deux splendides monastères pour les ordres chaussés et déchaussés ; en même temps il abolit leur ancienne règle et leur en donna une nouvelle. Lorsque je visitai Rome, je fis auprès des Bibliothécaires des Monastères des tentatives pour obtenir communication de l'ancienne règle, mais je ne réussis pas. Dans la coupole de Saint-Pierre, on voit une statue colossale du Prophète Elie, sous laquelle on lit cette inscription : « Universus Carmelitarum Ordo Fundateri suo S. Eliæ Prophetæ erexit anno AMDCCXXVII. » Je pense que si Elie ne fut pas le fondateur de l'Ordre, en tous cas, il organisa l'Ordre. Mais la première règle, je crois, est celle qui se trouve au sixième chapitre des Nombres, versets 13 et 21. Un peu de réflexion convaincra le lecteur que Moïse régularisait un Ordre qui avait été apporté d'Egypte et n'en instituait pas un nouveau. (Anacalypsis, vol. II, p. 44.)

Les Nazarites et les Prophètes ne furent point des adjonctions bienvenues dans la hiérarchie Juive. A part le conciliant Samuel qui était plutôt un médium qu'un adepte, les Voyants se trouvaient toujours en opposition très sérieuse à l'égard des Prêtres et des Lévites. David lui-même, le chantre éloquent des hymnes mystiques, s'exprime d'une façon tout à fait hostile à l'égard du Judaïsme orthodoxe. Esaïe, Zacharie, Ezéchiel, Daniel et d'autres prophètes d'une moindre importance, rentrent à peine dans le sein du Judaïsme. Ce sont des catholiques Hébreux, les avant-coureurs des Esséniens, cet ordre saint qui, à ce que l'on suppose, a compté Jésus parmi ses membres.

Le Prophète est celui qui entend la voix du Ciel tandis que le prêtre ou le scribe ne fait que renvoyer l'écho de ce que le premier a entendu. L'alliance de Dieu avec les Patriarches n'était ni plus ni moins qu'une révélation des lois qui devaient régir la conduite de ceux qui aspiraient à la vie divine. Les symboles matériels doivent tous être spiritualisés. Chacun des patriarches peut avoir simplement représenté symboliquement la connaissance divine ; Adam, Noé, Abraham, Isaac, Jacob et ses fils ont peut-être été des personnages mythiques. Et les douze tribus dont dix ont si mystérieusement disparu et semblent introuvables, peuvent n'avoir eu qu'une existence mystique ou mythique. Tacite B. V. C. III et IV, nous fournit des informations plus exactes sur l'Exode des Juifs de l'Egypte que celles qui se trouvent dans le Pentateuque attribué à Moïse. Bien que nous acceptions la Loi occulte, et justement *parce que* nous l'acceptons, nous ne sommes pas forcés de nous en tenir aveuglement aux volumes écrits et d'adorer la lettre.

C'est l'Esprit seul qui donne la vie, cet Esprit saint que Moïse et les prophètes possédaient en partie, qui s'est manifesté complétement dans le Christ et les Apôtres et qui demeure toujours au sein de l'humanité. C'est l'Esprit de Dieu, la Voix ou la Parole divine au dedans de nous ; et savoir que Dieu est en nous est la véritable Théosophie. La Loi écrite de Moïse dégénéra bientôt en un formalisme vide, et l'âme vivante des Juifs qui aspiraient à mieux que cela chercha un

but et une fin plus élevée. C'est en vain que Salomon construisit un temple visible pour conserver les grades et les secrets de l'âme vivante invisible. Les prêtres ne se souciaient guère des symboles tant qu'ils étaient payés par l'Etat, et le peuple ne pouvait pas comprendre l'occultisme architectural de Salomon. Les Voyants seuls allaient droit à la science de la Vérité, et leur doctrine était reçue avec avidité. Ils parlaient de Celui qui a été divinement oint, le Dieu-homme, le Législateur des Mondes, le Verbe, le Dieu en nous.

Sans doute ils n'étaient pas toujours bien compris, et, de nos jours, il y a à peine une personne sur un million qui puisse se rendre compte du sens occulte de la parole d'un Initié divin. Il en était de même autrefois, ceux qui ne pensaient pas formaient la majorité.

En étudiant la Théosophie Hébraïque, nous ne devons jamais oublier que la Bible, et en particulier le Thorah, est un livre cabalistique dont la lettre est allégorique, et l'image symbolique. (Le système de la Cabale et celui de la Maçonnerie Esotérique sont identiques, et c'est pour cette raison que les Maçons appellent leur temple, le temple de Salomon). Moïse et les Prophètes, les Nazarites, les Esséniens, les Ebionites et d'autres parmi les Juifs, comme les Tanaims et les Géonims étaient des Théosophes et, par conséquent, la plupart de leurs écrits sont évidemment des traités occultes sur la Théosophie. Ceci n'est pas si apparent dans les traités des Juifs modernes, mais cependant il ne faut pas croire que la Théosophie des Hébreux soit contenue uniquement dans ce qu'on appelle la Cabale, car le Judaïsme tout entier est, dans une certaine mesure, imprégné d'un esprit Théosophique, et les Juifs d'aujourd'hui qui désirent devenir des Théosophes, verront s'ouvrir devant eux la voie que leurs ancêtres ont suivie pour arriver à la perfection. De même, l'Eglise romaine a laissé ouverte la porte du sanctuaire, et ceux qui sont prêts à renoncer au monde peuvent y entrer.

Les protestants seuls n'ont pas d'école de Théosophie, et cependant, parmi eux, il s'est élevé aussi de grands maîtres dans cette sagesse. La loi cérémonielle juive, telle qu'elle a

survécu jusqu'à nos jours, et malgré ce qu'elle a de banal ou d'enfantin, peut prétendre posséder, et possède en réalité, une base cabalistique. On pourrait, avec quelque raison, douter de sa vertu, puisque tant de millions d'êtres parmi les autres nations, ont trouvé le chemin de la perfection, sans même avoir une idée de son existence. Elle contient sans doute des règles de conduite au sujet de la morale, de l'hygiène et de la spiritualité, mais qui ne dépassent pas ce que des individus d'un jugement sain peuvent imaginer. Par conséquent, si les juifs voulaient prétendre que leur Théosophie est la seule véritable et que toutes les autres sont falsifiées, nous ne pourrions pas, connaissant les autres systèmes, accepter leurs prétentions.

La pensée la plus élevée qui ait été exprimée par les plus grands des juifs, c'est l'Universalité. La véritable Théosophie est catholique, c'est-à-dire universelle, elle s'adresse à tous, et non pas à une seule tribu. Bouddha et le Christ ne parlent pas seulement aux Hindous et aux Juifs, ils parlent à toute l'humanité. Le plus grand des Juifs était un homme vrai, et il a vu que la Théosophie n'était pas le Judaïsme, mais l'Humanitarisme ; et cependant, après une période de près de vingt siècles, le véritable Christianisme, la Théosophie du Christ, est encore presque inconnue, et le monde continue à languir sous l'influence néfaste du Pharisaïsme. — Le Thorah mystique ou la Cabale, n'est pas le Pentateuque, mais la tradition du Logos, la Parole Divine, le Dieu en nous. Selon les cabalistes, la loi écrite serait le chemin caché qui conduit à la loi non écrite, ou occulte, de la Renaissance. Cette loi ou cette tradition occulte, serait aussi le guide qui conduit à la Parole Divine, au Logos, ou à la manifestation de l'Absolu. Cette manifestation ne peut se communiquer, il faut que chacun l'obtienne par la lutte. Un adepte ne peut transmettre par la tradition que ce qu'il sait et ce qu'il a expérimenté, mais c'est tout. Nous trouvons dans les paroles des Prophètes et dans la méthode de leur vie la preuve que le secret spirituel de la loi était connu des Initiés et des savants juifs.

Une question se pose maintenant ; si les récits de la Bible

sont des faits historiques, comment peuvent-ils avoir un sens mystique? Nous ne cherchons pas des mystères ésotériques dans l'histoire des autres nations, pourquoi donc celle des Hébreux aurait-elle ce sens? Et cependant si nous nous en rapportons aux Cabalistes, ainsi qu'aux pères de l'Eglise chrétienne, Paul, Ambroise, Jérôme, tous ces récits doivent être considérés comme allégoriques. Pour trouver l'explication de ce fait, nous devons consulter les récits des Esséniens, cette secte juive, dont nous ne savons que peu de chose car elle s'est toujours tenue dans l'ombre.

Philo et Josèphe l'historien, nous disent tous les deux qu'il y avait trois sectes principales parmi les Juifs : les Saducéens, les Pharisiens et les Esséniens. Les deux premières sont souvent mentionnées dans le Nouveau Testament, la troisième jamais, mais au lieu de son nom on voit de nombreuses références « aux frères ». Une étude sérieuse et profonde des Ecritures a conduit quelques Théosophes à la conclusion que les auteurs du Nouveau Testament étaient précisément « ces frères » les Esséniens, car il serait absurde de supposer que des écrits aussi profondément spiritualistes émanassent de la plume des Scribes, des Saducéens ou des Pharisiens, qui dans l'Ecriture sont traités d' « hypocrites », de « serpents », de « génération de vipères ». Nous savons, par Philon, que « la fraternité » était non seulement engagée au secret, mais avait également juré de ne révéler aucune partie de sa doctrine par l'écriture, sauf sous la forme d'allégorie ou de symbole qui était le moyen par lequel eux-mêmes recevaient l'instruction.

Ils avaient tout en commun et on les appelait « Saints » à cause de leur grande piété et de leur dévotion à Dieu. Nous voyons que l'une de leurs habitudes caractéristiques était de s'assembler pour écouter les interprétations que les anciens donnaient aux Ecrits Sacrés des Hébreux. Le témoignage suivant de Philon fournit une clef importante qui s'applique à la nature de leurs livres allégoriques : « Ces explications des Ecritures Sacrées se faisaient au moyen d'allégories et d'expressions mystiques ; car la totalité de la Loi apparaissait à ces hommes sous la ressemblance d'un animal vivant. Les commandements

précis étaient le corps, tandis que le sens invisible caché sous les mots correspondait à l'âme, dans laquelle l'âme rationnelle commence à contempler excellemment ce qui lui appartient en propre comme dans un miroir, apercevant dans ces mêmes récits l'excessive beauté des sentiments : développant et expliquant les symboles et mettant au jour le sens secret pour tous ceux qui à la lumière d'une légère allusion, savent percevoir ce qui est invisible sous ce qui est visible. »

Il est aisé de voir quelle est l'importance de ce passage, soit au point de vue de la Loi, soit au point de vue de l'Evangile. Ailleurs, il est dit aux Esséniens : « de prendre les Ecritures Saintes et de philosopher à leur sujet, puisqu'ils regardent leurs expressions littérales comme des symboles d'un sens secret de la nature qui doit être conservé dans ces termes figurés. »

Il leur est dit aussi :

» De prendre les récits des anciens qui ont été les fondateurs d'une secte quelconque et qui ont laissé beaucoup de mémoires sur les systèmes allégoriques d'écriture et d'explications, et d'imiter les usages généraux de leur secte ; en sorte qu'ils ne s'occupent pas exclusivement de contemplation, mais qu'ils composent aussi des psaumes et des hymnes à Dieu avec toutes les mesures et les mélodies imaginables. »

Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu de ce que disent Philon et Josèphe car nous devons en référer à d'autres autorités qui toutes nous dirigent vers la même conclusion, savoir que l'Evangile est l'exposé *spirituel* de la Loi, et qu'il est de la même nature qu'elle. Et en outre si l'Evangile, ou la parole de Dieu, est pris à la lettre, on peut dire que cette lettre était conçue dans le même esprit de vérité qui animait les saints hommes qui écrivirent les premiers Livres Sacrés. Dans le troisième chapitre de l'Epitre de saint Paul aux Hébreux il dit que « l'homme » « Christ Jésus a été estimé digne d'une gloire d'autant plus grande que celle de Moïse, que celui qui a bâti la maison est plus considérable que la maison même. » C'est bien là le même mysticisme. La « maison » est la Loi donnée par Moïse ; mais l'Esprit est « le constructeur » de la Loi et c'est là

l'Esprit du Christ. « L'homme Christ Jésus » a été sans aucun doute un personnage historique et le fils d'un charpentier dans le même sens que Hiram, le constructeur de la maison qui n'est pas faite avec des mains, était un charpentier. De même les disciples de la vérité ont été des pêcheurs qui pêchaient la vérité *vivante* dans le grand abîme, l'Océan éternel des eaux vivantes. Les auteurs des Evangiles n'étaient pas des hommes ordinaires ; ils étaient au contraire des hommes très extraordinaires comme on pourra s'en convaincre en lisant les récits de Philon sur les Thérapeutes. *L'Esprit* qui les guidait était le même esprit de la Terre Sacrée des Hébreux ; il est la Lumière, le Verbe Eternel, le Saint d'Israël Notre Seigneur, La Vérité, et il est l'Emmanuel toujours présent, le Dieu en nous.

Les enseignements de saint Paul sont pleins de cette divine Vérité. Il parle de la Loi comme du maître d'école qui doit nous conduire au Christ ; et à travers toutes ses Epîtres on trouve des allusions où la Loi et le Christ sont toujours associés ; il dit que Moïse et nos pères ont bu de l'eau qui sort de ce Rocher spirituel qui est le Christ (1 Cor. X). Le troisième chapitre de l'Epître aux Galates est plein de cette idée et le quatrième encore plus, car il y est dit :

« Nous aussi de même lorsque nous étions enfants, nous étions sous l'esclavage des rudiments du monde. Mais lorsque *les temps ont été accomplis*, Dieu a envoyé son fils né d'une femme, et assujetti à la Loi ; afin qu'il rachetât ceux qui étaient dans la Loi, et afin que nous reçussions l'adoption des enfants. Et parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils lequel crie Abba, c'est-à-dire Père. C'est pourquoi tu n'est plus esclave, mais tu es fils, et si tu es fils tu es donc héritier de Dieu par Jésus-Christ. »

Dans ce quatrième chapitre il nous dit aussi très clairement que ce qui est dit d'Abraham et de ses deux Fils, de la femme esclave et de la femme libre est une allégorie qui représente les deux alliances ; l'une, celle du mont Sinaï qui engendre l'esclavage, est Agar :

« Car Agar signifie Sinaï qui est une montagne d'Arabie et elle a du rapport à la Jérusalem d'à présent qui est esclave avec ses

enfants ; mais la Jérusalem d'en haut est libre, et c'est elle qui est la mère de nous tous. »

Lisons maintenant une partie du troisième chapitre de sa seconde Epître aux Corinthiens : « Car il est évident que vous êtes la lettre de Christ, qui a été écrite par notre ministère, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant ; non sur des tables de pierre mais sur des tables de chair qui sont vos cœurs..... Notre capacité vient de Dieu ; qui nous a aussi rendus capables d'être ministres de la nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'esprit ; car la lettre tue, mais l'Esprit donne la vie. Mais si le ministère de mort qui a été écrit et gravé sur des pierres a été si glorieux que les enfants d'Israël ne pouvaient regarder fixement le visage de Moïse, à cause de l'éclat de son visage, bien que cet éclat dût s'évanouir ; combien le ministère de l'esprit ne sera-t-il pas plus glorieux ?..... Car si ce qui devait prendre fin a été glorieux, ce qui doit toujours subsister l'est bien davantage. Ayant donc une telle espérance, nous parlons avec une grande liberté. Et nous ne faisons pas comme Moïse qui mettait un voile sur son visage (qui écrivait par symboles) afin que les enfants d'Israël ne vissent point la fin d'un éclat qui devait disparaître. Mais leurs esprits ont été endurcis jusqu'à présent, parce que ce voile qui n'est ôté que par Jésus-Christ demeure lorsqu'on lit l'Ancien Testament. Et ce voile demeure même *jusqu'à aujourd'hui* sur leur cœur lorsqu'on leur lit Moïse. Mais quand ils se convertiront au Seigneur le voile sera ôté. *Or le Seigneur est cet esprit-là* (non pas la personne) et où est l'esprit du Seigneur là est la liberté. Ainsi nous tous qui contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, à visage découvert, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par l'esprit du Seigneur. »

Voyez aussi Romains XIII : « Rendez à chacun ce qui lui est dû ; le tribut à qui vous devez le tribut ; les impôts à qui vous devez les impôts ; la crainte à qui vous devez la crainte ; l'honneur à qui vous devez l'honneur. Ne soyez redevables à personne si ce n'est de vous aimer les uns les autres ; car celui qui aime les autres *a accompli la loi.* »

— Tu aimeras ton prochain comme toi-même. La charité ne fait point de mal au prochain ; la charité est donc l'*accomplissement* de la loi. »

Dans le Deutéronome, chap. XXX, v. 11, 14, nous lisons :

« Car ce commandement que je te prescris aujourd'hui n'est point trop élevé au-dessus de toi et il n'est pas éloigné de toi. Il n'est pas dans les cieux pour donner lieu de dire : Qu'est-ce qui montera pour nous aux cieux, et nous l'apportera pour nous le faire entendre après, que nous le fassions ? Il n'est point aussi au-delà de la mer pour donner lieu de dire : Qu'est-ce qui passera au-delà de la mer pour nous, et nous l'apportera, afin de nous le faire entendre et que nous le fassions ? Car cette parole est fort proche de toi ; elle est dans ta bouche et dans ton cœur, afin que tu l'accomplisses. »

Au dixième chapitre de l'Épître aux Romains (4-8), nous trouvons l'interprétation que saint Paul donne aux mots que nous venons de citer :

« Car, Christ est la fin de la Loi, pour justifier tous ceux qui croient. En effet, Moïse décrit la justice qui est par la loi, en disant que l'homme qui fera ces choses vivra par elles. Mais la justice qui est par la foi parle ainsi : Ne dis point en ton cœur qui montera au ciel ? C'est vouloir en faire descendre Christ ; ou qui descendra dans l'abîme ? C'est rappeler Christ d'entre les morts. Mais que dit-elle ? La parole est proche de toi dans ta bouche et dans ton cœur. C'est là la parole de la foi que nous prêchons. »

Ici nous voyons donc que le Christ est appelé la fin, c'est-à-dire l'objet de la Loi ; aussi la première fois que nous entendons Jésus enseigner dans la Synagogue à Nazareth il trouva l'endroit où il était écrit (dans le prophète Esaïe) : « L'esprit du Seigneur est en moi, c'est pourquoi il m'a oint, il m'a envoyé pour annoncer l'Evangile aux pauvres (à ceux qui ne l'ont pas) ; pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ; pour publier la liberté aux captifs (ceux qui sont encore sous la loi), et le recouvrement de la vue aux aveugles (aveugles spirituellement); pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression (la vérité vous affranchira), et pour publier l'année favorable du Sei-

gneur. Et, ayant fermé le livre et l'ayant rendu au Ministre, il s'assit ; et les yeux de tous ceux qui étaient dans la Synagogue étaient arrêtés sur lui. Alors, il commença à leur dire : Cette parole de l'Ecriture *est accomplie* aujourd'hui et vous l'entendez. Tous lui rendaient témoignage et admiraient les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche. » (Saint Luc, IV, 17-22).

Si nous tournons maintenant nos regards vers les Pères de l'Eglise chrétienne nous verrons, qu'au quatrième siècle, Eusèbe énonçait clairement l'opinion que les Evangiles et les Epitres chrétiens *étaient quelques-uns des livres secrets* de la Fraternité des Esséniens. Mais il essaie en même temps de prouver que les Esséniens n'étaient que les premiers chrétiens, sous un autre nom, comme si leur existence était postérieure à l'avènement du Christ. Les véritables sources d'information qui existent sur ce sujet se trouvent dans les écrits Talmudistes ; le Mishna, le Beraitha, et le Talmud font généralement allusion aux Esséniens sous le nom de Chasidim (les hommes pieux Assidaioi), ou Nazirim et Chaberims (amis). Le livre arabe des Machabées les nomme simplement Assidaioi ; et Macrisi parle des Nazirs, des Essènes, et des Baptistes, comme s'ils étaient tous des Asaniums ou Essènes. Un fragment de leur littérature se trouve cité dans le Talmud.

« Il est écrit dans le livre des *Chasidim.* — Si tu la laisses « (la Loi divine) pour un seul jour, elle te quittera pour deux ! » Mais en dehors de ces autorités nous avons les livres de Philon et de Josèphe, qui établissent clairement la haute antiquité des Esséniens ; et si l'on demande plus, il est bien connu que les vrais Francs-Maçons d'aujourd'hui, non seulement prétendent par la bouche de leur conférencier délégué, le docteur Oliver, que la Franc-Maçonnerie vient des Esséniens, mais affirment en outre, que ceux-ci possédaient ce que l'on appelait les secrets du Temple au temps de Salomon.

Ils étaient donc à la fois les avant-coureurs des Cabalistes Juifs et des Gnostiques Chrétiens. Mais ce qui est plus surprenant que tout cela, c'est que l'Islamisme lui-même est sorti de l'Essénisme, et dans les développements les plus récents

de ses doctrines et de ses pratiques, on trouve encore plusieurs rites et cérémonies qui appartenaient aux Essènes. Nous trouvons dans l'Anacalypsis le passage suivant :

« Les Esséniens étaient une fraternité d'Hermétistes. La Cabale, basée sur les lois de Manu, résoud l'ésotérisme de toutes les Religions. Les doctrines de Zoroastre, de Pythagore et de Platon sont toutes contenues dans la Cabale Juive. Nous savons que les Esséniens, existaient en Syrie aussi bien qu'en Egypte, et le même système régnait probablement dans ces deux pays. Dans tous les cas les Esséniens ont été les professeurs de l'ordre le plus élevé de la Cabale, les *perfecti*, les prophètes de l'ancien Testament, et d'Elie leur supérieur. Les Esséniens étaient des moines Carmélites. Qu'est-il advenu d'eux ? Quand cet ordre prit-il fin ? Il n'est pas mort, on le trouve encore chez les Carmélites. » (Anacalypsis de Godfrey Higgins. Vol. II, p. 275).

La ressemblance frappante qui existe entre les doctrines des Esséniens, de Jésus, et de Pythagore, constitue presque une preuve de l'identité de ces systèmes. Les Esséniens devaient certainement former une classe de Théosophes Hermétiques parmi les Juifs, qui possédait le sens secret des livres sacrés des Hébreux. Comme nous l'avons déjà dit, *l'ensemble de la loi* leur apparaissait comme une CRÉATURE VIVANTE, (il est probable que c'est l'HOMME dont il était question) ; la lettre correspondait au corps, et le sens mystérieux et interne, à l'âme. (Voyez la Cabale de Ad. Franck). Saint-Paul parle constamment du « *mystère du Christ* », de ce « mystère qui a été tenu secret depuis le commencement du monde » (Rom. XVI, 25). Il l'appelle le mystère que Dieu lui a fait connaître par révélation, « mystère qui n'a point été découvert aux enfants des hommes dans les temps passés, comme il a été révélé dans ce temps-ci, par l'Esprit, à ses saints Apôtres et aux Prophètes. » « Pour mettre en évidence devant tous les hommes, quelle est la dispensation du mystère qui a été caché de tout temps en Dieu, qui a créé toutes choses par Jésus-Christ. » (Ephes. III, 3. 5. 9.)

Ces Théosophes Hermétistes (les Esséniens) avaient aussi un mystère secret que les frères avaient juré de ne point divulguer ;

de même qu'ils s'étaient aussi engagés à ne pas *écrire ce secret, sauf sous la forme de l'allégorie ou du symbole* ; et tant qu'ils gardèrent leur secret ils vécurent en paix côte à côte avec l'Eglise juive. Ce fut lorsque saint Paul et quelques autres vinrent se joindre à eux du « dehors » (ceux du dehors, qui n'étaient pas complètement initiés à la doctrine), que la prédication devint graduellement plus claire et qu'ils reçurent le nom de « chrétiens » qui leur fut d'abord donné à Antioche ; c'est ainsi que débuta l'Eglise chrétienne *visible*. Depuis cette époque, sinon plutôt, il n'y eut plus de paix pour cette fraternité et la persécution commença. Ceci nous fait comprendre l'allusion aux *mystères* cachés sous un serment que l'on trouve dans l'apologie de Tertulien où ce Père défend les chrétiens contre leurs ennemis au moyen de cet argument : « Si nous les tenons toujours cachées comment viendront au jour ces choses que l'on prétend que nous commettons ? En vérité qui pourrait les faire connaître ? Ceux qui sont coupables ? Non certes ; car tous les *mystères*, cela va sans dire, sont sous un *serment de secret*. Les mystères de Samothrace et d'Eleusis sont cachés, (par serment). Combien plus ceux qui, s'ils étaient dévoilés, provoqueraient maintenant la justice des hommes et pourraient plus tard rencontrer celle de Dieu ? »

Nous voyons par leurs écrits que les premiers Pères chrétiens connaissaient le secret, et l'on ne peut guère mettre en doute que quelques-uns parmi eux étaient des Esséniens initiés, liés par un serment solennel qui leur interdisait de révéler la doctrine secrète. On cite de Clément d'Alexandrie cette parole que « la discipline chrétienne était appelée *illumination,* parce qu'elle mettait en lumière le Maître (le Christ), en enlevant la couverture de l'Arche ; » ce qui signifie le voile qui recouvrait les écrits de Moïse et auquel saint Paul fait allusion (2 Cor. III, 14). Origène compare les Ecritures à un homme, ainsi que le faisaient les Esséniens, selon Philon. « Comme un homme, dit-il, se compose d'un corps, d'une âme, et d'un esprit, il en est de même des saintes Ecritures qui ont été miséricordieusement données pour le salut de l'humanité. » Et ailleurs : « Les Ecrits sacrés sont comme un homme, car de

même qu'un homme est composé d'une âme rationnelle, d'une âme sensitive ou sensuelle, et d'un corps, de même les Livres saints ont un triple sens, c'est-à-dire, un sens historique, un sens moral, et enfin un sens spirituel. »

Origène fait allusion à Jésus comme à celui qui *enseigne l'esprit de la lettre*, et il ajoute : « Pendant longtemps il semble que Pierre ait observé les coutumes juives selon la Loi de Moïse, comme s'il n'avait pas encore appris de Jésus à *s'élever de la lettre jusqu'à l'esprit de la Loi* ; comme nous le voyons d'après les Actes des Apôtres (Chapitre X. 9). »

Cette allusion très claire à *l'esprit de la Loi* de la part d'Origène montre qu'il a été un Essénien. Ailleurs il dit en parlant des Ecritures : « Il y a des choses mentionnées comme de l'histoire qui ne se sont jamais passées, et qui n'auraient pas pu se passer ; et d'autres choses encore qui auraient pu être, mais qui n'ont pas été. » (Huet, Origeniana, p. 167.)

Saint Hilaire dit : « Il y a beaucoup de passages historiques dans le Nouveau Testament qui, si on les prend à la lettre sont contraires au bon sens et à la raison, et par conséquent il est nécessaire qu'il y ait une interprétation mystique. »

Saint Augustin : « Il y a des mystères cachés dans les œuvres et les miracles de notre Sauveur qui, si nous les interprétions à la lettre et sans prudence, nous entraîneraient à commettre de grossières erreurs. »

« Puisque la Loi est l'ombre des bonnes choses qui doivent venir », dit Origène, « et qu'elle parle quelquefois de mariage, de maris et de femmes, nous ne devons pas l'entendre des mariages de la chair, mais de l'union spirituelle entre le Christ et l'Eglise. Comme, par exemple, Abraham avait deux femmes, etc. Ici nous ne devons pas limiter nos pensées au mariage charnel et à ses rejetons, mais les étendre jusqu'au mystère auquel il est fait allusion. Et il y a des milliers d'autres extraits dans l'Ecriture où il est question de mariage, mais partout il faut chercher une interprétation divine, morale et mystique. Celui donc qui lit l'Ecriture et qui, lorsqu'il est question de mariage, ne voit pas autre chose que des mariages charnels se trompe, ne connaissant ni l'Ecriture, ni le pouvoir de Dieu. »

Saint Paul lui-même dit la même chose à propos du mariage, auquel il fait si souvent allusion. Dans son Epître aux Ephésiens, Chapitre V, il s'explique clairement, de crainte que ses lecteurs ne le comprennent pas (vers. 32). « Ce mystère est grand, je dis cela par rapport à Christ et à l'Eglise. »

Origène nous dit encore : « Que les Ecritures sont de peu d'utilité pour ceux qui les comprennent comme elles sont écrites. » Il ajoute : « La source de beaucoup de maux est dans le fait que l'on s'en tient à la partie matérielle ou extérieure de l'Ecriture ; et ceux qui font cela n'arriveront pas au royaume de Dieu ». Jésus lui-même disait à Nicodème (Jean III, 3) : « Si un homme ne naît de nouveau il ne peut voir le royaume de Dieu ». « Cherchons donc, dit Origène, l'Esprit et les fruits substantiels de la PAROLE qui sont cachés et mystérieux. »

Origène, saint Augustin, saint Théophile d'Antioche, saint Cyril, saint Gérome, tous les Pères de l'Eglise interprètent les noces de Cana dans un sens spirituel, comme représentant l'union de l'intérieur avec l'extérieur qui change l'EAU (c'est-à-dire la lettre) en *Vin* (c'est-à-dire l'ESPRIT). Et c'est là le *premier* miracle que notre Seigneur (LA VÉRITÉ) a accompli.

Pour en revenir à l'Ancien Testament, saint Paul nous a expliqué la véritable signification de l'Allégorie d'Abraham et de ses deux femmes, dans laquelle la Loi est représentée sous la figure de la femme esclave, et l'Esprit de la Loi sous celle de la femme libre, — ce qui veut dire que là où est l'Esprit il y a la Liberté. En d'autres termes, aussitôt que nous comprenons combien la Loi est raisonnable le motif de l'obéissance se trouve dans la raison elle-même, et lorsque nous nous en rendons clairement compte nous sommes poussés à l'obéissance par une impulsion interne, en sorte qu'en obéissant à la Loi nous obéissons à notre nature supérieure — et c'est là la véritable Liberté.

« *La vérité vous affranchira.* » Nous ne devenons libres que par l'ESPRIT DE VÉRITÉ lui-même, parce que Isaac représente l'Esprit de la Loi dans l'Allégorie biblique, il est dit qu'il est l'image du Christ ; et d'après ce point de vue nous voyons que

le véritable Nouveau Testament n'est pas le canon écrit, mais qu'il se renouvelle sans cesse. Le véritable Nouveau Testament c'est l'ESPRIT DE LA LOI.

La Loi et l'ESPRIT DE LA LOI s'expriment dans les pays chrétiens par le fait de réunir les deux Testaments dans un seul volume sacré, comme s'ils formaient un tout; et lorsqu'on se rend bien compte de la chose on voit que ce volume contient l'histoire des différentes étapes de l'évolution du *Fils de l'homme* depuis l'enfance jusqu'à la plénitude du Christ — ou l'HOMME PARFAIT, le *Fils de Dieu*, la RAISON INFINIE, qui est l'*Esprit de la Loi*, et précède toute Loi écrite, afin que celui qui la possède puisse dire : « Mon Père et moi nous sommes un. »

La LOI ne peut jamais devenir une chose du passé. Tandis que le Fils de Dieu existe à tous les degrés de croissance et de développement, la Loi éternelle de Dieu doit le dominer comme « un Maître pour le conduire au Christ » (sous la forme de COMMANDEMENTS), tout le temps de sa minorité. Lorsqu'il aura atteint la maturité, ou l'état d'HOMME PARFAIT qui est appelé FILS DE DIEU, alors l'Esprit portera témoignage en lui, et se fera chair comme dans l'homme « CHRIST JÉSUS », car comme Christ est un avec Dieu, il est aussi un avec l'homme. « Mais à tous ceux qui l'ont reçu il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu » (Jean I, 12). Ou comme dit saint Paul : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont les Fils de Dieu. » Le « Fils unique » peut donc devenir plusieurs lorsque plusieurs sont un en Esprit.

Ne peut-on pas dire qu'aujourd'hui le *Fils de l'homme vient dans les nuées*, soit dans la parole écrite, soit par l'intermédiaire des hommes et des anges qui sont appelés une grande nuée de témoins, et qui évidemment sont en train de nous dévoiler ces mystères?

Nous n'hésitons pas à revenir ici sur une idée que nous avons déjà exprimée, car elle peut contribuer à faire cesser les malentendus qui existent entre les différentes confessions de foi.

Les Juifs attendent toujours la venue d'un Emmanuel *personnel*, et les Chrétiens regardent en arrière vers un Emmanuel *personnel*, et ils ont quelque peine à concevoir la spiritualité

toujours vivante et présente du saint unique d'Israël, le même hier, aujourd'hui, et demain. Les Chrétiens pensent à une personne qui est venue, les Juifs à une personne qui doit venir. La conception n'est pas essentiellement différente en tant qu'il s'agit d'une *personnalité*, mais les Juifs et les Chrétiens devraient chercher à se rendre compte de la présence toujours vivante du Christ, l'Esprit de VÉRITÉ, et à comprendre que « tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont enfants de Dieu » (Rom. VIII, 14).

En ne le voyant que dans l'histoire, passée ou future, ils oublient que le Christ, comme véritable objet de la foi, « était avant Abraham », de même qu'il est toujours présent maintenant dans l'histoire de l'homme, dont il est LA VIE. Moïse en tant que représentant de la LOI extérieure n'a pas atteint la terre de la promesse, ce qui signifie que ce n'est pas par la lettre que l'on peut monter au ciel, bien que la lettre soit le corps, ou la forme extérieure de ce même Fils de Dieu.

Nous ne devons jamais oublier que ce qui distingue les écrits sacrés de l'histoire profane, ce n'est pas tant leur vérité historique que la vérité spirituelle, contenue dans les symboles divins. On peut laisser de côté le caractère historique du récit sans que la PAROLE éternelle qui l'a inspiré disparaisse. Lorsque Jésus a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas, » il ne faisait pas allusion à des paroles qui n'étaient pas encore écrites, mais à cette Vérité éternelle de Dieu par l'autorité de laquelle il disait : « Ma doctrine ne vient pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. C'est pour cela que je suis né, et c'est pour cela que je suis venu dans le monde, afin de porter témoignage A LA VÉRITÉ. Celui qui est pour la vérité entend ma voix. » Godfrey Higgins dans son « Anacalypsis » s'exprime ainsi : « Faber, Nimrod, et Niebuhr ont prouvé que toute l'histoire ancienne n'a pas beaucoup plus de valeur qu'une fable. Il est vrai qu'elle est entièrement mythologique. Par ces mots cependant, je n'ai pas l'intention d'affirmer qu'il n'y ait aucune vérité en elle, mais je veux dire qu'il y a à peine une histoire, peut-être pas même une seule qui ne contienne une plus grande part de fables religieuses

que de vérité, on dirait qu'elles n'ont pas été écrites dans le même but que notre histoire positive, et que ce sont plutôt des romans religieux et mystiques, bâtis sur de vieilles traditions.

« Nous devons nous souvenir que dans l'histoire la plus ancienne il n'y a presque pas un seul nom sacré ou profane qui n'ait été donné pour indiquer les qualités supposées, ou la fonction de celui qui le portait. Bien que Niebuhr nous ait montré que presque toute l'ancienne histoire romaine est une fable, cela ne prouve pas que pendant les trois ou quatre cents ans de cette fabuleuse période, il n'y ait pas eu de Rome, de Consuls, de Sénats ou de peuple romain. Il serait tout aussi insensé de prétendre qu'il n'y a pas eu de guerres du temps de Josué et des Juges, parce qu'il est dit que les murs de Jéricho sont tombés au son des cors de Ram, ou que l'on nous raconte l'histoire mythologique d'Hercule sous la figure de Samson et celle d'Iphigénie sous celle de la fille de Jephté. En même temps que messieurs Faber et Nimrod nous prouvent que l'histoire primitive des Juifs est, pour la plus grande partie, la même que la mythologie des autres nations, ils nous montrent par l'histoire même de cette mythologie, que ce serait le comble de l'absurbe d'en conclure, que TOUT Y EST FAUX. Il est évident qu'elle ne diffère en rien de l'histoire des autres nations, et que, comme celle-ci, elle contient beaucoup de fables, mais ces fables sont fondées sans doute sur une base véridique. Pourquoi n'étudierait-on pas les livres des Juifs — comme l'histoire d'Hérodote — selon les règles du bon sens ? »

Pour nous, nous croyons que les récits de l'Ancien Testament sont une véritable histoire, au sens le plus élevé de ce mot, en tant qu'ils sont l'histoire de l'homme et de ses relations avec son Créateur. C'est pour cette raison qu'on les appelle l'Histoire sacrée, et que le livre lui-même est intitulé « la sainte Bible ». C'est l'histoire de l'âme, du procédé de son développement et de son progrès vers l'état de l'homme parfait qui nous est représenté dans la seconde partie du même volume, appelée le Nouveau Testament. Dans ce sens c'est bien de l'histoire, mais l'histoire de ce qui est intérieur, spirituel et universel — bien que plusieurs de ces récits soient peut-

être fondés sur quelque chose d'extérieur, d'historique et de particulier, qui est toujours nécessaire pour servir de véhicule à ce qui est intérieur et spirituel ; de même que l'âme elle-même a besoin du véhicule du corps pour agir et sentir sa responsabilité. Cependant nous ne devons pas oublier que « la lettre tue » et que s'attacher seulement à la forme extérieure ou historique, c'est étreindre une chose périssable et se rendre coupable d'idolâtrie. L'esprit (ou la chose signifiée) est ce qui donne la vie. L'histoire Biblique est sacrée en ce sens qu'elle est le compte-rendu des transactions de Dieu avec l'homme, des erreurs, des combats, des luttes, des chutes de l'âme tandis qu'elle est captive dans son enveloppe matérielle, et qu'elle cherche à s'avancer vers son Créateur qui lui parle à travers sa conscience, ou son intuition divine et intérieure.

De cette façon la Bible est à la fois, l'histoire sacrée et universelle ; sacrée parce que l'un des principaux acteurs est le Saint d'Israël, le Seigneur de la terre, le Créateur de l'univers que nous appelons Dieu, et qui est le même hier, aujourd'hui et demain ; UN parce qu'il est universel et contient toutes choses, c'est-à-dire en réalité le MACROCOSME en qui nous vivons, nous nous mouvons et nous avons notre être. Le second personnage de ce drame divin est l'homme créé à l'origine, à l'image de son Créateur, mâle et femelle parce qu'il est composé d'un esprit et d'une âme (l'âme féminine est toujours représentée par la femme), et puisqu'il tire son corps de l'*humus* de la terre il est *humain* aussi bien que divin. Ainsi Adam (l'homme terrestre) est aussi un univers en tant que microscome, et, comme son Créateur, il contient tout en lui-même; car il est la synthèse de toute la création matérielle, dont on peut dire qu'elle vit, qu'elle se meut, et qu'elle a son être en lui. Voilà pourquoi l'histoire sacrée abonde en récits et en comparaisons au sujet de sacrifices de bêtes pures et impures, en allusion à des choses basses et rampantes; car tous ces animaux existent et demeurent dans l'humanité non régénérée. La Bible contient l'histoire du développement et de la purification de ce moindre univers, ou microcosme, par l'élévation de l'*Anima bruta*, le monde, ou l'âme animale, la première mère

terrestre, EVE, si facilement séduite par le serpent et qui, à travers les épreuves et les luttes de la purification et de la discipline terrestre finit par devenir la MARIE spirituelle du Nouveau Testament, la Mère de Dieu dans l'homme.

Nous lisons dans le *Sohar*, un des plus grands livres cabalistiques, que le Serpent, fils du Soleil, allait dévorer la Terre, lorsque la Mer, fille de la Lune, mit son pied sur sa tête et l'écrasa. C'est pour cela que Vénus est appelée par les anciens la fille de la Mer, comme Diane était identique à la Lune. De même, le nom de Marie signifie amertume et la Sainte est appelée Etoile de la Mer (*Stella Mare*), ou sel dela mer, et c'était pour consacrer ce dogme cabalistique dans la croyance des masses que le langage prophétique annonçait que la semence de la femme écraserait la tête du serpent (1).

(1) Ce passage peut paraître un peu obscur à ceux qui ne sont pas initiés et demande à être expliqué. — « Le soleil était toujours l'emblème du masculin et la lune du principe générateur féminin. Ce sont les deux grandes lumières. L'eau est aussi l'emblème du principe passif ou féminin, par opposition au feu, le principe actif. Le soleil, la lumière ou le feu était le préservateur en même temps que le créateur ou le destructeur ; mais bien qu'il fût le préservateur et le régénérateur, il est évident que lui seul ne pouvait rien régénérer sans l'aide d'un élément sous la forme de la pluie, de la rosée ou de l'humidité, alors même que cet élément lui-même lui devait son existence. L'eau, par conséquent, était l'agent au moyen duquel tout était généré, ou régénéré, c'est la raison pour laquelle on l'a adoptée comme le symbole visible et extérieur du baptême, cérémonie qui signifie par elle-même la nouvelle naissance à la vraie vie. L'eau est donc un des emblêmes de la maternité, la GRANDE MÈRE, la matrice, qui, par conséquent, est fort bien représentée par la mer, la grande profondeur, dont les flots toujours mouvants sont influencés par la lune. Vénus, la mère vierge sort de l'écume de la mer et Marie la Vierge mère (Mater) dont le nom est dérivé de mare (mer, amertume), et dont la lettre initiale, qui est aussi la lettre *centrale* de l'alphabet, décrit par sa forme les vagues toujours mouvantes, est toujours représentée avec un croissant de lune placé sur elle ou sur le serpent, symbole de la matière. (*Haute Magie*, p. 317).

Dans « L'Anacalypsis » nous lisons à propos de Maia, la mère de Bouddha : « Maia était la puissance féminine génératrice et comme telle la mère de Bouddha, la sagesse divine ou le Logos. Elle était par conséquent la mère de IHS ou de Jésus-Christ et faisait encore partie de la Divinité

« A propos de la mère Divine. je suis très frappé de l'idée que la substance que nous nommons *Hydrogène*, base de l'eau et du feu. constitue ce que les anciens appelaient le feu *spirituel* et que c'est de là que proviennent les contradictions apparentes qui existent lorsqu'on désigne l'eau, le feu et l'air comme l'origine des choses, — car l'air, le troisième gaz, est peut-être le premier produit de l'union des deux premiers : par conséquent en quoi l'hydrogène diffère-t-il du TO OV. ? Ce n'est pas de l'*eau* bien que sa base soit de l'eau ; ce n'est pas du feu bien que ce soit la base du feu. Ce n'est pas de *l'air* bien que l'air se dégage de l'union de ces deux produits — dirais-je de l'union de ces deux *émanations* qui en sortent ? Ici nous

Comme toutes les anciennes nations païennes avaient leurs mystères ou leurs doctrines secrètes, que les prêtres gardaient précieusement et cachaient au vulgaire, ne les communiquant qu'à un petit nombre de personnes sûres ; et, comme la religion juive était primitivement la même que celle des Persans, on ne trouvera pas extraordinaire qu'elle eût aussi ses doctrines secrètes. Par conséquent nous voyons qu'elle avait sa Cabale qui, bien que gardée secrète, comme les anciens mystères, avec le plus grand soin et les serments les plus solennels, ne peut pas échapper complètement à la curiosité des modernes. En dépit de toutes les précautions il en a transpiré assez pour prouver qu'elle est la même que la Magie des Persans ce qui est une preuve de plus à l'appui de l'identité des religions d'Abraham et de Zoroastre.

Cette doctrine était secrète et plus parfaite, selon les Juifs, que celle qui était contenue dans le Pentateuque ; ils affirmaient aussi qu'elle avait été donnée par Dieu *verbalement* et non par écrit, à Moïse sur le mont Sinaï. C'est la doctrine énoncée dans le quatrième livre d'Esdras au chapitre XIV 6-26 et 45 dans ces mots : « *Tu déclareras ces mots et tu cacheras ceux-ci, et lorsque*

apercevons la trinité corporelle de Plotin. D'où est venu le baptême de l'eau, du feu, de l'air ? Du PREMIER PRINCIPE (TO OV) a émané la base de l'hydrogène dont la base était Maia ; de Maia ou de la base de l'hydrogène, la base du feu et de l'*eau*. Ces premiers constituèrent la première Trinité. De ces trois en un, a émané la Trinité suivante, qui consiste en feu, eau, air ou gaz, gast ou ghost, sous leur forme la plus raffinée et la plus spirituelle — trois en un, un en trois — et de là ont émané tous les êtres qui existent à notre connaissance — tous les êtres de notre monde et peut-être de l'Univers que nous percevons. Tout ceci est une *doctrine ancienne* énoncée avec les mots *modernes* — gaz et hydrogène ; c'est la doctrine de Macrobius. Je soupçonne grandement que les fluides électriques, galvaniques, magnétiques et l'hydrogène sont une seule substance ; que les *trois* premiers sont *un* c'est, je crois, une doctrine qui n'est plus mise en doute. On a supposé que tout dans la nature était microcosmique, ainsi la seconde Trinité était un microcosme de la première. Nous arrivons maintenant au raffinement des raffinements ; comme l'univers hypostatique était un microcosme de l'IMMENSE TO OV, de même l'animalcule le plus petit qu'il soit possible d'imaginer était un microcosme de celui qui est au-dessus de lui ; et ainsi lorsque nous arrivons à la dernière particule perceptible aux sens, ou même à l'imagination, comment pouvons-nous nous représenter une chose de cette nature autrement que par un cercle symbolisé par le serpent qui tient sa queue dans sa bouche ? Toute la nature serait une chaîne de Trinités. La troisième personne de la *première* est la *première* de la *seconde* et *ad infinitum*. Ainsi toute la nature était Dieu ; et Dieu était la nature, et toute la matière était supposée se résoudre à la fin dans le TO OV et être éternelle.

tu l'auras fait, tu publieras certaines choses et tu en montreras d'autres secrètement au Sage.

« ...*Le Très-Haut parla et dit : Publie ouvertement les premières choses que tu as écrites, afin que ceux qui en sont dignes puissent les lire; mais garde les soixante-dix dernières afin que tu ne les communique qu'à ceux qui sont* SAGES *parmi le peuple, car en elles est le ressort de la compréhension, la fontaine de la sagesse.* »

Bien que le livre d'Esdras ne fasse pas autorité dans l'Église sur des points de doctrine, il peut être considéré comme une autorité dans un cas comme celui-ci. Si les Juifs n'avaient pas eu de doctrine secrète, l'auteur n'aurait pas affirmé ce fait en face de ses concitoyens qui devaient bien savoir s'il était vrai ou faux. Sans doute, et quoi que l'on puisse prétendre, la raison pour laquelle la Cabale n'était pas écrite, était la nécessité du secret. Mais les Juifs affirment que depuis la promulgation de la Loi sur le Mont Sinaï la Cabale a été transmise dans sa pureté primitive. De même ils prétendent que leur loi écrite est venue jusqu'à nous intacte et sans une seule erreur. On peut juger l'une de ces assertions par l'autre. A propos de la tradition transmise par la parole, la question suivante se pose : Qu'est-elle devenue lorsque les prêtres, les rois et le peuple étaient tous des idolâtres, — c'est-à-dire avant et pendant la première partie du règne du bon roi Josué, — si bien que la Loi fut complètement oubliée et que l'on ne savait plus même qu'elle existât ? C'est sans doute pour parer à cette difficulté que le quatrième livre d'Esdras fut écrit.

Le passage suivant donnera un aperçu de la nature générale de la Cabale :

« La ressemblance, ou plutôt la coïncidence de la philosophie cabalistique avec la philosophie Alexandrine et orientale sera suffisamment prouvée en rappelant brièvement les principales doctrines sur lesquelles ces différents systèmes s'accordaient. Ce sont les suivantes : « Toutes les choses sont produites par l'émanation d'un seul principe, et ce principe est Dieu. De Lui procède immédiatement un pouvoir substantiel qui est l'image

de Dieu et la source de toutes les émanations subséquentes. Ce second principe produit, par l'énergie de l'émanation, d'autres natures qui sont plus ou moins parfaites selon les degrés où elles se trouvent placées sur l'échelle de l'émanation, et la distance qui les sépare par conséquent de la source première de l'existence. Ces natures constituent différents mondes ou ordres de l'être qui sont tous unis au pouvoir éternel d'où ils procèdent. La matière n'est rien de plus que l'effet le plus lointain de l'énergie émanante de la Divinité. Le monde matériel reçut sa forme de l'agencement immédiat de puissances qui sont bien au-dessous de la première grande Source de l'Etre. Le mal est l'effet nécessaire de l'imperfection de la matière. Les âmes humaines sont des émanations lointaines de la Divinité et, lorsqu'elles sont délivrées de leurs véhicules matériels, elles retournent, à travers différentes étapes de purification, à la source d'où elles procèdent. »

(Dr Rees. Encyclopédia, art. Cabale).

La doctrine des émanations qui est exposée ici est bien celle de la philosophie orientale et la traduction exacte donnée par le Septuagint Deut. XXXIII, 2. *Il a resplendi de la montagne de Paran, et Il est sorti d'entre les dix milliers de Saints ayant ses anges à sa droite*, prouve que la Cabale était aussi ancienne, ou même plus, que Moïse.

Les anciens Persans croyaient que l'Etre suprême était entouré d'Anges ou de ce qu'ils appelaient Æons ou Emanations de la substance Divine. C'était aussi l'opinion des Manichéens et de presque toutes les sectes gnostiques du Christianisme.

Comme on peut s'y attendre à propos d'un système aussi compliqué, il s'éleva une grande variété d'opinions parmi ceux qui le professaient ; mais qui toutes, au fond, sont de la même nature. Ces sectes orientales avaient l'habitude d'user d'un langage figuré sous lequel elles cachaient leurs doctrines métaphysiques. Cela fournissait à leurs ennemis l'occasion de les attaquer comme absurdes en ne voyant que le sens littéral. Toutes ces doctrines présentent un rapport très intime avec l'astrologie judiciaire.

La science de l'Absolu ne compte pas seulement sur les

livres occultes pour se perpétuer, mais sur l'Ame absolue. Les livres ne peuvent pas communiquer l'Absolu. Tout ce qu'ils peuvent nous enseigner, c'est la Loi des Re-naissances, mais l'opération de cette Loi est au dedans de nous. Les livres ne contiennent que des reflets, le rayon direct est dans l'âme.

S'il n'existait pas d'autre livre Théosophique que la Bible, nous pourrions cependant reconstituer la véritable connaissance de Dieu, d'après les écrits de ces profonds Théosophes hébreux.

« Le *commencement* » (de la Vie Divine) est appelé par Moïse dans la création : « Bereschis » ; et la Re-naissance spirituelle, selon Ezéchiel, dans la vision du Chariot, s'appelle : « Mercaba ». Bereschis et Mercaba sont ainsi les deux noyaux jumeaux du Cabalisme hébreu, et c'est surtout autour de ces deux sujets, ou de ces deux phases du même sujet que l'Allégorie et le Symbole ont jeté la chaste Lumière de la Sagesse Divine. L'Apocalypse de Jean est une révélation prophétique de l'Apothéose de l'Ame dans le même style allégorique.

A propos du *commencement* nous lisons dans ce livre remarquable « L'Anacalypsis » de Sir Godfey Higgins ce qui suit :

« Peut-être que dans tous les langages du monde il n'y a jamais eu deux mots qui aient une si grande importance que les deux premiers mots du livre de la Genèse B.-Rasit, car ce sont de fait deux mots et non pas un, et de grandes divergences d'opinion se sont produites entre les savants au sujet de leur sens. Grotius les rend par *lorsque premièrement* ; Siméon dit *avant* ; Tertullien *en puissance* ; Rabbi Bochai et Castalio, *en ordre avant tout* ; Onkelos, le Septagius, Jonathan, ben Uzziel, et les traducteurs modernes *au commencement*. Mais l'autorité officielle admise dans la religion Juive le Jérusalem Targum les rend ainsi : par sagesse.

On peut observer que le Targum de Jérusalem est, ou était autrefois, l'autorité orthodoxe des Juifs ; les autres Targums ne sont que les opinions des individus, et d'après cette explication la Cabale juive et la doctrine des anciens gnostiques est la même, et, comme nous allons le démontrer, c'est pour cacher *cela* que les chrétiens ont supprimé son véritable

sens. C'est au célèbre et savant Beausobre que nous devons la découverte la plus importante sur la doctrine secrète Il dit : « Les Juifs, au lieu de traduire Berasit par les mots *au commencement*, le traduisent par le *principe actif et immédiat de toutes choses, Dieu fit* etc, ce qui veut dire selon le Targum de Jérusalem : PAR LA SAGESSE Dieu fit, etc. (1)

Il est dit au Livre des Proverbes VIII 22 « Jéhovah me possédait » *Sagesse* ראשית *rasit*; mais non pas בראשית *b-rasit*, comme cela devrait être pour justifier notre traduction vulgaire, qui dit « le Seigneur me posséda AU *commencement*. La particule ב signe de l'ablatif n'y est pas, mais elle est interpolée dans notre traduction pour justifier le sens, car il serait absurde de dire le Seigneur me posséda, *le commencement*.

Selon la Cabale juive, un certain nombre de Séphiroths, qui sont des émanations, sortaient de Dieu, dont le principal était la *Sagesse*. Dans la Genèse, il est dit par la *Sagesse* Dieu créa ou forma, etc. Il s'agit évidemment de la première émanation. Comme MINERVE — la déesse de la Sagesse — émanant, ou sortant de la tête de Jove (Jah ou Jéhovah) ainsi que cela se trouve décrit sur un plat de cuivre étrusque dans le cabinet des antiquités de Bologne. On en reconnaît l'origine par les noms qui sont inscrits sur les bras des dieux en lettres étrusques, ce qui montre qu'il est plus ancien que les Romains ou probablement que les Grecs d'Homère.

Le mot *Rasit*, comme nous pouvons nous y attendre, se trouve dans le langage arabe et signifie, selon nos lexicographes, qui appartiennent à la même classe de gens que ceux qui ont écrit notre Lexique hébreux, *tête*, *chef*; il s'emploie comme un terme d'honneur appliqué aux grands person-

(1) « Il y a encore une réflexion à faire sur cette matière. Elle roule sur l'explication du mot Rasit, qui est à la tête de la Genèse, et qui, si l'on en croit certains interprètes Juifs, ne signifie pas *le commencement* mais le *principe* actif et immédiat de toutes choses. Ainsi au lieu de traduire *au commencement* Dieu fit le Ciel et la Terre ils traduiront *Dieu fit le Ciel et la Terre* PAR LE PRINCIPE, c'est-à-dire selon l'explication du Targum de Jérusalem, PAR LA SAGESSE ; Maimonides soutient que cette explication est la seule LITTÉRALE et VÉRITABLE. Elle passe d'abord chez les chrétiens. On la trouve non seulement chez *Chalcidius*, qui marque qu'elle venait des Hébreux, mais dans *Méthodius*, dans Origène et dans Clément d'Alexandrie plus ancien que l'un et l'autre. » (Beausobre Hist. Manichein, liv. VI, chap. I, p. 290.)

nages, par exemple AARON-AL-RASCHID. AL est l'article emphatique, ABD-AL-RASCHID, c'est-à-dire ABDALLAH-AL-RASCHID, etc.

Mais pour en revenir au mot Berasit, ou plus exactement le mot (beth), Rasit la particule seule étant séparée, une question curieuse s'est posée parmi les philosophes chrétiens : savoir si, d'après cette traduction, le temps existait avant la création ou le *commencement* (1). Assurément l'auteur de la Genèse était trop philosophe pour parler du *commencement* du monde. On ne comprend pas l'importance que les traducteurs modernes mettent à construire ce mot de façon à ce qu'il signifie *commencement*. Que les traducteurs anciens l'aient fait, cela va de soi ; il s'agissait pour eux de soutenir un dogme préconçu et leur partialité sur ce sujet aveuglait leur jugement. Néanmoins on ne peut nier que, soit dans le premier ou le second sens le mot signifie *sagesse* aussi bien que *commencement*, et par conséquent le sens doit être déterminé par la contexie.

« Bereschis » la création, « Mercaba » la Renaissance, le tour de la roue des renaissances, et « Apocalypsos » la consommation, sont des termes qui traitent du même sujet à différentes étapes de progression. Et ce sujet est la marche de l'âme remontant vers sa source divine.

(1) Notre livre de la Genèse, ou générations, devrait s'appeler Barasit — c'est-à-dire Sagesse — ou Véda ou Bouddha. C'est ainsi qu'il était appelé par les Juifs. Dans le Véda se trouvait l'histoire de toute la connaissance passée, présente, et future, — la connaissance des générations, ou régénérations de l'âme, la connaissance du renouvellement des cycles ou *sœculum sœculorum* ou cycles des cycles, — c'est le sens ésotérique de *sœculum sœculorum* ou αιων Τοναιῶνων aeons, émanations de la Sagesse Divine...

L'arbre de la connaissance (la Sagesse) portait douze fruits, un pour chaque mois. (On croyait que les douze Néroses ou âges faisaient un cycle avec le temps de la précession de l'équinoxe dans les douze signes). Dans tous les pays on trouve le mythe général des Avatars qui finit à la fin de six mille ans pour recommencer et se renouveler in *sœculum sœculorum*. Un homme parfait, s'il peut s'en trouver un dans la chair, doit être un Bouddhiste parfait, un Juif parfait, un Chrétien parfait, un Mahométan parfait. Ils sont tous χμης ou χμης-οὶ ou Christs (« Au début tous les chrétiens s'appelaient Christs » — (*Bingham.*) Depuis l'antiquité la plus reculée on attendait dans chaque nouveau cycle un homme qui serait d'une manière spéciale χμης, et qui apporterait de bonnes nouvelles et enseignerait la Sagesse Divine à l'humanité. — (« Anacalypsis » II, p. 251.)

Chaque écrivain considère le sujet à un point de vue différent. Le livre le plus ancien sur la création mystique (du monde intérieur) serait le Sefer Jézira ou livre de la Formation, si ce livre est avec raison attribué à Abraham. Quoi qu'il en soit il semble que Moïse ait ajouté une version hermétique à la tradition primitive, dans laquelle il a peut-être intercalé ses propres idées et ses expériences,. et qu'il a exposée sous forme de symboles Egyptiens et Accadiens, les derniers lui ayant été probablement communiqués par Jethro, son beau-père.

Dans les écrits d'Ezéchiel on trouve encore des idées persannes, et des modifications du Zend-Avesta, tandis que dans l'Apocalypse nous avons la manière allégorique des Essènes mélangées avec le Néo-Hermétisme Alexandrin (c'est avec intention que nous employons ce mot de préférence à Néo-Platonisme.) Il y a donc diverses écoles de Théosophie représentées dans ce livre vénérable parmi tous, la Bible, qui est si connu et cependant si peu compris.

Le système de Théosophie appelé Cabale se divise en deux : le *symbolique* et le *réel*. La Cabale *symbolique* qui se subdivise en Gematria, Notaricon et Temura, est un exercice qui a pour but de concentrer l'esprit sur les mystères des nombres (Gematria), des lettres (Notaricon), et du langage (Temura). En s'exerçant ainsi à des transpositions infinies, à des transmutations de lettres et des computations de mots, auxquels s'attachait une idée occulte ou quelque subtilité ingénieuse, l'esprit forcé de rêver dans un monde intellectuel de sa création, s'affranchissait du monde sensuel et grossier.

La Cabale réelle est à la fois théorique et pratique. La Cabale théorique traite des dix Sephiroth ; des trente-deux chemins de la sagesse ; des quatre mondes, des noms de Dieu et des Anges, de la hiérarchie céleste (des idées divines) dans leur relation intérieure et leur influence sur le monde inférieur. Cette partie de la Cabale est divisée, comme nous l'avons dit, en Bereschis et Mercaba ; elle traite respectivement de la création spirituelle et de l'influx divin, en prenant à la suite les deux premiers chapitres de la Genèse et les visions symboliques d'Ezéchiel, pour texte de sa doctrine ésotérique. Cette

partie traite aussi de l'âme, des esprits bons et mauvais, de leurs degrés et de leurs fonctions, etc.

La Cabale pratique enseigne la Théurgie par l'application, la concentration et l'exaltation de l'esprit sur les vérités de la doctrine occulte. Il faut *être*, afin de pouvoir *faire* ; et comme il y a si peu de gens qui soient dans l'état divin, il n'est pas étonnant qu'une dégénération goétique ait pris la place des manifestations divines.

Voici encore les principes de la Philosophie cabalistique, tels qu'ils sont brièvement résumés dans « l'Introduction à la Littérature hébraïque ».

« 1. De rien, rien ne peut procéder. 2. Par conséquent aucune substance qui existe maintenant n'a été produite de rien, et tout ce qui existe est, en un sens, non créé. 3. Toutes les substances qui existent, sont des émanations d'une substance éternelle. Dans l'acte qui est appelé généralement « création », l'Être Éternel a tiré de lui-même. 4. Par conséquent la matière n'existe pas ; à proprement parler ce que nous appelons matière n'est qu'une forme, ou une espèce, sous laquelle l'esprit se manifeste. 5. En sorte que l'Univers est une Révélation de l'Infini ; un effet immanent de son pouvoir et de sa présence toujours actifs. 6. Mais bien que toute existence découle de la Divinité, cependant l'effet est différent de la cause. Néanmoins, en tant qu'il n'est pas séparé de lui, mais qu'il demeure d'une façon immanente en Lui, il en est d'autant plus la manifestation. C'est le manteau dont il se revêt, ou plutôt c'est une révélation de la divinité, non point de son essence cachée mais de sa gloire visible. 7. En donnant l'existence à l'univers, le premier acte du Tout-Puissant a été de produire un pouvoir ou un principe intimement et spécialement en rapport avec lui et que l'on a appelé « Son Saint-Esprit », « Sa parole personnelle », « Son Fils premier-né », et que les cabalistes personnifient dans « l'Adam Kadmon », l'Homme céleste ou Archétypé qui à son tour, a fait procéder, par immanation de lui-même, toutes les formes inférieures de l'existence actuelle dans leurs diverses gradations descendantes.

« Nous avons ici un système philosophique, le même dans son essence, quoique différent dans le détail, de celui qui a été reproduit dans les temps plus modernes par Spinosa et Hegel. Mais pourquoi employer tant de mots. Les principes de la Cabale peuvent se résumer en un seul, qui est celui de PANTHÉISME.

« Quelques cabalistes modernes ont tenté d'échapper à cette conclusion. Mais si le bon sens et la logique sont chargés de prononcer le verdict sera irrévocable. Ce caractère du système apparaît déjà en partie dans le Jetsira, mais plus complètement dans le Sohar (Etheridge). »

Que nos lecteurs ne s'effrayent pas de ce mot de *Panthéisme*. Pris dans un sens élevé, il signifie DIEU EST TOUT, ce qui ne veut pas dire *tout est Dieu*, qui serait l'interprétation matérialiste. Le vrai Panthéisme affirme que Dieu est la vie de tout ce qui vit, et non pas que tout ce qui vit est Dieu. La grande erreur que commettent les matérialistes est de ne pas comprendre la dualité de Dieu, le mâle et la femelle, l'esprit et la substance spirituelle, le masculin et le féminin; ni que le Seigneur est toujours dans son saint Temple, le mâle dans la femelle, l'esprit dans la matière. Si nous ouvrons nos yeux spirituels, nous verrons que tout l'Univers est un rayonnement de gloire, comme la terre est un foyer de vie. Tout l'Univers stellaire, les soleils, les planètes et leurs satellites dansent leur ronde joyeuse et rythmée *au dedans* d'un soleil dont le diamètre se mesure par l'infini et les périodes par l'éternité. C'est là notre Mère divine, l'Epouse du Seigneur, toute vibrante d'amour et de joie, et dont la matrice fertile porte en germe des myriades et des myriades de ses fils et de ses filles. Mais où est Dieu? dans chaque point de notre Mère divine, le même hier, aujourd'hui et pour l'éternité. Lui, toujours immuable, par elle meut le Tout.

Dans les livres d'Enoch, d'Ezéchiel et de Daniel, il est fait allusion aux Séphiroth. Et dans la prière de notre Seigneur, les trois Séphiroth, Malchus, Gebura et Haud sont nommés. « Car à toi appartient le Royaume (Malchus), la puissance (Gébura) et la gloire (Haud), au siècle des siècles. » Le « à toi » s'adresse

à l'Ame Divine, qui est la couronne (Kether), ou le Dieu au dedans de nous.

L'éminent hébraïste, Ethéridge, nous donne au sujet des doctrines cabalistiques des détails intéressants,dont nous citerons encore quelque chose, renvoyant le lecteur pour plus de détails (outre les livres déjà cités) à la Kabbale Denudata, et à la collection latine de Pistorius.

« Avant le temps le *En-Soph*, L'Être sans origine et infini, existait sans ressemblance ou réflection ; incompréhensible, inconnaissable. Dans la production de l'existence finie, par laquelle il devint connaissable, le premier acte fut l'évolution de Memra ou la « Parole » (féminine) dont il est parlé comme du point primitif sur l'échelle descendante des séries de l'Etre, et de laquelle, par neuf autres degrés de manifestation, émanèrent ces formes qui composent immédiatement l'Univers et expriment les attributs et la présence de son Directeur éternel.

C'est à ces dix formes de manifestation que le Sohar donne le nom général de *Séphiroth*. Quelques critiques ont considéré ce terme comme équivalent au mot grec *sphairai* ou « sphérès » ; mais d'autres, en le faisant dériver de *Saphir*, lui donnent la signification de « splendeurs », le terme favori employé par Basnage et les écrivains de sa catégorie. L'interprétation la plus correcte est sans doute celle qui le tient pour le pluriel de *sefar* (un nombre). L'évolution des nombres procédant d'une unité originelle a toujours été une des façons dogmatiques par laquelle les Cabalistes représentaient la doctrine de l'émanation. Dans le livre de Jetsira, les dix nombres correspondent au monde élémentaire et à ses catégories. Leur somme totale est l'Univers lui-même, la manifestation de Dieu.

Dans le *Sohar*, les *Séphiroth* sont développés avec bien plus d'amplitude que dans le *Jetsira;* ou plutôt les choses qui sont symbolisées dans le *Jetsira* par des nombres sont décrites, dans le Sohar, avec des accessoires variés et sont présentées sous d'autres noms. N'étant plus indiquées par le nombre seul, elles sont revêtues pour ainsi dire de la grandeur plus imposante des appellations morales. Ici leurs titres principaux sont 1 *Kethar* (la couronne) ; 2 *Chochma* (la sagesse) ; 3 *Bi-*

nah (la compréhension); 4 *Chesed* (la miséricorde); 5 *Gebura*, la justice (ou la force); 6 *Tifereth* (la beauté); 7 *Netsach* (le triomphe); 8 *Hod* (la gloire); 9 *Jesod* (la base); 10 *Malkuth* (la domination ou le royaume). Dans la théologie chrétienne ces noms sont associés à des réalités morales et intellectuelles; mais dans la Cabale il s'appliquent aussi bien aux phénomènes physiques, parce que ces phénomènes sont des manifestations du Grand Etre dans la nature duquel les vertus exprimées par cette nomenclature sont toujours inhérentes.

L'essence primordiale existe avant tout. Dans sa condition abstraite et éternelle Il est complètement incompréhensible, et, en tant qu'objet de compréhension; selon le Sohar, Il est comme rien; le mystère des mystères, le caché de tout ce qui est caché. Mais en manifestant le tout Il prit une forme, (l'Ancien parmi les Anciens est vu maintenant sous sa propre lumière; cette lumière est son saint nom.)

Les dix Séphiroth par lesquels il s'est révélé deviennent des attributs ou des prédicats de sa nature. En eux le Divin se découvre lui-même; et dans leur ensemble ils en sont la manifestation la plus complète. C'est cette révélation des attributs Divins que le *Sohar* personnifie par le terme de « l'Homme céleste » *Adam Ilah* « l'homme sur la hauteur », allusion à Ezéchiel I, 26; et l'*Adam Kadmon* », l'Adam primitif, dont l'Adam terrestre était une image, étant lui-même un microcosme. L'Homme céleste, le *Logos* qui se développe en dix Séphiroth, est la forme absolue de tout l'être. »

Personne ne pourra lire Philon le Juif, sans être frappé de la ressemblance qui existe entre ses vues et celles des premiers Pères chrétiens. Le Judaïsme orthodoxe a toujours un aspect qui est théosophique et personne ne pourra comparer les paroles des savants Hébraïstes sans être forcé de reconnaître que plusieurs sont identiques à celles qui ont été prononcées par Jésus et ses Apôtres. Nous voyons donc que la Théosophie des Hébreux était déjà très développée avant l'époque du Christ, et c'était cette même doctrine ésotérique qui est presque chrétienne et qui, de fait, se rapproche le plus de ce Christianisme ésotérique, qui a préparé le chemin pour le Christ.

LA REINE VICTORIA

SUR LE TRONE DE DAVID

« Dans l'ancienne abbaye de Westminster, le trône s'élève au milieu de l'estrade royale. Ce trône a une histoire qui mérite d'être rappelée.

« Les Ecossais au temps de leur indépendance se servaient, pour le couronnement de leurs rois d'une pierre que la légende faisait remonter aux origines les plus anciennes ; à en croire la tradition qui avait cours en ce temps-là, c'est sur cette pierre que Jacob reposa sa tête à Bethel. Ce qui est vrai, ainsi que le raconte une publication spéciale faite par les soins des directeurs de la *Pall Mall Gazette*, c'est que cette pierre était pour les Ecossais un objet de vénération. Lorsque Edouard Ier conquit l'Ecosse, il s'empara de la précieuse relique et l'emporta en Angleterre où elle fut placée dans l'abbaye de Westminster. C'était en 1297 ; elle y est restée depuis ; Edouard le confesseur fit exécuter en chêne un magnifique fauteuil gothique destiné à contenir cette pierre. Depuis ce fauteuil a servi au couronnement de tous les rois d'Angleterre. Il vient d'être décoré de nouveau pour servir au jubilé de la reine Victoria. »

Le paragraphe qui précède a paru dans plusieurs des journaux de Paris à l'occasion du Jubilé qui a été célébré pour le cinquantième anniversaire du couronnement de la reine d'Angleterre. Nous pensons que cela pourra intéresser nos lecteurs de connaître plus exactement les détails qui concernent cette

ancienne pierre qui, en Angleterre, est considérée comme plus précieuse que le célèbre Koh-i-nohr (le grand diamant de la Reine), ou même que tous les joyaux de la couronne réunis. On ne peut s'étonner de cela si on songe, non seulement à sa grande antiquité, mais à l'histoire sacrée qui s'y rattache et qui si elle est vraie (et il y a toutes raisons de le croire) tend à prouver la descendance directe de la souveraine d'Angleterre des rois d'Israël et à faire remonter sa généalogie jusqu'à la maison royale de David.

Plusieurs ouvrages sur ce sujet ont paru en Angleterre, et leurs auteurs, sans se fier uniquement à la légende fort riche des anciens chants et des poésies de l'Irlande, ont étudié la question dans les documents les plus sûrs, anciens et modernes.

Vilalpandus dans ses commentaires sur Ezechiel cite Philon, Josèphe, Sénèque, Cicéron, et Strabon à l'appui de ce qu'il avance ; et, parmi les modernes nous n'avons qu'à consulter l'Atlas royal et généalogique d'Anderson, l'histoire d'Irlande de Keating et l'atlas généalogique et historique de Làovisme pour nous assurer que cette histoire offre autant de garanties de véracité que possible, étant donné un temps si reculé et des documents primitifs si rares.

Voici à peu près ce que nous dit l'histoire : Zedekiah, le dernier roi d'Israël, fut fait prisonnier par Nebuchadrezzar, le roi de Babylone, qui tua ses fils ainsi que tous les princes de Juda ; puis lui creva les yeux, le lia de chaînes et l'emmena à Babylone où il le mit en prison, en attendant le jour de sa mort.

Afin de sauver les filles du roi, et « *de planter de nouveau la Maison de Juda* », le Seigneur Dieu ordonna au prophète Jérémie de les transporter dans les « Iles de l'Ouest », avec tous les trésors du temple de Jérusalem, qui consistaient dans l'Arche de l'Alliance, l'Etole du grand prêtre, les deux Tables de la Loi, et la pierre de la Destinée, sur laquelle David et Salomon, ainsi que tous les autres rois d'Israël, avaient été couronnés et à laquelle les Israëlites attachaient une importance particulière, comme au sceau indélébile de la royauté et à un gage de possession du royaume lui-même. Car cette pierre vénérée était en effet, la même pierre sur laquelle leur patriarche

Jacob avait posé sa tête lorsqu'il vit, dans son rêve, cette remarquable échelle dont le sommet atteignait le ciel et sur laquelle les anges de Dieu montaient et descendaient et que Dieu lui promit l'empire pour ses descendants par les mots suivants : « *Et ta postérité sera comme la poussière de la terre; et tu t'étendras de l'occident à l'orient, et du septentrion au midi*; *et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité.* » (Genèse XXVIII, 14.)

Le vaisseau phénicien sur lequel se trouvait le prophète juif et sa précieuse charge échoua sur la côte de Meath en Irlande, où il fut recueilli par le prince d'Ulster Eochaid, qui allait être couronné roi d'Irlande, ayant été élu Héremonn ou Gouverneur général; l'Irlande était alors, comme aujourd'hui, divisée en quatre provinces distinctes, chacune d'elles gouvernée séparément par un prince, et l'un d'eux était choisi par élection pour chef ou roi. Le prince Eochaid devint amoureux de l'une des filles du roi Zedekiah, qui portait le nom de Tephi. Le prophète célébra leur union sur la promesse que lui fit le prince de renoncer au culte de Baal, d'établir le Mur-Ollamin, c'est-à-dire l'Ecole des Ollams ou prophètes, qui, ainsi que plusieurs autres institutions avec des noms hébreux, existent encore dans ce lieu et indiquent l'introduction d'un système hébreux complet.

Le prince Eochaid adopta aussi l'étendard royal d'Israël avec le lion de Juda, et plaça la harpe de David sur les armes de l'Irlande, où on la trouve encore aujourd'hui; puis il fut couronné roi et sa femme reine d'Irlande par le prophète Jérémie sur cette ancienne pierre qui avait servi aux rois d'Israël, les ancêtres de sa royale épouse. La place où le couronnement eut lieu s'appelait originairement Cathair Crofinn; plus tard ce nom fut changé en celui de Tara qui vient de Torah, mot hébreu qui signifie *La Loi des deux Tables* et qui est encore en usage aujourd'hui.

Le magnifique palais élevé à Tara existait encore il y a huit cents ans et ses vastes salles étaient célébrées dans des chants. Aujourd'hui ce ne sont plus que des ruines pittoresques que les étrangers visitent, et la tradition nous dit que sur le terrain

où elles s'élèvent et où la princesse juive fut ensevelie, on trouvera un jour tous les trésors du temple de Jérusalem et en particulier l'Arche de l'Alliance, sauvée par le prophète Jérémie et apportée en Irlande où, plus tard, il fut nécessaire de la cacher pour qu'elle échappât à la profanation des successeurs du prince Eochaid, dont quelques-uns retournèrent au culte de Baal.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que le nom de Tara, lorsqu'il est lu à la façon juive, c'est-à-dire de droite à gauche fait Arat, le nom même de la montagne où, selon la Bible, se trouverait l'Arche de l'Alliance, et où elle sera découverte un jour.

Quoi qu'il en soit, la pierre de la Destinée que les Juifs avaient vénérée depuis le temps de leur patriarche Jacob fut préservée avec soin et c'est sur elle qu'ont été couronnés tous les rois d'Irlande.

Ainsi, après que tous les princes de Juda eurent été mis à mort, la semence royale de David fut miraculeusement préservée par cette jeune fille juive qui fut le moyen de transmission d'une lignée de rois partant d'elle et s'étendant jusqu'à nos jours.

Cette preuve du témoignage de la promesse que Dieu fit au patriarche Jacob, passa par Eochaid II de Ulster, le Cavalier Couronné de la Fédération Irlandaise (cir. B. C. 580) ; par Fergus Ier, son successeur, qui la transporta à Iona où elle servit au couronnement du premier roi d'Ecosse (cir. 530, A. D.) ; par Kenneth II, couronné roi d'Ecosse et des Picts (anno Dei 787, à Picta, Ecosse) ; par Jacques Ier, le fils de Marie Stuart, couronné roi de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, après la mort d'Elisabeth, et enfin arriva à la reine Victoria, la dernière qui ait été ointe sur cette pierre par descendance régulière de ce roi irlandais, l'Heremonn de Tara, — descendance proclamée publiquement par le roi Jacques Ier au Conseil, à White-Hall, le 21 avril 1613, où il dit : « Il y a une double raison pour laquelle je dois être soucieux du bien-être de ce peuple (les Irlandais) en premier lieu comme roi d'Angleterre par le fait de la longue possession que la couronne d'Angleterre a eue de celle de l'Irlande, et aussi comme roi d'Ecosse, car les anciens rois d'Ecosse descendent des rois de l'Irlande. » (Voyez *Hibernia anglicana* de Cox.)

Et tous ces rois d'Israël, d'Irlande, d'Ecosse, et d'Angleterre ont été couronnés sur cette pierre.

On raconte que l'archevêque de l'île d'Iona, saint Columba, posa sa tête mourante sur cette pierre qu'il tenait en telle vénération que seulement sur cet oreiller sacré ses tempes brûlantes trouvaient le repos. Cette action du saint chrétien contribua à augmenter l'auréole de vénération qui entourait cette PIERRE SACRÉE, si miraculeusement conservée à travers les siècles.

Comme nous l'avons vu, elle fut transportée de l'île d'Iona au palais royal de Scone, en Ecosse, où elle servit pour le couronnement des rois jusqu'en 1297, quand Edouard Ier, qui envahit l'Ecosse, s'en empara et la porta en Angleterre, où elle fut placée dans la vénérable abbaye de Westminster. Là, elle servit au couronnement des rois d'Angleterre, bien que ce ne fut qu'après la mort d'Elisabeth qu'elle leur appartint légalement par le fait de l'avènement au trône d'Angleterre de Jacques Ier (VI d'Ecosse), fils de Marie Stuart, qui proclama sa descendance légale des anciens rois d'Irlande par les paroles que nous avons citées.

La reine Victoria descend des Stuart par une petite-fille de Jacques Ier et elle est par conséquent une descendante en ligne directe des anciens rois d'Ecosse et d'Irlande, ce qui peut être prouvé en remontant jusqu'au roi Eochaïd qui épousa la fille de Zedekiah, le dernier roi d'Israël. On peut donc dire aussi qu'elle est assise sur le trône de David par droit de descendance de cette lignée royale. Il faut chercher les héritiers là où se trouve l'héritage principal, et les rois ont été couronnés à la suite les uns des autres pendant 2,450 ans sur cette pierre, par conséquent celui qui possède la pierre possède l'empire.

Elle est gardée comme un trésor précieux par les Anglais et les Londoniens qui virent sans murmurer prendre dans la Tour de Londres le régalia d'Ecosse, mais se levèrent en masse lorsque le commissaire se dirigea vers l'Abbaye de Westminster pour enlever « *cette misérable vieille pierre.* »

L'opposition qu'ils firent lorsqu'on voulut l'emporter en Ecosse fut telle que l'on dut y renoncer.

Comme nous l'avons dit au commencement de cet article, plusieurs ouvrages ont été publiés en Angleterre pour prouver la descendance hébraïque de la lignée royale. On a fondé également pour soutenir ce point de vue des journaux dont deux existent depuis plus de quinze ans. Ce sont : « LIFE FROM THE DEAD » et « THE BANNER OF ISRAEL », qui tirent chacun à 310,000 exemplaires et viennent apporter leur témoignage non seulement en faveur de la descendance directe de la reine Victoria des rois d'Israël, mais de l'identité des dix tribus perdues d'Israël qui, comme nous le savons, ont été dispersées longtemps avant l'époque de la captivité babylonienne sans qu'on en ait entendu parler depuis ; car la race juive, actuellement dispersée dans le monde, sans roi et sans pays, ne descend que des tribus de Juda et de Levi.

Nous nous proposons d'indiquer dans un article suivant, qui sera un appendice à notre Théosophie Sémitique, quelques-unes des raisons qui ont donné naissance à cette croyance, si répandue aujourd'hui, que la race anglo-saxonne descend directement des dix tribus perdues d'Israël.

IDENTIFICATION DES DIX TRIBUS D'ISRAEL

AVEC LA NATION BRITANNIQUE

Après avoir terminé la première partie de la Théosophie sémitique qui a rapport aux Juifs, nous étions sur le point de commencer la seconde partie qui traitera de la Théosophie des mahométans, lorsque le grand Jubilé commémoratif du cinquantième anniversaire du règne prospère de la reine Victoria nous amena à raconter ce que nous savons de l'origine et de l'histoire de cette ancienne pierre de l'abbaye de Westminster sur laquelle cette reine, ainsi que tous ses prédécesseurs en Irlande, en Ecosse, et en Angleterre, ont été couronnés.

Ce récit est venu fort à propos pour faire suite à la première partie de la Théosophie sémitique, celle qui concerne les Juifs, car cette pierre vénérable a joué un rôle très important dans leur histoire sacrée, non seulement comme pierre du couronnement des anciens rois d'Israël, mais parce que c'est cette même pierre sur laquelle leur patriarche Jacob avait posé sa tête lorsqu'il rêva de cette échelle qui allait de la terre au ciel et sur laquelle les anges de Dieu montaient et descendaient, alors que fut faite la glorieuse promesse de Dieu concernant la prospérité future de sa race et la durée éternelle de sa descendance.

Puisque nous avons été amenés à faire allusion à l'histoire sacrée des Juifs qui est en rapport si intime avec leur Théo-

sophie, nous ne pouvons pas les quitter sans nous demander comment ces promesses sacrées, qui avaient été faites si solennellement à Abraham, Isaac et Jacob, par le Seigneur Dieu, et qui depuis ont été si souvent renouvelées par l'entremise des prophètes, se sont accomplies.

Ceux qui ont étudié la sainte Bible connaissent bien ces promesses, mais comme tous nos lecteurs ne sont peut-être pas dans ce cas nous les citerons aussi brièvement que possible.

LES PROMESSES DE DIEU

A Abraham, lorsque l'ange du Seigneur cria du haut des cieux et dit : « *J'ai juré par moi-même, dit l'Eternel, parce que tu as fait cela, et que tu n'as point épargné ton fils, ton unique, certainement, je te bénirai et je multiplierai très abondamment ta postérité, comme les étoiles des cieux et comme le sable qui est sur le bord de la mer; et ta postérité possédera la porte de tes ennemis : et toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix.* » (Genèse, XXII, 16, 17, 18.)

A Jacob : « *Il vit aussi l'Eternel au-dessus de l'échelle, et qui lui dit : Je suis l'Eternel, le Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac ; je te donnerai et à ta postérité la terre sur laquelle tu dors, et ta postérité sera comme la poussière de la terre ; et tu t'étendras de l'occident à l'orient, et du septentrion au midi ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi, et en ta postérité. Et voici, je suis avec toi, et je te garderai partout où tu iras ; et je te ramènerai en ce pays ; car je ne te t'abandonnerai point que je n'aie fait ce que je t'ai dit.* » (Genèse, XXVIII. 13, 14, 15.)

Et de nouveau le Seigneur parla à Jacob à Béthel et lui dit : « *Je suis le Dieu fort, tout-puissant : Augmente et multiplie ; une nation, même une multitude de nations naîtront de toi, des rois même sortiront de toi. Et je te donnerai le pays que j'ai donné à Abraham et à Isaac, et je le donnerai à ta postérité après toi.* » (Genèse, XXXV, 11, 12.)

C'est donc de Jacob que nous devons nous attendre à voir sortir une NATION et une multitude de NATIONS. Mais il est rapporté que Jacob reçut encore une autre bénédiction à PENIEL, lorsque le Seigneur changea son nom de Jacob en celui d'Israël (Genèse, XXII, 28.)

JOSEPH, le fils de Jacob ou d'Israël dit en mourant à ses frères : « *Je vais mourir et Dieu ne manquera point de vous visiter, et il vous fera remonter de ce pays, au pays qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob.* » (Genèse, L, 24.)

Dieu renouvela encore ses promesses aux enfants d'Israël par Moïse en disant : « *Et je vous prendrai pour mon peuple ; je serai votre Dieu, et vous connaîtrez que je suis l'Eternel votre Dieu, qui vous retire de dessous les charges des Egyptiens. Et je vous ferai entrer au pays pour lequel j'ai levé ma main que je le donnerais à Abraham, à Isaac et à Jacob, et je vous le donnerai en héritage. Je suis l'Eternel.* » (Exode, VI, 7, 8.)

Ces promesses ont été constamment renouvelées par le Seigneur Dieu aux enfants d'Israël ; le manque d'espace nous force à n'en citer qu'une encore, des plus frappantes, transmise par le prophète Jérémie en ces mots : « *Voici les jours viennent dit l'Eternel, que je susciterai à David un germe juste, et il règnera comme roi, il prospérera et il exercera le jugement et la justice sur la terre. Voici les jours viennent dit l'Eternel qu'on ne dira plus : l'Eternel est vivant qui a fait remonter les enfants d'Israël hors du pays d'Egypte. Mais on dira l'Eternel est vivant qui a fait remonter et qui a ramené la postérité de la maison d'Israël du pays qui est vers l'aquilon et de tous les pays auxquels je les avais chassés et ils habiteront dans leur pays.* » (Jérémie, XXIII, 5, 9.)

Les promesses de Dieu doivent être valables pour tous les temps, car Dieu ne peut pas manquer à un serment QU'IL A FAIT SUR SON PROPRE NOM (ne pouvant pas en invoquer de plus grand), et qu'il a prononcé trois fois devant Abraham, Isaac et Jacob, ce qui lui donne une triple force. Toute la méchanceté de ses enfants rebelles n'a pas suffi pour faire annuler ce serment, bien que, à différentes reprises Dieu ait infligé à son peuple des punitions de plus en plus sévères, le condam-

nant à des périodes de captivité en Egypte, en Assyrie et à Babylone, puis enfin, à une totale dispersion. Cependant nous savons que le serment est toujours valable.

« JE N'ENFREINDRAI JAMAIS L'ALLIANCE QUE J'AI TRAITÉE AVEC VOUS. » (Juges, II, 1.)

« *Souvenez-vous* TOUJOURS *de son alliance, de ce qu'il a commandé pour mille générations. Du* TRAITÉ *qu'il a fait avec Abraham et du* SERMENT *qu'il a fait à Isaac, qu'il a confirmé à Jacob, à* ISRAEL *pour être une* ORDONNANCE *d'une* ALLIANCE ÉTERNELLE. » (Chroniques, I, XVI, 15, 16, 17.)

« *Il se souvient toujours de son alliance.* » (Ps., CXI, 5). « *Il a ordonné son alliance pour toujours* (vers. 9). « *L'Eternel a juré la vérité à David, il n'en reviendra point quand il a dit : Je mettrai de tes fils sur ton trône. Si tes enfants gardent mon alliance et mes commandements que je leur enseignerai, leurs fils aussi seront assis à perpétuité sur ton trône. Car l'Eternel a choisi Sion et l'a agréé pour son siège. Elle est, dit-il, le lieu de mon repos à perpétuité ; j'y demeurerai parce que je m'y plais.* » (Ps., CXXXII, 11, 12, 13, 14.)

C'est la promesse du Roi céleste qui devait venir par cette lignée royale et dont le royaume existera, à tout jamais, mais que nous attendons encore car il n'est pas encore venu RÉGNER.

LE PEUPLE CHOISI

Ainsi nous voyons qu'il y a environ quatre mille ans, Dieu choisit un homme de qui devait sortir un peuple pour Lui. Il choisit d'abord Abraham, puis Isaac son fils, puis Jacob le fils d'Isaac, enfin les douze patriarches, fils de Jacob que Dieu appela plus tard Israël. C'est avec ceux-ci qu'il forma une nation — les douze tribus d'Israël, qu'il appela Ses serviteurs, Ses choisis, Ses élus, Son héritage.

Nous trouvons ces douze tribus vivant ensemble au pays d'Egypte et se multipliant à tel point, à la suite des temps, que Pharaon inquiet pour la sécurité de ses états résolut sur de mauvais conseils de les écraser en détruisant tous les enfants mâles ; mais Dieu, fidèle à sa promesse, les retira du

pays d'Egypte et leur donna, par le sort, le pays qu'il avait promis à eux et à leurs pères.

Ainsi lorsqu'ils s'établirent au pays de Canaan ils étaient une nation et une nation hautement favorisée. Dieu qui avait été fidèle à Abraham, à Isaac et à Jacob, fut également fidèle à leurs descendants.

Pendant cinq cent seize années, c'est-à-dire depuis Moïse jusqu'à la mort du roi Salomon (975 ans av. J. C.) ce peuple ne forma qu'un royaume. Mais, dans son âge avancé, Salomon ayant abandonné le Dieu de ses pères et s'étant adonné au culte d'Ashtaroth, et d'autres dieux étrangers (I Rois, XI, 30, 36) il arriva qu'après sa mort le royaume fut divisé. Dieu ne donna à son fils Rehoboam que les tribus de Juda et de Lévi avec la ville de Jérusalem, et cela à cause de son grand-père David, et parce que *Dieu avait choisi* cette ville pour y mettre son nom (I Rois, XI, 36). En même temps il nomma Jéroboam roi des dix autres tribus. C'est ainsi que les Juifs et les Israëlites furent séparés en deux royaumes distincts, et ils ont toujours été séparés depuis lors, pour être réunis seulement un jour lorsque les temps seront accomplis.

Il est très important de ne pas perdre de vue cette séparation, car c'est de l'oubli de ce fait qu'ont résulté de graves erreurs et que, par suite, les prophéties de la Bible ne sont plus comprises. Lorsque, dans les prophéties, Dieu parle à la maison d'Israël il ne fait pas allusion aux Juifs, et lorsqu'il fait allusion à Juda, c'est presque toujours comme distincte d'Israël. Et cependant ceux qui étudient la Bible commettent généralement cette erreur de croire que lorsque Dieu parle à la maison d'Israël il fait allusion aux Juifs. Et même entre Juifs lorsqu'on parle d'un Israëlite, on suppose immédiatement qu'il s'agit d'un Juif.

Tout Juif intelligent ne fera aucune difficulté de reconnaître que les dix tribus ne font pas en ce moment partie de son peuple. Un savant Juif a dit récemment que non seulement les Juifs savent fort bien que ces dix tribus sont perdues mais qu'ils croient fermement que, où qu'elles soient, un descendant de David doit régner sur elles. La maison de Juda est composée

de deux tribus — Juda et Lévi — ce sont les Juifs actuels. Ces tribus n'ont jamais été perdues, car le Tout-Puissant a voulu qu'elles fussent connues de tous les peuples.

A l'époque de la réparation, et jusqu'au siège de Jérusalem sous Titus, la maison de Juda comprenait aussi la tribu de Benjamin qui descendait du plus jeune fils de Jacob (Israël), mais, avant le siège, cette tribu se sépara de Juda en vertu de la prophétie qui lui commandait de le faire (Jér., VI, 1), en sorte qu'aujourd'hui Benjamin n'est pas avec les Juifs.

Les auteurs sacrés parlent souvent de Juda en employant le terme d'Israëlites, surtout le prophète Ezechiel, mais cependant lorsqu'il devient nécessaire de distinguer les dix tribus de Juda, on le fait en disant : « Tout Israël » ou « Toute la maison d'Israël ». Ces expressions ne sont jamais usitées lorsqu'il s'agit de Juda seul.

Les prophéties qui s'accomplissent *aujourd'hui* pour les dix tribus sont tout à fait différentes de celles qui s'appliquent aux Juifs. Si on prend la peine d'en examiner quelques-unes on ne manquera pas de voir la distinction merveilleuse qui existe dans la destinée des deux maisons, et comme nous pouvons voir que les prophéties qui s'appliquent à Juda sont en train de s'accomplir parmi les Juifs modernes, il n'est donc que logique de conclure que les prophéties qui ont été faites à Israël doivent aussi avoir, de nos jours, leur accomplissement positif et littéral. Nous invitons donc nos lecteurs, dans le but de bien pénétrer leurs esprits de la différence entre Israël et Juda, à étudier les exemples suivants qui marque nettement le contraste entre les deux ordres de prophéties, et indique leur accomplissement simultané. Les allusions contenues dans les Ecritures viennent toutes des prophètes, et s'appliquent respectivement à chaque maison pendant le temps de son exil. Les deux ordres de prophétie devaient s'accomplir en même temps, en sorte que tandis que Juda serait sous la malédiction, Israël devait être sous la bénédiction.

LA DISTINCTION ENTRE ISRAEL ET JUDA

ISRAEL PERDU DEVAIT DEVENIR	JUDA DISPERSÉ DEVAIT ÊTRE
Inconnu de nom (Osée, I, 9. Esaïe, LXV, 15).	En malédiction sur toute la terre (Jér., XXIV, 9).
Un peuple nombreux (Osée, I, 10).	Juif dépouillé d'enfants (Jér., XX, 7).
Fort en puissance (Es., XLI, 12).	Sans puissance (Jér., XIX, 7).
Une monarchie (Es., XLIX, 23).	Sans gouvernement (Jér., XVII, 4).
Une nation dans une île ayant de grandes colonies (Es., XLIX, 1, 18).	Etrangers, tolérés dans les pays étrangers (Jér., XV, 4).
Un peuple chrétien (Es., LIV, 13).	Sous la loi Mosaïque (Jér., XIV, 12).
Le chef des nations (Mich., V, 8).	Un peuple tremblant et faible de cœur (Jér., XXXV, 17).
Mes serviteurs mangeront.	Vous serez affamés.
Mes serviteurs boiront.	Vous serez altérés.
Mes serviteurs se réjouiront	Vous serez couverts de honte.
Mes serviteurs chanteront de joie et de cœur.	Vous pleurerez dans la tristesse de votre cœur et gémirez en votre esprit.
Le Seigneur appellera ses Serviteurs d'un AUTRE NOM (ne seront *pas* connus par leur ANCIEN nom). (Esaïe, LXV, 15).	Votre nom restera comme une malédiction (seront connus sous leur ancien nom). Esaïe, LXV, 13, 15).

Nous devons, par conséquent, nous souvenir que cette partie de la race des Hébreux que nous connaissons si bien, et dont nous avons étudié la Théosophie dans ces pages, ne comprend que deux des douze tribus d'Israël; celle de Juda et de Levi. Les autres dix tribus sont appelées « LES TRIBUS PERDUES », parce que depuis que les rois d'Assyrie les emmenèrent en captivité (en l'année 725 av. J.-C.), elles ont disparu, et l'on ne sait rien de précis sur leur sort.

Le lecteur ne doit pas oublier que la captivité assyrienne d'Israël et la captivité babylonienne de Juda ne sont PAS la même, car Juda est resté dans le pays environ cent trente-quatre ans après la captivité d'Israël. Juda ne tomba en captivité qu'en l'an 588 avant Jésus-Christ (II, Rois, XXV) et seulement pour soixante-dix ans, tandis que les récits des Écritures qui *comprennent* le retour des Juifs de Babylone (II, Chron., XXXVI, 21-23, Ez., VII, 5), déclarent hautement que les Juifs seuls étaient revenus de la captivité de Babylone, mais non pas les dix tribus, car il est dit : « *Et Israël fut transporté de dessus sa terre en Assyrie, où il est demeuré jusqu'à ce jour.* » (II, Rois, XVII, 23; I, Chron., V, 24). Il est bien certain qu'ils restèrent dans la région de la Médie jusqu'aux jours de Jésus-Christ et des apôtres, puisque Jésus leur donnait cet ordre :

« *N'allez point vers les Gentils et n'entrez dans aucune ville des Samaritains; mais allez plutôt aux brebis de la maison d'Israël qni sont perdues.* » (Matt., x, 5.)

Nous avons aussi le témoignage du grand historien Josèphe qui dit : « Mais alors le corps entier du peuple d'Israël resta dans ce pays, par conséquent il n'y a que deux tribus en Asie et en Europe qui soient soumises aux Romains, tandis que les *dix tribus sont au delà de l'Euphrate jusqu'à aujourd'hui et sont une immense multitude dont le nombre ne peut être estimé.* » (Ant., chap. v.) C'est donc de la bouche des écrivains sacrés et profanes que nous apprenons que la maison d'Israël exilée était encore aux jours des apôtres dans la région de la Médie. Pourquoi restèrent-ils dans cette localité si longtemps après leur exil? Parce qu'ils attendaient leur rédemption de la loi mosaïque. La grande mission de Jésus-Christ était de « racheter Israël ». « *Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.* » Aussi Anne, la prophétesse, qui appartenait à l'une des dix tribus et non pas aux deux autres, pouvait bien rendre grâce au Seigneur et parler de Lui à tous ceux qui attendaient la rédemption dans Jérusalem. (Luc, II, 38), c'est-à-dire au peuple de la tribu de Benjamin, la seule tribu des dix qui n'avait pas été exilée (Rom., XI, 1), parmi laquelle Jésus-Christ choisit ses apôtres, et dont faisait partie l'apôtre Paul. Siméon pouvait bien déclarer aussi de tout son cœur que « *cet enfant serait une occasion de chute et de relèvement à plusieurs en Israël* » (Luc II, 34), c'est-à-dire qu'il deviendrait « *une pierre d'achoppement pour les Juifs* », ou Juda, qui le rejetteraient, et qui seraient maudits par lui : de là leur « chute ». C'est par sa rédemption qu'Israël devait être élevé de nouveau; car tandis, en effet, que la mort de Jésus attirait la malédiction sur Juda, les prophéties de bénédiction commençaient à s'accomplir pour Israël; les unes comme les autres ayant leur effet dans le même temps. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le fait que les tribus d'Israël exilées furent littéralement « *perdues* » jusque après la crucifixion.

Mais qu'advint-il d'Israël après cet événement? Les opinions sont très partagées. Les uns disent : Ils restèrent dans la Médie.

Mais cela ne se peut pas, car on a fait les recherches les plus minutieuses pour les retrouver là, et sans succès. Les autres déclarent qu'ils rentrèrent à Jérusalem à la même époque que les Juifs qui revenaient de Babylone en l'an 535 avant Jésus-Christ. Mais cette réponse n'est également pas valable, parce que les Écritures ne mentionnent en aucune façon ce fait. Les Juifs eux-mêmes, dans leurs livres et leurs travaux, l'ont toujours nié, et ils ont fait tous leurs efforts pour retrouver leurs frères perdus.

D'autres personnes pensent que les dix tribus ont été complètement détruites. Mais cela encore est impossible, car alors toutes les promesses de Dieu à Abraham et celles des prophètes seraient nulles et sans effet. Dieu dit à Abraham (Genèse, XVII, 7) qu'il faisait avec lui et sa postérité une « *alliance éternelle* ». Il est donc impossible que les dix tribus aient été détruites, puisque Dieu dit dans différentes parties des saintes Ecritures, comme Lev., XX, 24-26; Deut., VIII, 6; XIV, 2; I, Chron., XVII, 21-22, et bien d'autres passages célèbres, qu'Israël devait être séparé, et devenir un peuple spécial, distinct des gentils.

L'histoire de Juda est bien connue jusqu'à nos jours; celle d'Israël ou des « DIX TRIBUS PERDUES » n'est connue d'une façon certaine que jusqu'à l'époque de leur captivité chez les Assyriens, 725 avant Jésus-Christ. Mais là où l'histoire les perd, la prophétie les retrouve, et nous croyons qu'une sérieuse étude de la parole de Dieu sur ce point nous permettra de retrouver la trace de cette maison perdue d'Israël.

Dans un prochain chapitre nous essayerons de prouver que les historiens ont pu suivre la trace des ancêtres du peuple britannique jusqu'à cette même époque, et dans cette même région, où l'on trouve les dernières traces précises des dix tribus exilées.

Dans notre dernier article sur cet important sujet nous avons suivi la trace des dix tribus perdues d'Israël après qu'elles se furent définitivement séparées des deux tribus qui forment aujourd'hui le peuple juif, et nous les avons laissées en Assyrie et en Médie. Nous allons étudier maintenant comment la nation britannique s'est graduellement formée, afin de voir s'il

y a un fondement sérieux à la théorie originale et curieuse qui a récemment occupé si vivement l'attention publique en Angleterre, et à laquelle le premier ministre lord Beaconsfield (Benjamin d'Israeli) lui-même de descendance judaïque, ajoutait une foi complète.

Parlant du second groupe teutonique de la population européenne, le grand historien anglais, Sharon Turner dit : (« *Anglo-Saxons* » Vol. I, pages 93-102) « Il est spécialement intéressant pour nous, car c'est de ses branches que descendent certainement, non seulement nos ancêtres directs, mais aussi ceux des nations les plus célèbres de l'Europe moderne. Les Anglo-Saxons, les Bas-Ecossais, les Normands, les Danois, les Belges, les Lombards et les Francs sont tous sortis de cette grande source de la race humaine que nous avons distinguée par le terme de Germains, Scythes ou Gothiques.

D'après Hérodote « les premières scènes de leur existence civile et de leur développement se passèrent en Asie à l'est des Araxes. » Or c'est exactement la contrée dans laquelle Israël avait été emmené en captivité. « Et là, » continue Hérodote, « ils se multiplièrent et étendirent leurs limites territoriales pendant des siècles, et ignorés de l'Europe. »

Diodorus dit : « que les Scythes d'abord peu importants et peu nombreux possédaient une étroite région sur les Araxes ; mais peu à peu ils devinrent plus puissants en nombre et en courage. Ils étendirent leurs frontières de tous côtés jusqu'à ce qu'à la fin, ils élevèrent leur nation au rang d'un grand et glorieux empire.... Par la suite des temps ils subjuguèrent plusieurs nations entre la mer Caspienne et le Mœotis et au delà du Tanaïs. » « A l'époque d'Hérodote ils avaient pris un pied important en Europe en se dirigeant du côté de l'ouest. » Sharon Turner fait cette remarque : « c'était une tribu germaine ou teutone (gothique) et différentes nations scythes connues, les Sakai ou Sacae sont celles d'où l'on peut faire descendre les Saxons, en s'éloignant le moins possible des probabilités. Ils défirent Cyrus et arrivèrent dans la Cappadoce sur l'Euxène. Il est évident d'après Pline que quelques-unes des divisions de ce peuple s'appelaient Sakasuna, car il dit que les Sakai, qui s'établirent

dans l'Arménie, se nommaient Sacassani, ce qui n'est pas autre chose que Sakasuna épelé par quelqu'un qui ignore le sens de la combinaison des mots. Il est aussi important de remarquer que Ptolémée fait mention d'un peuple scythe sorti des Sakai et qui portait le nom de Saxons. »

Origine du nom Saxon

Il y a sûrement une vérité historique dans les noms et nous trouvons que la véritable signification du mot Saxon est « Fils d'Isaac » (I'saac's son). Et si nous demandons comment les Saxons descendent d'Isaac on nous dit que le livre le plus ancien du monde nous aidera à trouver la généalogie. Nous voyons en effet le prophète Amos se lamenter sur les maux qui vont affliger l'*Israël de Dieu* qu'il appelle affectueusement « Isaac » du nom que les dix tribus se donnaient elles-mêmes. Les « *Fils d'Isaac* » étaient simplement désignés par le mot « Isaac », comme nous le trouvons souvent dans les prophètes. L'apôtre Paul apporte également son témoignage sur ce fait dans l'Epître aux Romains (ix. 7) par ces mots : *Et pour être la postérité d'Abraham, ils ne sont pas tous ses enfants; mais il est dit : C'est en Isaac que ta postérité sera appelée de ton nom.*

Ainsi les quelques extraits que nous avons pu réunir de Strabon, Hérodote, Diodorus, Pline et Ptolémée tendent à prouver que les Saxons viennent de la contrée où Isaac disparut. Il semble cependant bien difficile de supposer qu'un peuple qui comptait (d'après La Trobe) au moins 700.000 âmes ait pu disparaître si complètement du monde alors connu, et il serait tout naturel de conclure que comme le nom de « Joseph » signifie « augmenter » et que les promesses de Dieu ne peuvent pas être vaines, elles ne sont pas encore accomplies, à moins que nous ne reconnaissions avec l'historien anglais Sharon Turner, que les ancêtres des Saxons devinrent une puissance au moment du déclin de l'empire d'Assyrie dont le peuple, dit-on, descendait du groupe Teuton ou Scythe.

Strabon, aussi bien qu'Homère, parle de la première apparition des tribus scythes en Europe, laquelle aurait eu lieu au viii^e

siècle avant J.-C., ou si nous prenons le récit d'Hérodote, au VIIe siècle avant J.-C. Par conséquent, d'après Homère, la première apparition des ancêtres de la race saxonne (les Scythes) en Médie coïncide exactement avec l'époque de la captivité d'Israël en Assyrie, cette captivité ayant eu lieu environ en 725, soit au VIIIe siècle avant J.-C. Il devient très important de garder en mémoire ce fait, car il marque une distinction frappante entre la captivité assyrienne et celle de Juda à Babylone, laquelle n'eut lieu qu'en 588 avant J.-C., soit au VIe siècle avant le Christ, et qui ne fut que partielle, et non point complète, car Jérémie nous dit que les pauvres du pays furent laissés en arrière (Jérémie XL. 7).

La captivité d'Israël, au contraire fut si complète, qu'il ne resta par un seul Israëlite pour enseigner les Gentils qui, sur l'ordre du roi de Samarie, occupèrent les villes abandonnées par les enfants d'Israël; et lorsque les Gentils demandèrent qu'un Israëlite vînt les instruire, le roi d'Assyrie autorisa un seul d'entre eux à revenir, par ces mots : « *Alors le roi des Assyriens fit ce commandement et dit : Faites aller là quelqu'un de ces sacrificateurs que vous avez amenés captifs, et qu'il aille et qu'il demeure là, et qu'il enseigne la manière de servir le Dieu du pays. Ainsi un des sacrificateurs qu'on avait transportés de Samarie vint et habita à Beth-el et il leur enseignait comment ils devaient servir l'Eternel.* » (II Rois 27 28.)

Bien qu'exilées, ces dix tribus ne furent pas littéralement perdues aux jours des apôtres. Ceci ressort clairement de l'Ecriture sainte, car Jésus dit à ses disciples : « *N'allez point vers les Gentils, et n'entrez dans aucune ville des Samaritains; mais allez plutôt aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues.* » (Matth. x. 5), et ils les trouvèrent dans la région indiquée où ils avaient construit des synagogues en grand nombre. Les Gentils ne pouvaient rien avoir à faire avec des synagogues, par conséquent elles ne pouvaient appartenir qu'à des Israëlites. Il aurait été impossible pour Israël de se libérer de la loi mosaïque jusque après la mort du Christ, car c'est seulement par cet événement que la rédemption pouvait leur être acquise. Aussi nous est-il dit clairement que : « *la loi a eu lieu jusqu'à*

Jean. » (Luc XVI. 16), c'est-à-dire jusqu'aux jours du Christ. C'était donc tout à fait naturel que les apôtres les trouvassent encore sous la loi de Moïse, ce qui fut le cas ; nous les voyons, en effet, lutter vivement en faveur du rite mosaïque de la circoncision et mettre une grande importance à la généalogie (Tite III. 9). Ce qui indique clairement que jusqu'à cette époque ils étaient restés fortement attachés aux institutions mosaïques dont l'une des plus particulières était de tenir leurs tribus séparées et distinctes.

Il n'est pas possible de supposer que Paul ait trouvé les tribus mélangées de façon à ce que toute distinction entre elles eût été perdue. Le fait de l'importance qu'elles mettaient à la généalogie rend la chose impossible. Au contraire l'apôtre dut les trouver distinctement séparées, ce qui est une présomption en faveur de l'idée que c'est seulement depuis l'époque de Paul, qu'Israël fut à la lettre perdu, abandonné à lui-même et aux autres.

Comment se fait-il que l'identité des dix tribus se soit perdue ? N'est-ce pas principalement parce qu'elles renoncèrent à la circoncision et à la généalogie ? Si ces deux rites avaient été conservés, il aurait été impossible pour ce peuple de jamais se perdre, car il aurait conservé cette identité en lui-même d'une manière complète. S[t] Paul savait cela ; il savait aussi que les prophéties devaient s'accomplir ainsi que les Ecritures, et que l'effet commencerait à s'en faire sentir depuis son temps. — Les bénédictions sur Israël, et les malédictions sur Juda. Aussi leur enseignait-il avec autorité de renoncer à la circoncision (I Cor. VII. 19.) et à la continuation de la généalogie : « *De réprimer les questions folles, les généalogies.* » (Titus III 9.) « *De ne pas s'attacher à des fables et à des généalogies qui n'ont point de fin.* » (I Tim. 1. 4. Rom. I, 14.)

Puisque ces tribus ne sont plus connues sur la surface de la terre il faut en conclure que les commandements de Paul furent observés. Depuis cette époque, et pendant un laps de temps de quelques siècles, les dix tribus s'éloignèrent les unes des autres, chacune perdant même la trace de ses ancêtres, en sorte qu'elles finirent par devenir des peuples distincts ayant perdu toute idée de leur origine commune; et cependant par un dé-

cret absolu de Dieu cette longue dispersion devait les amener au même point, à des époques différentes et de différentes manières; *les prophéties devaient les forcer à se réunir*, mais en se faisant l'illusion qu'elles étaient un mélange de races, ce qui détruisait leur identité, jusqu'à l'heure où Dieu jugerait bon d'ouvrir leurs yeux. » *Si une partie d'Israël est tombée dans l'endurcissement ce n'est que jusqu'à ce que la multitude des gentils soit entrée dans l'Eglise, et ainsi tout Israel sera sauvé.* » (Rom. XI 25. 26.)

L'IDENTITÉ, qui sera manifestée encore plus clairement à mesure que nous avancerons, ressort de la manière dont la nation britannique s'est formée. Elle est sous l'impression qu'elle a été formée par un mélange de peuples étrangers; mais cependant une étude sérieuse de la question la forcera à reconnaître que tous ces peuples viennent d'une même partie de la terre — la Médie. La nation britannique s'est formée exactement comme il était dit qu'Israël devait se reformer. — Elle est devenue une nation solide et harmonique avec cette particularité que, tandis qu'il y a d'autres nations composées de différentes races, cependant aucune ne constitue une aussi belle unité de pensée et d'action que la nation britannique. En somme cette nation a fait exactement ce que Israël perdu devait faire.

LES ORIGINES DE LA NATION BRITANNIQUE.

Les trois royaumes qui constituent la nation britannique ont été envahis à différentes époques de leur histoire par trois peuples distincts qui après avoir dominé un certain temps finirent par se mélanger et par constituer ce qui s'appelle la race anglo-saxonne. Ces peuples étrangers à ces îles à l'origine, étaient les Ibériens, les Danois et les Normands.

Les *Ibériens* qui donnèrent à l'Irlande le nom de Hibernia reçurent sans doute le leur de Héber, le père des Hébreux. La patrie des Ibériens fut d'abord près des rives de la mer Caspienne, ce même lieu où les Hébreux furent emmenés en captivité.

Nous trouvons le même peuple en Espagne où il fonde l'Ibé-

rie, et donne le nom de Ebro à sa principale rivière; puis par leur union avec les Celtes ils devinrent les Celtibériens, peuple si brave qu'il avait résisté à la puissance des Romains.

Les Ibériens descendaient très probablement de Siméon. La prophétie disait des Siméonites qu'ils étaient *des instruments de violence et seraient divisés en Jacob et dispersés en Israël.* » (Genèse XLIX, 5.7)

Telle était leur condition en Canaan car il n'avaient pas de territoire en propre, bien que comme les Danites, ils habitassent plus spécialement sur les rivages de la Méditerranée.

Ils se trouvaient par conséquent tout prêts à se joindre aux Phéniciens dans leurs voyages lorsque ceux-ci allaient en grand nombre s'établir en Irlande ou Ibérie. La similitude de l'ancien alphabet irlandais avec l'alphabet hébreux parle en faveur de l'origine et de l'identité des deux langages.

HÉBREU	IRLANDAIS	HÉBREU	IRLANDAIS
Aleph	Ailm	Mem	Muin
Beth	Berth	Nun	Nuin
Gimmel	Coll	Ain	Oir
Daleth	Duir	Pe	Peith
He	Eadha	Resch	Ruis
Vau	Fearn	Shin	Suil
Chet	Gort	Tan	Teine
Jod	Jogha	?	Ur
Lamed	Luis	?	Uath

Bien que les lettres puissent différer comme *nom* cependant leur similarité en *ordre* et en *puissance* est hors de doute.

Ces colons sémites furent les premiers à inaugurer le culte de Baal, que tous les historiens nous disent avoir été le premier dieu de ces îles. Baal est un mot hébreu qui signifie Seigneur, et dans Osée II - 18 il en est fait mention comme de l'un des noms de Jéhova. C'était sans doute le même que le Dieu Bel des Babyloniens, qui était adoré par les nations assyriennes et phéniciennes. Ce fait semblerait prouver que ces tribus vinrent, à l'origine, de cette partie de la terre habitée par ces nations. Ces premiers Irlandais adoptèrent aussi le culte *magique* du *feu*, ce qui confirmerait encore l'idée que, pendant une longue période de leur histoire, ils avaient habité la Médie et la Perse. Ils

instituèrent les grandes cérémonies des *feux sacrés*, usage qui s'est conservé dans différentes parties de l'Irlande et de l'Ecosse, où l'on allume, spécialement la veille de la St Jean, des feux qui, jusqu'à aujourd'hui, sont appelés *Baal Tinne* ou *Beltein.*

Lorsque, après la destruction de Jérusalem par Nabuchadnezzar — généralement appelé Nabuchodonosor — en l'année 599 avant J.-C., le prophète Jérémie aborda en Irlande, amenant avec lui la fille du dernier roi de Juda, les Tables de la Loi, et la pierre sacrée du couronnement[1], il condamna ces cultes payens qui avaient sans doute été adoptés pendant la captivité assyrienne, et remit en honneur le culte du vrai Dieu. Le nom de la capitale de l'Irlande fut changé en celui de Tara (ou Torah) qui existe encore aujourd'hui, et qui est un nom hébreu dont la signification est : *la loi des deux Tables*. Le prophète établit dans cette ville et dans le district plusieurs institutions hébraïques dont quelques-unes existent encore aujourd'hui comme le *Mur Ollanim*, ou école de philosophie, le *Ollan Fola* ou maîtres en prophétie, le *Jodhan Moran* ou chef de justice, le *Rectaire* des juges et le dépôt *Mergech* dans lequel, dit-on, tous les trésors du Temple de Jérusalem ont été conservés jusqu'à ce jour, sous les ruines de ce qui fut autrefois le palais royal de Tara. C'est à Jérémie, sans doute, que l'on doit aussi l'introduction de l'alphabet irlandais actuel. Nous avons déjà fait remarquer que le nom de Tara lu à la façon hébraïque, c'est-à-dire de droite à gauche, donne Arat, ce qui est le nom de la colline sur laquelle, à ce que dit la Bible, l'Arche de l'Alliance sera un jour retrouvée.

Le prince irlandais de Ulster Eochaïd, que Jérémie unit à la fille de Zedekiah, le dernier roi de Juda (et par qui devait se continuer la semence de David) fut couronné sur la pierre sacrée que le prophète avait apportée de Jérusalem et qui est gardée comme un trésor dans l'abbaye de Westminster à Londres. Le prince Eochaïd adopta aussi la harpe de David qu'il introduisit dans les armes de l'Irlande, et elle figure encore de nos jours sur celles de la grande Bretagne avec le lion de la tribu de Juda,

[1] *Voyez l'Aurore* numéro 8, de juillet : « *La Reine Victoria sur le trône de David.* »

que Eochaïd plaça sur son étendard, et que ses héritiers, lorsqu'ils conquirent l'Ecosse et devinrent rois de ce pays, adoptèrent comme les armes de l'Ecosse.

LES DANOIS

Il est aisé de reconnaître que les Danois qui furent les seconds envahisseurs de la Grande-Bretagne appartenaient à la TRIBU DE DAN. Cette tribu est décrite dans l'Ecriture comme « *habitant des vaisseaux* » et « *ressemblant au serpent par sa ruse* » comme « *mordant les pieds des voyageurs* » et « *surmontant ses ennemis* » ou comme « *un petit qui devait sauter et conquérir.* » Tout cela caractérise bien l'invasion danoise où ces pirates, qui étaient plus que des envahisseurs, furent facilement victorieux. Ils étaient si habitués à l'usage des bateaux que presque toutes les rivières qu'ils traversèrent, le Don, le Deniestre, le Dnieper, le Danube, l'Eridan (Pô), le Rhône (danRho) s'appelèrent d'après leur nom; la rivière qui coulait chez eux reçut aussi la terminaison caractéristique de la tribu : Jourdan.

Ils fondèrent de nombreuses colonies, car ils furent toujours un peuple maritime. Les anciens habitants de l'Irlande s'appelaient des Danonians. Les Danans d'Argos étaient une race héroïque très célèbre. Nous lisons dans l'histoire d'Irlande, de Keating : « Les Danans étaient un peuple instruit et puissant; ils quittèrent la Méditerranée après une bataille avec les Assyriens et se rendirent en Irlande et en Danemark qu'ils appelèrent Danmares, pays de Dan. »

Dans un ouvrage intitulé « Annales de l'Irlande » il est dit : « Les Danans étaient un peuple hautement civilisé, habile en architecture et en d'autres arts par suite de leur longue résidence en Grèce et de leurs relations avec les Phéniciens. Ils sont cités par leur nom dans l'histoire ancienne « *Danaans* ou *Tualtha de Danaan* » « *la tribu de Dan* » Il existe encore en Irlande des lieux qui rappellent leurs pérégrinations, comme les deux châteaux à l'embouchure du Loch de Belfast, dans la province de Ulster, dont l'un s'appelle Carrickfergus et l'autre Danseverick, le refuge de *Dan*. Il n'est pas vrai que les dix tri-

bus d'Israël aient toutes été emmenées en captivité en Assyrie, car l'Ecriture semble distinguer celles qui furent emmenées des autres en leur assignant à toutes le point de réunion dans les îles : « *Car je mettrai une marque sur eux ; et ceux d'entre eux qui sont réchappés, je les enverrai vers les îles éloignées et ils annonceront ma gloire parmi les nations.* » (Es. LXVI. 19.)

On ne nous dit pas le nom de celles qui échappèrent, mais nous savons qu'une partie de la tribu de Dan fit son apparition en Irlande environ 720 avant J.-C. et on peut prouver que les autres tribus n'arrivèrent qu'en 449 de notre ère.

La raison pour laquelle la tribu de Dan ne fut pas emmenée captive en Assyrie est que, dans ces jours, le territoire de Benjamin enveloppait complétement et protégeait Dan qui était sur la côte. Benjamin faisait alors partie du royaume de Juda et le roi d'Assyrie n'étant pas en guerre avec Juda, mais seulement avec le royaume d'Israël, ne pouvait toucher Dan sans traverser le territoire de Juda ; en outre il est douteux qu'il eût pu le faire. Par conséquent, tandis que tout le reste d'Israël fut emmené captif en Assyrie, la tribu de Dan réussit à s'échapper par la mer. Les hommes de Dan étaient de grands possesseurs de vaisseaux, ce qui facilita leur fuite. Nous lisons dans les Juges V que Dan possédait des vaisseaux déjà en 1285 avant J.C. Dans les Chroniques nous voyons que trois siècles plus tard Salomon avait réorganisé leur marine et qu'il envoyait tous les trois ans des vaisseaux à Hiram, roi de Tyr, et à Tarshish pour chercher de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des ânes et des paons.

Il est plus que probable que le célèbre peuple connu sous le nom de Phéniciens se composait en grande partie d'Israëlites des tribus de Dan, de Zabulon et d'Ascer. On a généralement supposé que le langage phénicien était au moins un dialecte dérivé de l'hébreu, et si son alphabet n'est pas tout à fait le même que le samaritain il y ressemble cependant beaucoup (Voyez Astle sur l'histoire universelle, Vol. V). Les Chaldéens, les Syriens, les Phéniciens et les Egyptiens confinaient tous les uns aux autres, et comme les Phéniciens étaient la nation la plus entreprenante et la plus commerçante il est très probable qu'elle entretenait des communications avec les ports de Tyr et de Sidon et ceux de

l'Égypte qui n'étaient pas très éloignés les uns des autres. A l'époque de Sésostris, qui était contemporain d'Abraham, les Egyptiens, au dire de plusieurs écrivains, trafiquaient avec le nord de l'Europe.

Strabon et d'autres auteurs classiques nous informent que Danaus régna avec son frère Egyptus sur l'Egypte, mais à la suite d'une dispute il fit voile pour Argos et donna aux Grecs le nom de « Danaï ».

Les Danans gagnèrent le bon vouloir des Grecs primitifs en creusant des puits de tous côtés, coutume favorite des descendants d'Abraham. De nos jours on retrouve encore des puits d'Abraham, de Jacob, de Rébecca, de Moïse et de beaucoup d'autres personnages de cette race.

Les Grecs racontent avec des détails minutieux l'histoire d'un homme qu'ils déifièrent sous le nom de « Hercules ». Cet Hercule était sensé avoir accompli des prodiges de valeur; on le représente souvent sur des médailles avec une de ses amantes, Omphale, qui lui enlève sa massue, symbole de sa force surhumaine; finalement il est détruit par les stratagèmes d'une femme.

Qui ne reconnaît là l'histoire de Samson de la tribu de Dan ? On crut longtemps que cet Hercule hébreu était le Messie, celui qui devait écraser le tête du serpent. En route pour aller attaquer ses ennemis, les Philistins, qu'il massacra, il tua un lion. Il menait une mauvaise vie dans la compagnie de femmes légères et sa maîtresse, qui causa sa mort par stratagème, est connue jusqu'à ce jour, comme le type de la femme trompeuse, sous le nom de « Dahlila ». C'est sans aucun doute l'Omphale des classiques.

St Jérome dit que les Grecs s'étaient répandus sur toute l'Europe. Strabon fait remarquer que les plus anciens Grecs occupaient les deux tiers de l'Europe sous le nom de Celtes-Scythiens ou Scythes. Vilalpaudus dans ses « Commentaires sur Ezéchiel » après avoir cité Philon, Josèphe et Sénèque, à propos de la *Colonisation de l'Espagne*, parle d'une pierre à Saguntum sur laquelle on trouvait les caractères hébreux suivants : « Ceci est la tombe d'Adoniram, serviteur du roi Salomon qui vint collecter les tributs ici » et il est remarquable que dans *I Rois IV, 6,* il

soit fait allusion à un officier de ce nom. Puis ne nous dit-on pas que Dan et Grèce (Yavan) (1) faisaient le commerce le long de la Méditerranée et près du détroit de Gaditanus ou Gibraltar?

Cependant le corps principal des Danites, ainsi qu'Israël, se souvenant que la prophétie avait parlé d'une « course vers l'ouest » se dirigea autour de la mer Noire jusqu'à ce qu'il arriva aux rivières que nous reconnaissons pour le Danais, Danetz, Don, D'nieper, D'niester, Danan et le Danube, sur les bords duquel on trouve encore la ville de « Izaksi » et plus loin vers l'ouest celle de « Danenburg » — « Dantzig. » etc., etc. Sans doute une partie de la troupe alla jusqu'au Danmark et au Jutland dont le premier roi s'appelait Dan.

Le « Vetus chronicon holsatiæ » (Voyez Sharon Turner p. 54) fait la remarque que les Danes ou Jutes sont des Juifs de la tribu de Dan » (sic).

Keating, dans son histoire d'Irlande, prétend que les Tuatha-de-Danan, ou tribu de Danan étaient un peuple très instruit qui naviguait sur la mer dans toutes les directions. « Et, ajoute-t-il, ils quittèrent la Grèce après une bataille avec les Assyriens, puis de crainte de tomber entre *les mains des Assyriens*, ils se rendirent en Norvège et en Danemark et de là passèrent en Angleterre. »

Les « annales de l'Irlande » parlent des Danans comme d'un peuple d'une civilisation très avancée qu'il avait acquise par une longue résidence en Grèce et par ses relations avec les Phéniciens.

Les Normands

Quant aux Normands qui furent les derniers à envahir l'Angleterre, en 1066 de notre ère, on sait qu'ils vinrent du Nord; d'où leur nom Nor-mans (en anglais hommes du nord) et que ce fut sous le règne de Charles le *chauve* seulement qu'ils s'établirent en France dans la province qui prit depuis le nom de Normandie.

(1) Daniel, Zacharie et Hérodote nous disent que « *Yavan* » signifie « Grèce ».

Rollo, ou Roland, un prince danois, fut leur premier chef, et c'est de lui que descend Guillaume le Conquérant. Puisque à l'origine ils étaient Danes, nous pouvons en conclure qu'ils descendaient de la tribu de Dan, d'autant que c'est un fait bien connu que les Danites ainsi que les Phéniciens avaient déjà, à une date très ancienne, possédé des établissements sur toute la côte nord de l'Europe. Cependant les historiens anglais qui soutiennent l'identification de la nation britannique avec les tribus perdues d'Israël, réclament en faveur des Normands la descendance de la tribu de Benjamin, sur le chef qu'il est présumé que Benjamin, en qualité du plus jeune, était toujours le plus favorisé des fils de Jacob. Cette tribu fut la dernière qui quitta la Terre Sainte car elle demeura quelque temps avec les Juifs pendant leur captivité à Babylone, et c'était la tribu fidèle dans laquelle le Seigneur Jésus-Christ choisit ses Apôtres et ses principaux disciples. Saint Paul lui-même, le *dernier* des Apôtres appartenait à la tribu de Benjamin.

Les Normands furent les derniers envahisseurs et conquérants de la Grande-Bretagne.

LA GRANDE MISSION DE LA TRIBU DE BENJAMIN.

Le dernier-né des douze fils de Jacob devait être le premier à servir le Christ et à annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile. Pour que la question qui nous occupe puisse être élucidée, il faut bien comprendre l'importance de cette tribu. Bien des erreurs ont eu cours à son sujet, et le sens de plus d'un livre sacré nous échappe par suite de notre ignorance sur Benjamin.

Voici les points principaux à noter.

Benjamin fait partie des dix tribus d'Israël et non pas des deux de Juda.

Ainsi lorsque Saül qui régnait sur les douze tribus persécutait David, il est dit que TOUT ISRAEL et JUDA aimaient David (I Sam. XVIII, 16). Le fils de Saül Ish-bosheth régna sur tout Israël « mais la maison de Juda suivit David (II Sam. II, 10). Plus tard les deux maisons furent réunies et David régna trente-trois ans sur *tout Israël* et Juda. » (II Sam. V, 7) A la mort de Salomon son

fils Reoboam devint roi de JUDA et d'une tribu d'Israël (celle de Benjamin) (I Rois XII 21). Saül, David et Salomon régnèrent sur tout Israël : ce fut parce que Salomon fit le mal aux yeux du Seigneur (I Rois XI 6) que le Seigneur dit : « *Je déchirerai certainement le royaume; toutefois pour l'amour de David, ton père, je ne le ferai point pendant ta vie; mais je déchirerai le royaume d'entre les mains de ton fils. Néanmoins je ne déchirerai pas tout le royaume; j'en donnerai une tribu à ton fils pour l'amour de David mon serviteur et pour l'amour de Jérusalem que j'ai choisie.* (I Rois XI, 12 13). Le royaume d'Israël devait être déchiré des mains du fils de Salomon, et non pas celui de Juda; cependant UNE TRIBU, bien que appartenant à Israël, devait rester avec Juda.

Le nom du fils de Salomon était Reoboam, et c'est entre ses mains que le royaume devait être déchiré. Le prophète rencontra Jéroboam, le fils de Nébal, qui était habillé d'un nouveau vêtement « *le prophète prit la robe et la déchira en douze pièces; et il dit à Jéroboam : prends-en pour toi dix pièces; car ainsi a dit l'Eternel le Dieu d'Israël, voici je m'en vais déchirer le royaume d'entre les mains de Salomon et je t'en donnerai dix tribus. Mais j'en donnerai une tribu à son fils, afin que David, mon serviteur, ait toujours une lampe devant moi.* » (I Rois XI 30-36) : par conséquent la mission de cette tribu était d'être « *une lumière* ». Elle devait se séparer d'Israël pour accomplir sa mission sur Juda; mais tout en restant avec Juda, elle appartenait à Israël. Cette tribu, qui était celle de Benjamin demeura donc avec Juda après la révolte (II Chron. XXV, 5) et fut avec Juda et Lévi en Babylonie pendant 70 ans, 588 avant J-C. Ces trois tribus revinrent aussi de Babylone (Néh. XI 4, 7, 31. XII 34 et Edras I. 5, X, 9.) Il ne faut pas oublier que Benjamin avait eu pour héritage originel une bande de terre au nord de Jérusalem qui comprenait Bethel et Jéricho; mais après le retour de Babylone, le prophète Abdias Galaad semble dire clairement que Benjamin possèdait un pays qui s'étendait beaucoup plus au nord près de la mer de Galilée.

La grande mission de cette tribu devait évidemment avoir rapport à la mission personnelle et à l'œuvre de notre Sei-

gneur, qui est si souvent appelé la « LUMIÈRE DU MONDE ».

Elle devait être témoin de son ministère et de ses souffrances; de sa mort, de sa résurrection et de son ascension; par conséquent les disciples de notre Seigneur appartenaient à la tribu de Benjamin et étaient, non pas des Juifs, mais des Israëlites. « *Paul était un Israélite de la tribu de Benjamin* » (Rom. XI, 1.) et Pierre aussi; (Matt. XXVII. 73) et les conversions de la Pentecôte furent faites parmi des gens de la tribu de Benjamin, et non pas parmi des Juifs de la tribu de Juda. Mais notre Seigneur lui-même descendait de la lignée royale de David, et par conséquent de la tribu de Juda; et nous avons le témoignage des Apôtres sur lui; « *Il est venu chez soi et les siens ne l'ont point reçu.* » (Jean I. 11)

En outre il a été clairement décrété à propos de Juda que, à cause de son aveuglement obstiné, il repousserait le Christ et, en conséquence de cela, serait rejeté hors du pays et dispersé sous la voûte des cieux.

Ainsi nous voyons que la tribu de Benjamin resta en Palestine jusqu'à l'époque de Jésus-Christ, alors que la plupart d'entre eux se convertirent au christianisme. Josèphe le grand historien hébreu mentionne le fait que tous les chrétiens de cette époque s'échappèrent de Jérusalem, sains et saufs, immédiatement avant le grand siège de cette ville par les Romains, sous Titus. Il est vrai que les chrétiens s'échappèrent et que Josèphe les appelle des chrétiens juifs; mais ils n'étaient pas des Juifs, ils étaient des Israëlites de la tribu de Benjamin. Aucun mal ne leur fut fait, car ils s'échappèrent avant les horreurs du siège, selon les ordres du prophète : « *Enfants de Benjamin, fuyez par troupe du milieu de Jérusalem; car le mal et une grande ruine a paru du côté de l'Aquilon.* » (Jérémie VI. 1.) L'illustre auteur anglais Edward Hine, qui s'est tant occupé de cette question dit dans son histoire de la tribu de Benjamin : « cette tribu ne s'échappa pas par le nord ouest, mais par la mer, et de là à travers l'Italie en passant par Rome, et à travers la France et la Normandie elle se dirigea, sous la direction de Dieu, vers un même point de concentration, et, traversant le canal (la Manche), elle arriva en Angleterre pour s'y réunir avec

les neuf autres tribus d'Israël qui s'y étaient établies depuis longtemps. » Cette théorie anglo-israëlite donne la raison de la migration de tous ces peuples et de ces tribus et on ne saurait trouver une autre explication. Il semble que ces tribus aient été dirigées par une conscience intérieure qui les poussait à se réunir de nouveau. Il est possible que leurs chefs possédaient une tradition héréditaire sur l'unité de leur race, tradition qui à la suite de ces pérégrinations et de leur établissement final « *dans les îles du nord-ouest,* » selon les prophéties de leurs grands prophètes (Esaïe LIX 19.) (Jérémie XXXI. 8, 10) etc. etc., finit par se réaliser dans l'empire de la Grande Bretagne.

Mais nous ne demandons pas à nos lecteurs d'accepter l'identification des tribus d'Israël avec la nation britannique sur cette seule base, car nous avons un grand nombre de preuves importantes que nous donnerons dans un prochain article.

Nulle part dans les Ecritures Israël n'est considéré comme une Eglise mais il est toujours appelé une « NATION » et toutes les prophéties et les promesses lui ont été faites en tant que NATION et non point en tant que système religieux, comme quelques-uns l'ont supposé par ignorance ou avec intention. « *Ainsi a dit l'Eternel, qui donne le Soleil pour être la lumière du jour, et qui règle la lune et les étoiles pour être la lumière de la nuit ; qui agite la mer et les flots en bruient, duquel le nom est l'Eternel. Si jamais ces lois cessent devant moi, dit l'Eternel, aussi la race d'Israël cessera d'être une nation devant moi pour toujours.* » (Jér. XXXI, 35, 36.)

Les Juifs ne peuvent être appelés une nation qu'autant qu'ils sont destinés à retrouver leurs privilèges nationaux dans l'avenir. Aujourd'hui ils ne sont pas autre chose qu'un peuple dispersé. Mais croire qu'Israël n'est pas MAINTENANT une nation, ce serait détruire les promesses de Dieu. Nous aurions aussi bien le droit de refuser de croire à la promesse du salut par Notre Seigneur Jésus-Christ que de refuser de croire qu'Israël est une nation ; parce que si l'une des promesses solennelles de Dieu est mise en doute, cela équivaudrait à les nier toutes.

Le Tout-Puissant prononça une terrible réprimande contre les prêtres juifs, à l'époque du prophète Ezéchiel, et, faisant

allusion aux tribus qui étaient exilées dans ces jours-là, Dieu les accusa de leur péché par ces mots : « *Vous n'avez point cherché celle qui était perdue..... Mes brebis ont été dispersées sur toute la terre et il n'y a eu personne qui les cherchât ni personne qui s'en informât... Mais les pasteurs se sont repus eux-mêmes et n'ont point fait paître mes brebis.* » (Ez. XXXIV, 4, 6, 8.)

Ce reproche frappe droit sur l'Eglise chrétienne de nos jours, et nous voudrions user de notre influence pour qu'elle y échappât.

A l'époque de Louis XIV le savant Dr Abbadie, l'adversaire de Bossuet, que Mme de Sévigné admirait beaucoup, bien qu'elle fût une bonne catholique (1) fut le premier qui, dans son ouvrage « *Le Triomphe de la Providence* » publié à Amsterdam en 1723, ait appliqué ces splendides prédictions aux races teutoniques répandues dans l'empire romain.

Abbadie voyait clairement que la captivité d'Israël avait précédé de longtemps celle de Juda ; que les dix tribus avaient été emmenées captives en Assyrie et non pas à Babylone ; que dans cette captivité elles devaient devenir une race nombreuse bien que, pour une longue période de temps, elles dussent être politiquement perdues comme tous les prophètes l'avaient prédit. Tandis que d'autre part, les Juifs devaient être persécutés pendant des siècles (Jér. XV, 7) et subir une longue dégradation politique pour être finalement rendus à la faveur divine. Le Dr Abbadie s'exprime ainsi :

« A moins que les dix tribus ne se soient évanouies dans l'air, ou qu'elles n'aient été plongées dans le centre de la terre, il faut les chercher dans cette région du nord qui, à l'époque de Constantin, se convertit à la foi chrétienne. »

Mais si les Israélites existent encore comme NATION, comme les promesses et les prophéties de l'Ecriture le déclarent, à

(1) Madame de Sévigné parle de son *Traité sur la vérité de la religion chrétienne* dans les termes les plus élogieux et l'appelle le plus divin de tous les livres : « Je ne crois pas, écrit-elle, que jamais personne ait parlé religion comme cet homme ! » Bussy Rabutin lui-même qui ne peut guère passer pour un croyant en dit : « Nous le lisons maintenant et nous pensons que c'est le seul livre dans le monde qui mérite d'être lu ! »

quels signes le reconnaîtrons-nous? Quels sont, d'après la Bible, les caractéristiques qui prouvent leur identité?

Une de ces preuves d'identification c'est qu'ils furent conduits par l'Esprit de Dieu « *dans les îles du Nord-Ouest.* » Les fils de Dieu sont conduits par l'esprit de Dieu. L'expression de fils de Dieu est le titre spécial et particulier que Dieu donne aux dix tribus perdues d'Israël. Il ne s'applique nullement aux Juifs « *qui ont reçu l'esprit de servitude pour encore être dans la crainte.* » (Rom., VIII, 15.) Bien que l'Evangile leur ait été offert, ils ont préféré l'esclavage de la sombre loi mosaïque, et sont encore aujourd'hui sous Moïse. Il n'en fut pas ainsi d'Israël qui attendait la rédemption, et le Christ vint pour racheter Israël, pour le conduire par son esprit, et étant « *conduits par l'esprit de Dieu ils sont les fils de Dieu.* » Israël, ou les dix tribus, n'avait pas « *reçu de nouveau l'esprit de servitude* », mais au contraire « *l'esprit d'adoption* » et bien qu'ils fussent dans un pays perdu ils surent « *crier Abba Père* » par quoi ils devinrent « *enfants* et *héritiers de Dieu* » et « *co-héritiers du Christ.* » Et Paul qui était lui-même un Israélite de la tribu de Benjamin, dit à ses frères d'Israël que les souffrances du « *temps présent* » (à l'époque de leur grande tribulation) « *ne pouvaient être comparées avec la gloire qui nous serait révélée.* » Qu'était-ce donc que cette gloire? C'est que le temps serait venu pour Israël d'accomplir les prophéties. Alors que le nom même d'Israël leur était enlevé et qu'ils avaient perdu toute notion de leur glorieuse origine, ils avaient été mis à part par Dieu pour accomplir les missions annoncées dans l'Ecriture. Conduits par l'Esprit de Dieu ils furent ainsi dirigés vers les îles de l'Ouest.

LA DEMEURE D'ISRAEL PERDU DOIT ÊTRE LES ILES

L'Ecriture ne peut pas nous donner une affirmation plus claire que celle-ci, c'est que, où que soit aujourd'hui Israël perdu, il doit être un peuple insulaire. Les Juifs devaient devenir un peuple méprisé et persécuté dans toutes les nations de la Terre (Jér., XV, 4), c'est exactement la position qu'ils ont

occupée depuis la venue de Notre Seigneur; et il serait déraisonnable, illogique et contraire aux Ecritures de supposer que les prophéties qui concernent Juda se sont accomplies, mais non point celles qui ont rapport à Israël. Si les unes se sont accomplies, les autres doivent s'accomplir également. Par conséquent nous devons trouver Israël dans les Iles. Les quelques prophéties que nous citons ici s'appliquent à Israël après l'époque où il avait été un peuple perdu : « *Les Iles attendront sa loi.* » (Esaïe XLIX, 1.)

« *Chantez à l'Eternel un cantique nouveau. Que sa louange soit entendue du bout de la terre; ceux qui voguent sur la mer et tout ce qui y est, les îles et leurs habitants.* » (Esaïe XLII, 10.)

« *Iles, écoutez-moi* » (Esaïe XLXIX, 1.)

« *Vous, nations, écoutez la parole de l'Eternel et l'annoncez aux îles éloignées, et dites : celui qui a dispersé Israël le rassemblera et le gardera.* » (Jér. XXXI, 10.)

« *Qu'ils donnent gloire à l'Eternel et qu'ils publient sa louange dans les îles.* » (Esaïe XLII, 12.)

L'identité semble bien claire. Les ancêtres de la nation Britannique viennent de la Médie, où l'on retrouve leur trace depuis l'époque de la captivité d'Israël et non pas avant. Ils se composaient, il est vrai, d'un mélange de peuples étrangers, mais si l'on suit la trace de ceux-ci, on verra qu'ils sont tous venus de la même partie de la terre, la Médie.

LES ILES D'ISRAEL DOIVENT ÊTRE AU NORD-OUEST DE LA PALESTINE

Grâce à la « *parole certaine de la prophétie* » (2 Pierre I, 19), nous savons non seulement qu'Israël perdu doit être un peuple insulaire, mais nous savons exactement quel est le point du globe où ces îles doivent être situées. Israël dans sa nouvelle demeure a reçu clairement la mission de : « *Glorifier le nom du Seigneur Dieu d'Israël dans les îles des mers occidentales.* » (Esaïe XXIV, 15.) « *Il donnera la récompense aux îles et ils craindront le nom du Seigneur depuis l'Occident.* (Esaïe LIX, 19.)

Puis nous apprenons que ces îles doivent être non seulement à l'occident, mais au nord-ouest de la Palestine, parce que l'ordre adressé à Israël, lorsqu'il revint de captivité, est de se diriger vers le nord. « *Va donc et crie ces paroles-ci vers le nord, et dit : Retourne-toi, Israël la rebelle.* » (Jér., III, 12.)

Evidemment ces îles doivent être un pays du nord, parce que le Tout-Puissant parlant du retour d'Israël et de Juda (l'un ne peut pas revenir sans l'autre), dit : « *Voici, je vais les faire venir du pays du Nord.* » (Jér., XXXI, 8.) « *Vous, nations, écoutez la parole de l'Eternel et l'annoncez aux Iles éloignées et dites : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera et le gardera.* » (Jér., XXXI, 10.)

« *Ils viendront ensemble du pays du Nord.* » (Jér., III, 18). Alors ils oublieront les chants de l'Egypte et ils chanteront désormais : « *L'Eternel est vivant, qui a ramené la postérité de la maison d'Israël du pays qui est vers le Nord.* » (Jér., XXIII, 8.)

Puisque ce chant n'a pas encore été chanté et que la Bible ne peut pas mentir, il s'en suit qu'il doit être chanté dans l'avenir. Israël doit donc être maintenant dans un lieu situé au nord-ouest de la Palestine qui est le siège de la prophétie, car Dieu a déclaré que lorsqu'il les réunira avant leur retour : « *Je te rassemblerai de l'Occident.* » (Esaïe XLIII, 5.)

L'identité semble évidente. Les îles Britanniques sont au nord-ouest de la Palestine ; elles sont « *au loin* » de là ; elles sont dans les « *mers de l'Occident ;* » et elles constituent de la façon la plus absolue « *un pays du Nord* » et « *une grande nation.* »

ISRAEL DOIT PORTER « UN AUTRE NOM »

Il serait contraire aux enseignements de l'Ecriture que lorsque Israël se serait établi dans sa nouvelle demeure des Iles il eût conservé son ancien nom d'Israël, parce que Dieu a déclaré nettement que, depuis l'époque où les malédictions devaient s'accomplir sur les Juifs et que les prédictions qui s'appliquaient à Israël devaient également commencer à avoir

leur effet, Israël perdrait son ancien nom et serait appelé « *d'un autre nom.* » (Esaïe LXV, 15). Il est donc impossible qu'Israël se retrouve n'importe où sur la terre sous son ancien nom.

ISRAEL DOIT PARLER UNE AUTRE LANGUE

Le Tout-Puissant a dit clairement que lorsqu'Israël serait exilé il ne lui parlerait pas dans la langue hébraïque, mais dans « *une autre langue,* » parce que en s'adressant à Israël il dit : « *C'est pourquoi il parlera à ce peuple avec des lèvres qui bégaieront et avec un langage étranger.* » (Esaïe XXVIII, 11). Ceci ne pourrait s'appliquer à Juda, car les Juifs n'ont pas perdu l'usage de la langue hébraïque et, puisque, comme nous l'avons prouvé, il entrait dans les desseins de Dieu qu'Israël fût perdu pour un temps, s'il avait conservé son ancienne langue, ces desseins de Dieu auraient été déjoués, car si l'on trouvait sur la terre un grand peuple qui parlât hébreux, cela conduirait immédiatement à reconnaître son identité.

Ainsi s'expliquerait le fait que la nation Britannique peut être identifiée avec les tribus perdues, bien qu'elle ne parle pas leur langage. Néanmoins des étymologistes éminents affirment que la langue anglaise contient les racines d'au moins huit cents mots hébreux, et il n'y a pas de pays où l'on trouve un si grand nombre de familles non juives qui portent des noms évidemment juifs qu'en Angleterre.

ISRAEL DOIT POSSÉDER DES COLONIES

Israël pria le Seigneur en disant : « *Ce lieu est trop étroit pour moi ; donne-moi une place afin que j'y puisse demeurer.* » (Esaïe XLIX, 20.) Et au même chapitre, v. 8, nous lisons : « *Ainsi a dit l'Eternel je t'ai exaucé dans le temps favorable... et je te garderai et je te donnerai... pour rétablir la terre, et afin qu'on possède les héritages désolés.* » Israël ne pourrait jamais devenir : « *Une nation, même une multitude de nations* » (Genèse, XXXV, 11), sans des colonies. Et cette prophétie ne pourrait également pas s'accomplir qui dit d'Israël :

« *Car tu te répandras à droite et à gauche, et ta postérité possédera les nations et fera habiter les villes désertes.* » (Esaïe, LIV. 3.)

CETTE IDENTIFICATION attire notre attention sur le fait que la nation Britannique possède des colonies. Et que depuis qu'il a été dans les Iles, ce peuple par le moyen des colonies s'est « *répandu à droite et à gauche* » en sorte que toutes les terres désolées sont tombées en ses mains; elles avaient été promises à Israël et elles lui ont été données. Cette nation est la seule de la terre qui a réussi, et elle doit réussir, à coloniser. Les Hollandais et les Espagnols ont échoué dans la colonisation; les Français possèdent fort peu de colonies; les Allemands et les Italiens font des tentatives qui n'ont pas de succès, mais la nation Britannique possède des colonies florissantes dans toutes les parties du monde et en réclame toujours plus.

Il nous est dit positivement: « *Quand le souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns d'avec les autres, alors il établit les bornes des peuples* (les nations des Gentils) *selon le nombre des enfants d'Israël. Car la portion de l'Eternel c'est son peuple. Jacob est le lot* (la ceinture, la ligne de démarcation, le cercle extérieur) *de son héritage* (Deut. XXXII, 8, 9.)

Aussi saint Paul avait-il raison lorsqu'il disait aux hommes d'Athènes: « *Il a déterminé les temps précis* (pour les Gentils) *et les bornes de leur habitation.* » (Actes XVII, 26.)

En sorte que nous arrivons à découvrir ce fait étonnant que les colonies d'Israël doivent être situées de façon à former un cercle direct, une ceinture extérieure, et à entourer complètement toutes les nations du globe; et que, si Israël doit occuper cette position extérieure sur la surface de la terre, il doit par conséquent posséder « *les côtés de la terre* », « *les confins de la terre* », « *les parties les plus lointaines de la terre*: » « *Demande-moi et je te donnerai les payens pour ton héritage, et les parties les plus lointaines de la terre pour ta possession.* »

Rien ne peut être plus concluant que cela. Les colonies de la Grande-Bretagne au nombre de cinquante-six environ for-

ment une ceinture autour du monde. On peut dire qu'elles entourent à la lettre toutes les nations des Gentils ; de fait elles constituent deux cercles distincts car elles entourent les deux hémisphères. Que le lecteur jette un coup d'œil sur la carte du globe et il verra cette magnifique ceinture qui entoure les deux mondes. Comment ne pas reconnaître là la main de Dieu ! Il a accompli sa promesse aux yeux des hommes ignorants qui la raillaient. Cette identité est une arme puissante contre l'infidélité.

L'hémisphère oriental est entouré par les possessions britanniques : Heligoland, Gibraltar, Malte, Chypre, la Gambie, Sierra-Léone, la Côte-d'Or, Lagos, le Nouveau protectorat Africain, Sainte-Hélène, le Cap de Bonne-Espérance, Natal, Mauritias, Aden, les Colonies du Détroit, les Indes, Ceylan, Labuan, l'Australie occidentale, Victoria, Queensland, Tasmania, Hong-Kong et d'autres ports chinois, enfin la Nouvelle-Zélande qui complète le cercle. De même autour de l'hémisphère occidental par le territoire de la baie d'Hudson, le Canada, la Colombie britannique, les Etats-Unis (qui sont de race britannique), les îles du Pacifique, les îles Fiji, les îles de Falkland, la Guinée britannique, Triniad, les îles de Windward, Grenade, les Barbades, Saint-Lucia, Saint-Vincent, Tobago, les îles de Leeward, Antiqua, Montserrat, Saint-Christophe, Névis, les îles de la Vierge, Dominica, Jamaïque, l'Honduras britannique, les îles Turques, Bahamas, Bermudes (dont il y a une île pour chaque jour de l'année) ; les Etats-Unis (côte est), Nova Scotia, l'île du Prince Edouard, New-Brunswick et Newfoundland, qui complètent le second cercle. C'est vraiment un magnifique accomplissement de la prophétie, une puissance vivante qui prouve que la parole de Dieu est inspirée ; une merveille en soi et une preuve écrasante de l'Identification de la nation Britannique avec les enfants d'Israël à qui les promesses ont été faites.

ISRAEL DOIT ÊTRE UNE NATION, ET UNE MULTITUDE DE NATIONS

Israël doit être « une nation et une multltude de nations »,

(Genèse, xxxv, 11.) Non pas seulement une nation qui possède des colonies, mais une réunion de nations qui se gouvernent elles-mêmes, qui règlent leurs affaires locales, non pas à la manière de Manassé (fils de Joseph) qui s'est séparé complètement et a proclamé son indépendance d'Israël, comme les Etats-Unis l'ont fait ; une multitude de nations ayant plusieurs dépendances distinctes, et cependant parlant un seul langage ; administrées par les mêmes lois, suivant les mêmes coutumes, gouvernées par des vice-rois ou des gouverneurs choisis par la même Reine et cependant assez indépendants pour être gouvernés par des parlements locaux avec le droit d'imposer des taxes et de régler leurs propres affaires.

C'est justement le lien que les grandes colonies ont avec l'Angleterre. L'Australie a son parlement ainsi que le Canada. Le grand empire de l'Inde est gouverné par un vice-roi et a une législation séparée ; de même pour la Nouvelle-Zélande. Cependant tous ont une alliance avec la Mère patrie qui a un pouvoir assez grand sur eux pour empêcher ses chers enfants de faire des changements qui violeraient la constitution, en sorte que ces colonies sont vraiment élevées à la dignité d'une « *multitude de nations* » qui ont le droit de régler leurs propres affaires.

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE IDENTIFIÉS AVEC MANASSÉ

Manassé et Ephraïm étaient les deux fils de Joseph (fils de Jacob « Israël ») et en les bénissant, leur ancêtre prophétisa qu'ils seraient des têtes de nations (non pas des tribus). De Manassé il dit qu'il deviendrait un grand peuple et une grande nation, mais d'Ephraïm le plus jeune il dit : « *Qu'il sera plus grand que son frère et que sa postérité sera une mutitude de nations.* » (Genèse, XLVIII, 19.)

Par conséquent, de Joseph procèdent non pas deux tribus, mais deux nations séparées. Quelquefois la Bible fait allusion à eux comme à des tribus, mais chaque fois qu'il est question d'Ephraïm comme *d'une tribu*, c'est toujours comme synonyme de la tribu de Joseph et c'est un fait positif qu'il n'est

jamais fait mention à la fois des tribus de Joseph et d'Ephraïm. Si l'on cite l'une, on omet invariablement l'autre, par conséquent l'une équivaut à l'autre, par exemple lorsque Moïse doit compter les combattants d'Israël fournis par chaque tribu il le fait ainsi :

1. Ruben	46.500	7. Ephraïm	40.500
2. Siméon	57.300	8. Manassé	32.200
3. Gad	45.650	9. Benjamin	35.400
4. Juda	74.680	10. Dan	62.700
5. Issacar	54.400	11. Asser	41.500
6. Zabulon	57.500	12. Nephthali. . . .	54.500
			603.550

On remarquera que dans cette liste les noms de deux des fils de Jacob (Israël) manquent, ce sont Lévi et Joseph, et ils sont remplacés par les noms des deux fils de Joseph. La tribu de Lévi, ou les Lévites, étant considérée comme consacrée au Seigneur elle ne fournissait pas des hommes pour le combat, mais c'était parmi elle que se choisissaient les prêtres et les directeurs religieux des tribus. Les Lévites étaient hautement estimés, et quoiqu'il ne leur fût assigné aucun héritage en terres, lorsque Josué conduisit les tribus dans la Palestine, ils participèrent à ce qu'il y avait de meilleur dans chaque tribu en se répartissant entre elles. On ne peut douter qu'ils ne soient encore une tribu, car le Tout-Puissant, faisant allusion à l'époque où les Juifs devaient revenir avec les Israélites, déclare au sujet de Lévi : « *Il ne manquera aussi jamais, d'entre les sacrificateurs lévites, d'homme qui offre des holocaustes et qui fasse tous les jours devant moi des sacrifices.* » (Jér., XXXIII, 18.)

Dieu appelle les Lévites ses « *ministres.* » Il a fait alliance avec eux et Il dit que : « *si son alliance pouvait être rompue touchant le jour et la nuit, et seulement alors il briserait son alliance avec les Lévites.* » (21). « *Ils seront pourvus à leur retour.* » (Ez., XLVIII, 22.) « *Ils seront représentés par une porte au côté nord de la cité.* » (31) « *Douze mille seront marqués de la tribu de Lévi* » (Apo., VII, 7), et *lorsque la sainte cité, la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel, appa-*

raîtra, elle aura une porte qui sera nommée d'après Lévi. (Apo., xxi, 12.)

Il est donc affirmé très positivement que Lévi existera toujours sous forme de tribu, et comme nous avons prouvé l'existence actuelle de treize tribus distinctes et qu'il ne peut exister que douze tribus d'Israël (Gen., xlix, 28; — Exode, xxiv, — Ez., xlvii, 13; — Matth., xix, 28; — Luc, xvi, 30); — Actes, xxvi, 7; — Jacques, i; Apoc., xxi, 12; — il devient de la plus haute importance d'expliquer la position de cette treizième tribu et d'en rendre compte d'une façon satisfaisante.

Lorsque Jacob appela ses fils auprès de lui pour leur dire ce qui arriverait « *aux derniers jours,* » il fait allusion à Joseph comme à « *un rameau fertile, un rameau fertile près d'une fontaine; ses branches ont couvert la muraille* » (Genèse, xlix, 22); et en mourant il bénit ces deux branches (les fils de Joseph) par ces mots : « *Que le Dieu devant la face duquel mes pères Abraham et Isaac ont marché. — Bénisse ces enfants et qu'ils multiplient très abondamment sur la terre.* » (Genèse, xlviii, 16.) Au sujet d'Ephraïm, il dit que : « *sa postérité sera une multitude de nations et Manassé deviendra un grand peuple.* »

C'était Israël, les dix tribus, et non pas Joseph seul qui devait devenir « *une nation et une multitude de nations*; » par conséquent toutes ces grandes colonies viennent de la réunion d'Israël et non pas de Joseph en particulier. En disant que Joseph deviendrait un rameau fertile, le Tout-Puissant avait la pensée de l'incorporer dans le grand arbre des Dix Tribus, qui constituaient une nation distincte de Juda (les deux Tribus). De même que lorsque Joseph en Egypte, après avoir été plusieurs années séparé de sa famille, servit de moyen pour la rassembler de nouveau en lui; ainsi, lorsque le Seigneur vit qu'il était nécessaire de séparer le royaume en deux parties pour faire d'Israël deux peuples distincts, il pensa qu'il serait sage de concentrer les dix tribus par le moyen de Joseph pour en faire un royaume compact sous le nom d'Ephraïm; donc en Joseph nous avons une tribu, mais en Ephraïm nous avons les dix Tribus incorporées en une nation distincte de

Juda. Aussi lorsque Dieu parle en prophétie aux dix tribus seulement, il est à remarquer qu'il fait souvent allusion à elles sous le nom d'Ephraïm, car la tribu de Joseph et la tribu d'Ephraïm sont synonymes et de même que Joseph a attiré sa famille en Egypte, aujourd'hui les tribus ont de nouveau été consolidées en lui.

Israël devait devenir une multitude avec des colonies et ainsi la *fertilité* de Joseph apparaît en ce qu'il a été le moyen choisi pour ce but; et ceci nous explique clairement pourquoi il a été dit d'Ephraïm que sa semence deviendrait une MULTITUDE DE NATIONS. Mais où sont « les branches qui couvrent la muraille? » Nous les trouvons en Manassé.

Non seulement par Joseph nous avons la consolidation du royaume d'Israël ou des dix tribus; mais nous obtenons aussi, par lui, une seconde grande nation en Manassé de qui il a été dit qu'il deviendrait « *un grand peuple.* » Ce Manassé, comme nous l'avons vu, était la treizième tribu et devait être distinct et indépendant d'Israël; par conséquent si la nation Britannique n'était pas capable de produire une grande nation dérivée d'elle-même, quoique entièrement indépendante, il y aurait un défaut fatal dans les identifications qui, nous en sommes persuadés, sont parfaites sous tous les rapports.

Mais la nation britannique a produit la grande nation américaine laquelle, on peut le prouver, procède de la moëlle de ses os tout en étant complètement indépendante d'elle. Manassé devait être une nation séparée d'Israël, et la nation américaine, qui est séparée de la Grande-Bretagne, est « UN GRAND PEUPLE. » L'existence nationale, distincte de Manassé, date de la signature de la déclaration de l'Indépendance, car cela ne devait être que lorsque Israël serait devenu une nation insulaire que la séparation d'avec Manassé devait être accomplie. Ceci ressort clairement du quarante-neuvième chapitre d'Esaïe où Dieu s'adresse à Israël comme à un peuple insulaire : « *Iles, écoutez-moi,* » et pour montrer que ce chapitre s'adresse spécialement à Israël, et non pas à Juda, Dieu l'appelle par son nom : « *Tu es mon serviteur, ô Israël, en qui je me glorifierai* » (vers. 3). Le Tout-Puissant n'a pas été glorifié en Juda. Il ne pouvait

pas être glorifié par un peuple qui repoussait notre Sauveur, en sorte qu'il est évident que c'est d'Israël seulement dont il était question. La suite du chapitre parle de l'avenir d'Israël lorsqu'il sera dans les « Iles. » Il devait exister sous une monarchie (vers. 23) ; il devait accomplir la prophétie d'Osée en étant *une grande multitude, car les îles deviendraient trop petites pour lui* ; *trop petites à cause du grand nombre de leurs habitants* (vers. 19). Alors ils auraient besoin d'un nouveau pays et leur esprit de colonisation se développerait, car Dieu leur avait promis de grandes colonies (vers. 8), parce que leurs Iles étaient devenues trop petites et qu'ils devaient porter l'Evangile jusqu'aux bouts de la terre. « *Pour rétablir les tribus de Jacob et pour ramener les restes d'Israël* ; *mais je t'ai donné pour être la lumière des Gentils afin que tu portes mon salut jusqu'aux bouts de la terre* » (vers. 6). « *Et je te garderai et je te donnerai pour être l'alliance du peuple, pour rétablir la terre et afin qu'on possède les héritages désolés* » (vers 8).

Ces « *héritages désolés* » sont les colonies que Dieu a ouvertes pour les tribus. Elles devaient être acquises à mesure qu'elles devenaient nécessaires, et Manassé serait le premier qui serait satisfait. Ceci est évident parce que le Tout-Puissant, parlant spécialement des colonies, dit : « *Les enfants que tu auras après avoir* PERDU *les autres* » (vers. 20). Mais, ne comprenant pas la promesse qui aujourd'hui devient claire à ses yeux, et ignorant totalement quelles étaient les dix tribus perdues d'Israël, qui devaient hériter des promesses, la nation britannique fit de violents efforts pour garder possession de l'Amérique. Néanmoins, pour que les Ecritures fussent accomplies, elle ne réussit pas et Manassé se sépara et déclara son indépendance afin que l'Ecriture fût encore accomplie. Cette perte fut compensée par l'acquisition de ses autres « *héritages désolés* » qui donna à la Grande-Bretagne, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, etc., selon la parole de Dieu qui avait dit : « *Les enfants que tu auras après avoir* PERDU *les autres.* »

Les natifs de ces colonies, qui ont été ainsi donnés et unis à Israël, comme à la Mère patrie (« *la grande nation* ») ou lui sont attachés, comme les Etats-Unis d'Amérique par la même foi

en Christ, sont ainsi devenus, en tous points et absolument, une partie de l'héritage d'Israël ; de la même manière que sous l'ancienne dispensation les alliés, ou « prosélytes, » étaient admis à participer aux privilèges du « PEUPLE CHOISI, » ce qui est exposé d'une manière très claire par saint Paul dans son Epître aux Romains (chap. XI). « *Mais le salut a été annoncé aux Gentils par la chute d'Israël afin de les exciter à la jalousie.* » Et ailleurs : « *Car si leur réjection est la réconciliation du monde que sera leur rappel sinon une* RÉSURRECTION D'ENTRE LES MORTS ? » Et encore : « *Que si quelques-unes des branches ont été retranchées et si, toi, qui étais un olivier sauvage, as été enté en leur place et as été fait participant de la racine et du suc de l'olivier, ne t'élèves pas contre les branches.* » (Rom., XI, 17.)

Ainsi, il semblerait que dans la nation britannique et le peuple Américain nous retrouvons, complètement et absolument, non seulement les dix tribus perdues, mais aussi les deux plus jeunes branches, les enfants de Joseph, qui leur ont été si inséparablement unies. — Le plus jeune des deux, Ephraïm, est celui qui a contribué à consolider les dix tribus en un royaume accomplissant par là la prophétie à son sujet, qui disait que *sa postérité serait une multitude de nations*, et il est le représentant de son père Joseph en qui le droit de naissance était investi. Manassé, l'aîné des deux fils de Joseph, qui avait été emmené captif en Assyrie à la place de la tribu de Benjamin, qui resta avec les tribus de Juda et de Lévi, revint de Babylone selon les ordres divins pour servir comme *disciple*, *apôtre* et *témoin* du Sauveur promis, notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi Manassé, pendant quelque temps seulement, fit partie des dix tribus, et ce ne fut que lorsque les îles furent trop petites que Manassé se constitua en une nationalité indépendante.

Nous voyons donc que les deux bénédictions répandues sur les têtes d'Ephraïm et de Manassé se sont littéralement accomplies, et que tous deux sont devenus indépendants ; l'un un grand peuple, l'autre un grand royaume et une multitude de nations. Les peuples de la Grande-Bretagne et de l'Amérique

ont accompli en tous points ce qui avait été promis à Israël et à Manassé, sans la moindre lacune ni la plus petite faute.

Dans notre prochain article nous donnerons encore plusieurs identifications très importantes.

Nous commencerons ce chapitre, qui sera le dernier de cette importante étude, en priant le lecteur intelligent de ne pas oublier cette distinction remarquable qui est toujours faite dans le cours des Ecritures Saintes, entre ISRAEL et JUDA ; car s'il néglige de la faire, il en résulterait que tous les livres prophétiques seraient en désaccord les uns avec les autres, et qu'un prophète donnerait le démenti à un autre, Esaïe mettrait en question les prophéties de Jérémie, Jérémie les affirmations d'Osée ; nous serions obligés d'opposer Joel à Amos, et Zephainel à Zacharie ; et enfin Ezéchiel viendrait les contredire tous.

C'est seulement lorsque nous lisons les Ecritures superficiellement avec l'idée que chacune de ses prophéties a rapport à un seul et même peuple qu'elles deviennent contradictoires. La Bible ressemble alors à un chaos qui défie le génie de l'homme, et la moindre tentative de conciliation ne peut se faire sans porter préjudice à l'une ou l'autre des parties de ce livre. Bien des personnes ont été entraînées dans la négation parce qu'elles voyaient que les promesses faites à Israël ne s'accomplissaient pas pour les Juifs ; et certes si elles ne peuvent pas arriver à voir qu'ISRAEL et JUDA ne sont pas le même peuple, elles n'ont qu'à renoncer à la Bible qui n'est plus qu'un mythe. C'est dans cette distinction seulement que l'on trouvera LA CLEF sans laquelle toutes les prophéties demeurent inintelligibles, et l'on ne saurait assez le répéter, ceux qui n'ont pas compris qu'Israël et Juda sont deux groupes distincts n'ont pas encore commencé à épeler l'alphabet des études bibliques, en sorte que le sens des neuf dixièmes de la Bible leur échappe complètement.

Ce ne sont pas quelques preuves, mais des centaines de preuves que nous avons à l'appui de cette affirmation. Il suffira d'en énumérer quelques-unes. Esaïe, Osée et le Christ déclarent qu'ISRAEL est perdu. (Esaïe VII, 8 ; Osée I, 10, VI, 2 ;

Matthieu xv, 24.) Jérémie et Ezéchiel déclarent que Juda est connu (Jér. xxiv, 9; Ezech. xxii, 4); Osée déclare qu'Israël est comme le sable des multitudes (Osée i, 10); Jérémie affirme que Juda est peu nombreux (Jér. xv, 7); Esaïe, David et Michée déclarent qu'ISRAEL est la puissance guerrière la plus forte sur la terre (Esaïe xli, 11; Psaumes cv, 24; Michée vii, 16), tandis que Jérémie affirme que Juda est sans puissance (Jérémie xix, 7). Le Dieu tout puissant, Samuel, David, Esaïe et Jérémie déclarent qu'ISRAEL doit être une monarchie (2 Sam. vii, 12-13; Psaumes xxxix, 4; Esaïe xxxvii, 31, xlix, 23; Jér. xxxiii, 26). Jérémie dit que Juda sera sans gouvernement xvii, 4). Esaïe et Obadiah déclarent qu'ISRAEL sera une nation insulaire avec de grandes colonies (xlix, 1-8; Obad. 17). Jérémie et Ezéchiel déclarent que JUDA sera étranger dans tous les pays et sans héritage géographique. Esaïe, Osée, Michée, Habacuc et Paul déclarent qu'ISRAEL sera affranchi de la Loi (Esaïe xliv, 23; Osée ii, 19; Michée v, 7; Habacuc iii, 13; Romains vi, 14), tandis que Ezéchiel, Nahum, Zacharie, le Christ et Pierre déclarent que JUDA restera sous la loi mosaïque (Ezech. xliii, 18-27; Nahum i, 25; Zach. ix, 11; Marc vii, 9; (Luc xiii, 35; I Pierre ii, 8). On pourrait citer des *centaines* de ces exemples et toutes ces affirmations s'accordent parfaitement les unes avec les autres pourvu qu'on les applique séparément à ISRAEL et à JUDA.

Si nous n'avions pas toujours devant les yeux cette distinction entre ISRAEL (LES DIX TRIBUS) et JUDA (LES DEUX TRIBUS), rien ne serait plus troublant, en étudiant les Ecritures, que de supposer qu'Israel perdu doit être aujourd'hui sous la loi mosaïque, sous le sceau de la circoncision et soumis aux rites hébreux, car se pourrait-il qu'un peuple que Dieu a destiné à devenir aussi nombreux que le sable de la terre se fût perdu s'il avait conservé la tradition Lévitique? C'est une chose impossible, et il y a des témoignagnes sans nombre dans les Ecritures qui prouvent qu'il s'est perdu. Les Juifs eux-mêmes, en tant que nation, le confessent.

Toute la routine de la loi mosaïque était une école d'éducation pour amener Israël au Christ. Saint Paul écrivant aux

Israélites en Galatée, leur disait : « *Ainsi la loi a été notre conducteur pour nous amener au Christ, afin que nous soyons justifiés par la foi.* » (Gal. III, 24.) Ce n'est pas aux Gentils qu'il s'adressait, puisqu'ils n'étaient pas sous la loi mosaïque, par conséquent ils ne pouvaient pas avoir été sous le conducteur : « *Mais maintenant nous sommes délivrés de la loi, nous sommes morts à elle, étant morts à la loi par le corps de Christ.* » (Rom. VII. 4-6).

La grande mission du Christ était de racheter ISRAEL, comme Cléopas le disait, sans se rendre compte qu'il parlait de Jésus : « *Or nous espérions que ce serait lui* QUI DÉLIVRERAIT ISRAEL. » (Saint Luc XXIV, 21).

Le Christ lui-même disait : « *Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.* » (Saint Math. XV, 24), et Siméon l'homme pieux, attendait la consolation (rédemption) d'Israël. (Saint Luc II, 25).

Anne attendait également cette rédemption (vers. 38). Aussi qu'elle est belle cette instruction : « *N'allez point vers les Gentils et n'entrez dans aucune ville des Samaritains, mais allez plutôt aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues* » (saint Matthieu, 5-6). Il est donc évident que la rédemption d'Israël devait avoir eu lieu pendant le temps de son exil et non pas lorsqu'il était en possession de la terre.

La Bible serait sans valeur aucune si l'Ancien Testament était contredit par le Nouveau. Mais cela n'est pas, et l'harmonie est parfaite entre les deux. Il est on ne peut plus évident, que l'Ancien Testament vient à l'appui des déclarations du Nouveau en parlant d'Israël perdu comme d'un peuple chrétien pendant son exil : « *Le peuple* qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière. » (Esaïe, IX, 1). « *Le Seigneur a envoyé la parole en Jacob et elle est tombée en Israël* (Esaïe, IX, 7) « *Glorifiez le Seigneur Dieu d'Israël dans les îles de la mer.* (Esaïe, XXIV, 15) « *Mais Israël a été sauvé par l'Eternel d'un salut éternel.* » *Toute la postérité d'Israël sera justifiée par le Seigneur et elle se glorifiera en lui.* » (Esaïe, XLV, 17-25) « *Et le reste de Jacob sera parmi plusieurs peuples comme une rosée qui vient de l'Eternel* ». (Michée, V, 7) « *Jacob*

prendra racine et fleurira, Israël germera et ils rempliront de fruits la terre. » (Esaïe, XXVII, 6).

Les nombreuses prophéties qui ont rapport à JUDA sont si opposées à celles-ci qu'il est de toute impossibilité qu'elles puissent s'appliquer à Israël. Nous n'avons pas à craindre les hommes mais à vénérer les écritures. Aussi Jésus parlant aux Juifs disait : « *C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera ôté et qu'il sera donné à* UNE NATION *qui en rendra les fruits* » — *c'est-à-dire* ISRAEL comme nation (saint Matt., XXI, 43). « *Que toute la maison d'Israël,* (les dix tribus) *sache donc que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous* (les juifs) *avez crucifié.* (Actes, II, 36). Les dix tribus devaient arriver à comprendre les mauvaises actions des deux tribus. Jésus parlant aux représentants des dix tribus dit : « *Il vous a été donné,* (à ISRAEL) *de connaître les mystères du royaume des cieux mais cela ne leur est point donné* (à Juda). *C'est à cause de cela que je leur parle en similitude parce que, en voyant, ils ne voient point et qu'en entendant, ils n'entendent et ne comprennent point et ainsi s'accomplit la prophétie d'Esaïe qui dit : vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez point ; vous verrez de vos yeux et vous n'apercevrez point. Car le cœur de ce peuple est appesanti ; ils ont ouï dur de leurs oreilles ; ils ont fermé les yeux afin qu'ils n'aperçoivent pas de leurs yeux et qu'ils n'entendent pas de leurs oreilles, et qu'ils ne comprennent pas du cœur et qu'ils ne se convertissent pas et que je ne les guérisse pas. Mais pour vous (Israël) vous êtes heureux d'avoir des yeux qui voient et des oreilles qui entendent* » (Matth., XIII, 11-16 ; Marc, IV, 12 ; Luc, VIII, 10 ; Jean, XII, 40).

Alors les Juifs (Juda) répondirent à Pilate : « *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants.* » (Matth., XXVII, 25). Dieu les prit au mot et jusqu'à aujourd'hui la malédiction a été sur leurs enfants : « *Si tu es le Christ dis-le nous. Et il leur répondit* (à Juda non pas à Israël) *: Si je vous le dis vous ne le croirez point.* » (Luc, XXII, 67). Le Christ vint « *chez les siens* » (Juda était sa propre tribu), « *et les siens ne l'ont pas reçu* »

(Jean, I, 11). « *Il ne voulait pas demeurer dans la Judée parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir.* » (Jean, VII, 1, VIII 21). « *Et Jésus dit : je suis venu dans le monde pour exercer ce jugement que ceux qui ne voient point* (ISRAEL *dans son aveuglement*) *voient et que ceux qui voient* (JUDA) *deviennent aveugles. C'est à cause de cela* (JUDA) *que votre péché subsiste* (Jean, IX, 39-41). *Mais vous ne croyez pas parce que vous n'êtes point de mes brebis* (les brebis d'Israël. Jean, X, 26). *Mais c'est ainsi que la parole qui a été écrite dans leur loi* (la loi de Juda) *s'est accomplie. Ils m'ont haï sans cause* (XV, 25). Ce n'était pas la loi d'Israël, car il dit : « *La loi et les prophètes ont eu lieu jusqu'à Jean* » (Luc, XVI, 16-17). Paul lui-même affirme que Juda ne voulait pas recevoir l'Evangile et il cite les prophètes à l'appui de ce qu'il dit (Actes, XXVIII, 25-27).

C'est une des raisons pour lesquelles le salut de Dieu a « *été envoyé aux gentils* » qui voulaient bien le recevoir (Actes, XXVIII, 28). Juda était indubitablement « d'Israël » il en était « *les branches naturelles* » et ces branches ayant été « *retranchées* » les Gentils qui étaient l'olivier sauvage furent « *entés à leur place* ». Entés sur qui ? Sur Israël. Ce n'est pas à dessein, et pour que les Gentils fussent entés à leur place, que les branches furent retranchées ; mais « *à cause de leur incrédulité,* (Juda) *elles furent retranchées* (Rom., XI, 17-24). Saint Pierre affirme aussi que « *Christ est précieux pour ceux qui croient* (ISRAEL). *Mais pour les incrédules* (JUDA), *il est une pierre d'achoppement et une pierre de chute contre laquelle eux* (JUDA) *sont destinés à se heurter* » (I Pierre, II, 7-8).

Nous avons cité ici le cas de Juda très rapidement mais, nous l'espérons, avec assez de clarté pour être compris. Jusqu'à l'époque présente, on peut dire que son histoire a réalisé à la lettre les prophéties des Ecritures qui le concernent. Ce n'est pas un peuple nombreux et il est dispersé sur toutes les parties du monde sans un gouvernement et sans un chef. L'identité des tribus perdues avec la nation Britannique nous montre au contraire ISRAEL comme un peuple chrétien, sous un gouvernement libre, ayant un souverain à sa tête, qui est un descendant direct de la maison royale de David, au trône duquel il a été promis

« *une durée éternelle* ». Un souverain qui a été couronné sur la Lia Fail ou la « pierre de la destinée » que les Juifs appellent « le pilier fondamental de jacob », qui a pour étendard le lion rampant de Juda dans lequel est le blason héraldique de l'Angleterre et de l'Ecosse, comme il a été celui de l'Irlande jusqu'à l'époque où la harpe du même roi David devint, avec le consentement de tous les princes irlandais, l'étendard national.

Jusqu'au jour où nous sommes, par conséquent, Juda et Israel continuent à être les deux témoins de Dieu. Juda le témoin de tous temps et Israel le témoin nouvellement découvert mais écrasant des temps modernes, et qui est aujourd'hui révélé comme tel à l'Aurore du Jour Nouveau. Car le Tout-Puissant a besoin de ces deux témoins pour attester la vérité de ses Saintes Ecritures ; aussi tous les deux s'attachent avec une égale tenacité aux mêmes antiques livres hébreux.

LA BIBLE

Il n'est pas de pays où la Bible soit lue plus assidûment qu'en Angleterre et en Amérique. Ces deux nations dépensent annuellement, par les sociétés bibliques privées et publiques. d'immenses sommes d'argent dans le but de propager les Saintes Ecritures. On en donne gratuitement à tous ceux qui les demandent, on en publie dans toutes les langues. La Bible est en usage pour la formalité du serment dans toutes les cours de justice, les administrations publiques et les consulats, comme le témoin le plus sacré d'un serment, tandis que dans tous les autres pays chrétiens on prête serment sur un crucifix. Elle est vénérée comme un objet sacré dans presque tous les foyers anglais. Il est dit qu'elle contient « des fleuves de consolation pour les enfants de Dieu affligés » aussi insiste-t-on particulièrement pour que cette étude soit faite au début de la vie ; dans toutes les écoles la Bible est employée en guise de livre de textes. Les Ecoles du Dimanche sont une institution spéciale à la Grande-Bretagne et aux États-Unis, et il est de règle dans ces pays que tous les enfants reçoivent cette instruction et soient examinés au sujet de leurs connaissances sur la Bible, tandis

que dans les autres pays chrétiens la lecture de l'Ancien Testament a été, jusqu'à ces derniers temps, interdite, et est même encore fort peu en usage aujourd'hui.

LES DIX COMMANDEMENTS

Tels qu'ils sont donnés dans le vingtième chapitre de l'Exode aux douze tribus d'Israël sont régulièrement lus en entier chaque dimanche matin dans toutes les Églises de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Amérique ; la congrégation répondant après chacun d'eux : « *Oh Seigneur incline nos cœurs pour qu'ils gardent la Loi* ». Et après le dixième et dernier : « *Oh Seigneur écris toutes tes Lois dans nos cœurs, nous t'en supplions !* » Et non contents de les répéter chaque dimanche il est encore ordonné par la loi du pays que ces commandements, comme étant les propres paroles de Dieu, soient écrits sur les murs, sur les autels et les tables du Seigneur. N'est-ce pas un des signes qui viennent à l'appui de l'identité de la nation britannique avec Israël perdu, que ce fait des dix commandements hébreux qui occupent une place si proéminente dans les Eglises et les services religieux, en sorte que leur lecture n'est jamais omise tandis que la Litanie, qui est purement chrétienne, est souvent supprimée ? Toutes les lois et la constitution même de la Grande-Bretagne sont fondées sur ces dix commandements, non pas seulement en partie mais dans leur totalité. Ils furent donnés comme une « ALLIANCE » et un « SIGNE » à Israël afin de le distinguer des autres peuples, et ce SIGNE existe dans cette seule nation. Si ce signe se trouvait dans toutes les autres nations le but ne serait pas atteint ; mais c'est un fait bien connu que les codes des autres parties de l'Europe sont basés sur les vieilles lois romaines, (c'est-à-dire payennes). Cette seule exception nous paraît donc être une grande preuve de l'identification que nous cherchons à établir, car il faut se souvenir que ces dix commandements ont été donnés exclusivement aux tribus d'Israël, comme une alliance solennelle et un « signe », et ne lient pas les autres nations quel que soit leur état moral.

LE SEPTIÈME JOUR

Une des ressemblances les plus remarquables entre les Anglais (Ecossais, Américains, etc.) et les Hébreux, c'est leur vénération bien connue et leur stricte observance du septième jour qui est considéré comme sacré dans tous les pays anglo-saxons, tandis que dans les autres nations chrétiennes le dimanche est un jour de plaisir et d'amusement, même dans l'Allemagne protestante. Dans les pays dont nous parlons, ce jour est consacré au repos le plus complet, et à une solennelle dévotion, selon les commandements qui avaient été donnés aux Israélites, afin que ce soit « un signe » par lequel Dieu les distingua des autres nations ! « *C'est un signe entre moi et les enfants d'Israël à* PERPÉTUITÉ. *Ainsi les enfants d'Israël garderont le sabbat.* » (Exode, XXXI, 17). Il s'en suit que nous devons trouver les dix tribus accomplissant la parole de Dieu en gardant « le signe » que Dieu a dit devoir exister entre lui et eux. Aussi ne pourrions-nous jamais voir en Angleterre un dimanche continental. Dans ce jour tous les lieux de plaisir, cafés, théâtres, etc., sont fermés, il y a peu de moyens de circulation autorisés, la poste même est fermée, les lettres ne sont pas délivrées. Il faut remarquer en outre que le septième jour, bien que célébré le dimanche comme dans les autres pays chrétiens est toujours appelé en anglais *le sabbat*, ce qui est le mot juif pour le *samedi*, jour du sabbat juif ; les gens mondains seuls l'appellent *sunday* ou dimanche, mais dans le langage religieux, c'est le *sabbat*. Nous voyons donc que cette question du respect spécial et évidemment hébraïque du « *jour du Seigneur* », est basée sur les huitième, neuvième, dixième et onzième versets du vingtième chapitre de l'Exode, ou le quatrième commandement. Ce commandement est si strictement observé dans les familles pieuses que les repas sont préparés la veille, et qu'aucune cuisine n'est permise le jour du sabbat. Cette stricte observance du jour du sabbat dans les pays anglo-saxons est si bien un signe, que nous lisons dans la Bible : « *Ainsi les enfants d'Israël garderont le sabbat pour*

célébrer le jour du repos dans leurs âges par une alliance perpétuelle. C'est un SIGNE *entre moi et les enfants d'Israël à perpétuité.* »

Si l'on objecte à cette preuve d'identité que les dix tribus d'Israël nouvellement découvertes ont changé le sabbat du samedi au dimanche, et ne le célèbrent par conséquent plus le même jour que les deux tribus bien connues, qui font toujours du samedi le jour du repos, nous répondrons que les dix tribus ayant trouvé leur Rédempteur, qui, est-il dit, termina son œuvre par sa résurrection d'entre les morts le premier jourde la semaine, célèbrent à la fois en ce jour les œuvres et le repos du Pouvoir Créateur, et la gloire excellente de la grâce Rédemptrice ; car le sabbat chrétien est une commémoration non seulement de la CRÉATION mais de la RÉDEMPTION, un signe que de même que le Christ est entré dans son repos, ceux qui croient en lui y participeront.

POIDS ET MESURES

Nous en venons maintenant à un point encore plus remarquable qui montre le rapport existant entre les Anglais et les Israélites. Tandis que presque tous les autres pays ont adopté le système métrique et décimal français, la Grande-Bretagne, quelque étrange et inexplicable que cela puisse paraître à tous ceux qui ignorent son origine israélite, seule parmi toutes les grandes nations, a conservé le vieux système de ses ancêtres qui, à ce que l'on sait aujourd'hui est le même que le système sacré des Hébreux. C'est un dicton bien connu que « aucun pouvoir sur la terre ne fera que l'ouvrier anglais abandonne sa règle de deux pieds » qui équivaut à la coudée sacrée. Comme la Bible nous le dit, ce système est celui qui fut donné aux Israélites par Moïse, sous la dictée du Tout-Puissant, et qui, de même que leur religion et leurs lois, diffère radicalement de la métrologie des autres nations qui les entouraient, les Égyptiens, les Babyloniens, les Assyriens, les Phéniciens, etc. Ce fait a été relevé, il y a presque deux cents ans par le plus grand des savants anglais, sir Isaac

Newton dans sa « DISSERTATION SUR LA COUDÉE ». Jusqu'à l'époque où il fit cette découverte, les éditeurs ecclésiastiques des Bibles anglaises, ignorant la véritable valeur des poids et mesures des Hébreux, et leur ressemblance extraordinaire avec ceux de l'Angleterre, traduisaient toujours dans leurs commentaires, en équivalents britanniques, non pas les véritables mesures hébraïques, qu'ils semblaient ignorer, mais, les mesures de l'Egypte et de Babylone les croyant semblables à celles des Hébreux.

L'Astronome Royale d'Ecosse, Piazzi Smyth, auteur des merveilleuses découvertes sur les pyramides de l'Egypte dit dans son ouvrage sur ce sujet :

« Notre *livre*, le vieux *litre* anglais, le *pouce* et l'*aune* également, et notre *acre*, comme mesure de surface, sont ce qu'ils sont, parce qu'ils sont les représentants traditionnels (par la grâce de la divine providence) des anciennes mesures israélites, le pouce anglais était le même que le pouce hébreux, c'est-à-dire la vingt-cinquième partie de la coudée sacrée, et si l'on demande en outre quelle est l'origine du vase, dont nos *quarterons* (où le blé, qui est la source de la vie, est généralement mesuré en Agleterre) sont la quatrième partie, je réplique que l'on a découvert que ce n'était pas autre chose que le plus sacré de tous les vases, le tabernacle de Moïse, l'arche de l'Alliance où l'on conservait la manne qui fut le pain miraculeux des Israélites pendant leurs quarante années de séjour dans le désert. Ainsi, ajoute le savant professeur, Israël à travers toutes les luttes et les souffrances inexprimables des deux mille cinq cents années de son second séjour au désert, pendant sa captivité au Nord, et en restant attaché dans les temps modernes, par un sentiment non raisonné, à ses poids et mesures familiers et populaires, en dépit même des tentatives faites par les gouvernements et les despotes militaires pour le forcer à changer, Israël a, sans intention, mais avec non moins de succès, conservé une des plus remarquables et des plus admirables collections de documents qui porte témoignage de l'origine généalogique de tout ce peuple, de sa souche et de sa descendance pendant les dernières trois mille trois cents années. »

Quelque étrange que cela puisse paraître cet ancien étalon de mesure hébraïque, donné par l'inspiration de Dieu à travers Noé, Abraham, Moïse. David et Salomon, et qui est encore en usage en Angleterre aujourd'hui, a été reconnu dernièrement

comme plus scientifique que le système français, lequel, on le sait, est basé sur la mesure de la circonférence du globe. Le professeur Piazzi Smyth dit à ce sujet :

« Ils (les Français) ont tiré une ligne sur la circonférence du globe qui, partant du pôle va à l'équateur en passant par la ville de Paris, tandis que la ligne dont la coudée sacrée est la *cent-septième partie*, est le demi axe de rotation de la terre, c'est-à-dire la distance beaucoup plus courte et absolument droite de l'un ou de l'autre des pôles au centre de notre globe terrestre. »

A ceci Sir F.-T.-W. Herschel, l'illustre astronome anglais ajoute :

« Le nouveau système métrique français est non seulement une erreur, mais un péché contre la simplicité géométrique, car aussi longtemps que l'esprit humain restera humain et conservera la faculté géométrique, le diamètre d'un cercle sera tenu pour plus important que sa circonférence. »

Un autre fait vient prouver encore que l'ancien étalon de mesure hébreu, ou l'étalon anglais moderne, est le véritable. Ce sont les merveilleuses découvertes faites dernièrement dans l'intérieur des galeries de la grande pyramide d'Egypte, où l'on a trouvé un étalon de ces mêmes mesures qui ne sont point celles des Egyptiens telles que l'histoire nous les a conservées. Cela tendrait à prouver que ces merveilleuses constructions ont été faites par une race plus ancienne et plus scientifique, et que ces mesures, comme cela est dit dans la Bible, ont bien été données par Dieu au moyen de l'inspiration.

Nous n'avons pas épuisé la dixième partie des preuves qui viennent chaque jour à la lumière sur l'identité de la race anglo-saxonne avec les dix tribus perdues d'Israël, mais nous pensons en avoir donné assez pour attirer l'attention en France, sur une question dont la grande importance est aujourd'hui reconnue par beaucoup de penseurs sérieux, et qui est acceptée en Angleterre par plusieurs personnes que le monde tient en haute estime. Sans doute la grande majorité est encore ignorante et tout à fait indifférente sur ce point, comme elle l'est sur toutes les questions sérieuses du temps et de l'éternité. Elle se con-

tente de suivre le courant au gré du vent, uniquement occupée à rechercher le plus de plaisirs et d'amusements possibles, mais nos lecteurs seront cependant intéressés de savoir que l'ancien premier ministre lord Beaconsfield (Israélite par sa naissance comme son nom de Benjamin d'Israëli l'indique), fut tout à fait convaincu par ces preuves écrasantes de l'identification, et que son opinion a naturellement eu quelque influence sur la famille royale qui le tenait en si grande estime.

Mais peut-être faut-il avoir vécu de l'autre côté de la Manche pour se rendre réellement compte des nombreux traits de caractère sémitiques que l'on rencontre dans la race Anglo-Saxonne et pour apprécier les divergences de fond qui existent entre l'esprit et les mœurs de cette race et ceux des races teutoniques ou latines. Les Anglo-Saxons possèdent toutes les vertus, mais aussi tous les défauts des anciens Hébreux, car en Angleterre, les traditions de famille et de race sont conservatrices à l'excès ; le fils fera toujours ce qu'a fait le père et marchera dans la voie qu'il a tracée. Ces idées austères, bibliques, patriarcales et très religieuses, quoique, d'autre part, commerçantes, pratiques, et peu idéales, dans lesquelles il a été élevé, sont celles qui guideront sa conduite et dans lesquelles il se maintiendra toute sa vie avec une ténacité vraiment sémitique.

Quant aux Etats-Unis d'Amérique, c'est un fait bien connu qu'ils ont été fondés par des puritains Anglais qui avaient adopté la Bible pour la règle de leurs vies, qui parlaient son langage et, autant que faire se peut, agissaient sous l'inspiration de ses idées, en sorte que le gouvernement fondé par leurs descendants lorsque les colonies refusèrent soumission à la Grande-Bretagne fut modelé en tous points sur le plan de la théocratie de l'Ancien Testament. Les premiers colons de la Nouvelle Angleterre trouvaient qu'il y avait une grande ressemblance entre les duretés de leur sort et ce que Moïse raconte des souffrances d'Israël. Ils appliquaient à la lettre chaque incident de l'histoire sacrée à leurs propres circonstances. Ils comparaient leur position en Angleterre à l'esclavage égyptien.

le roi d'Angleterre était leur Pharaon, et l'océan qu'ils traversèrent, la mer Rouge. Leur nombre même (trois millions) était pareil à celui des enfants d'Israël. Les solitudes de l'Amérique dans lesquelles ils venaient de fonder leur nouvelle demeure étaient pour eux le désert biblique, et l'Etat qu'ils organisèrent s'appela leur terre promise. Plus tard on parla de Washington et d'Adams comme de leur Moïse et de leur Josué. D'après tout cela on aurait pu croire qu'ils se croyaient les véritables descendants des anciens Israélites. Et il est bien évident que ces constantes références parallèles et analogues avec les enfants d'Israël, n'auraient pas été si souvent réitérées pendant leurs luttes pour la liberté politique si elles n'avaient pas trouvé un écho dans les esprits et les sentiments de ces grandes assemblées à qui elles étaient adressées dans les treize colonies. C'est un fait bien remarquable aussi que le Comité qui fut nommé le jour même de la déclaration de l'indépendance afin de préparer un sceau d'État pour la nouvelle République, ait proposé dans ce but une figure du roi Pharaon assis sur un char, et passant à travers les eaux séparées de la mer Rouge à la poursuite des Israélites, et Washington comme un nouveau Moïse debout sur le rivage, étendant sa main sur la mer et la forçant à submerger ce roi. Ce sceau de l'Etat était entouré de la devise biblique : « La rébellion contre les tyrans est obéissance à Dieu. »

Tout cela ne prouve-t-il pas d'une façon concluante les traditions hébraïques de leur race ?

Nous allons mettre maintenant devant nos lecteurs l'opinion de trois ou quatre des plus savants Rabbins de l'Allemagne ainsi que celle du grand Rabbin de l'Angleterre, le réverend Dr Adler, et nous les citerons en empruntant les propres paroles du ministre de l'Evangile, le révérend J.-R. Glover M. A., qui leur rendit visite dans le but de les consulter sur ce sujet. Nous citons d'après le récit imprimé.

« Lorsque, en l'année 1861, on annonça au savant Rabbin, le docteur Bamberger de Kreuznach que l'Angleterre était *le reste* de Juda, l'effet que cette nouvelle produisit sur lui fut très remarquable. Au premier moment il en fut troublé et tout perplexe ; il semblait distrait et mal à

l'aise, ce que voyant je me levai pour prendre congé en lui faisant mes excuses d'avoir abusé de son temps. Cela parut le surprendre car il dit soudain : « Mais pourquoi partez-vous si vite Monsieur le pasteur ? Vous ne faites que d'arriver ». Il y avait plus d'une heure que j'étais avec lui. « Asseyez-vous, asseyez-vous ! N'avez-vous rien de plus à me dire ? Ce que vous venez de me conter est très remarquable. Ces coïncidences sont vraiment frappantes, et tout ce que je puis dire c'est que je n'ai jamais rien entendu en ma vie qui pût paraître aussi raisonnable au sujet de la pierre de Jacob. Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir eu la bonté de me signaler la chose et je suis très reconnaissant envers le Rabbin Schwartz de Cologne, de m'avoir procuré l'avantage de faire votre connaissance ». J'avais exposé à ce Rabbin tout ce que nous possédions en 1860 en fait de preuves hébraïques au sujet des saintes choses de la révélation divine, par rapport à la portion de l'histoire de l'Irlande contemporaine de la première destruction de Jérusalem par Nebuchadnezzar (588 avant Jésus-Christ). Ce fut ceci qui lui arracha dans un élan d'émotion l'exclamation suivante : « C'est la pierre angulaire de l'avenir ! » Comme je lui demandai ce qu'il voulait dire, il répéta avec emphase les mêmes mots ajoutant : « Certainement c'est cela. C'est la pierre angulaire de l'avenir ! Certainement c'est cela ! »

Et plus tard après six semaines de réflexion lorsque, sur sa demande instante, je retournai à Kreuznach pour reprendre cet entretien, quelles furent les paroles que m'adressa cet hébreu au jugement sain et à l'esprit cultivé, au moment de nous séparer de nouveau ?

Après m'avoir remercié cordialement des informations que je lui avais données, il me dit avec énergie ! « Herr pasteur ; nehmen sie Acht ! Ich bin bereit, das panier zu tragen ! Monsieur le pasteur, prenez garde à ce que je vous dis, je suis prêt à porter l'Etendard ! » Quel Etendard ? « L'Etendard qui flotte sur le donjon du château de Windsor et qui a pour blason, sur son quartier droit, le lion de la tribu de Juda. »

Comment le Rabbin d'une petite ville obscure sur le Rhin savait-il tant de choses à propos de la reine d'Angleterre, du château de Windsor et de l'Etendard royal qui y flottait ?

Telle fut la réponse du Rabbin à la troisième des quinze questions que j'avais fait imprimer et que je lui avais laissées lors de ma première visite ; questions sur lesquelles il avait médité pendant six semaines, et dont il avait profité comme sa réponse énergique en fait foi.

Ces questions qui affectent profondément la race humaine, mais

spécialement les nations Hébraïques et Britanniques sont les suivantes :

1. Où est le sceptre perpétuel de Juda ? Genèse, XLIX, 10.

2. Où est le *Trône indestructible* de David ? Jérémie, XXXIII, 17.

3. Où, (Shiloh n'ayant pas été manifesté,) flotte l'étendard de la tribu de Juda ? Gen., XLIX, 10.

4. Où est la pierre de Jacob, le pilier du témoignage ? Gen., XXVIII, 18-22.

5. Où se trouve le reste *favori* de Juda ? Jér., XV, 11.

6. Où est la fille du dispersé ? Zeph., III, 10.

7. Où est le rejeton qu'elle doit porter ? Esaïe, XI, 12. Zeph., III, 10.

8. Quelle est la réserve à qui il sera pardonné ? Jér., I, 20.

9. Où est Ephraïm, la multitude des nations ? Gen., XLVIII, 19.

10. Où est Ephraïm chez qui Juda doit choisir une tête ? Esaïe, XI, 13. Osée, I, 10.

11. Comment les deux familles seront-elles unies ? Jér., XXXIII, 24.

12. Quel est le pur langage qui, avec le consentement de tout le peuple, sera employé par les filles du Dispersé et le rejeton (du Seigneur) qu'elle doit porter, pour servir le Seigneur ? Zeph., III, 9-10.

13. Où devrait-il choisir « Une Tête » ? Osée, I, 10.

14. Qu'est-ce que le jour de Jezreel, et où est-il ? Osée, I, 10. Jér., XXXI, 27-38.

15. Quel est l'Israël de bénédiction qui doit être « un tiers » avec l'Egypte et l'Assyrie ? Esaïe, XIX, 24-25.

Si l'on était tenté de se figurer que c'est une chose facile de répondre à ces questions, il est bon que l'on connaisse l'opinion de personnes compétentes sur ce grave sujet et la façon dont elles jugent ceux qui tentent de prouver leur orthodoxie ou leur dévouement à la foi catholique, par des airs de raillerie ou de mépris en face de ce sujet.

Car ce qui avait produit un si grand effet sur le Rabbin Bamberger à Kreuznach ne fut pas reçu moins favorablement par le Rabbin Weilchenfeld de Düsseldorf, tandis que le grand Rabbin de Francfort prêta presque autant d'attention à ce sujet que les trois autres savants hébreux avec lesquels je fus en rapport à cette occasion.

Présenté la même année par mon estimable ami le Rabbin Schwartz de Cologne à son collègue le Rabbin Weilchenfeld, je lui remis mes quinze questions en allemand que, pour le dire en passant, le bienveillant Rabbin de Cologne avait préalablement réunies sous une forme compacte en hébreu ; et m'adressant à lui avec un profond respect, je lui dis : Puis-je vous demander, Monsieur, si vous pourriez répondre à ces questions ?

Après les avoir parcourues des yeux il me rendit le papier en disant avec un air d'indignation méprisante, et un ton fort peu agréable : « Non Monsieur ! Aucun *homme* ne peut répondre à ces questions ! Dieu *seul* peut répondre à ces questions ! »

Je répliquai alors avec un profond respect, ne pouvant m'empêcher d'admirer sa juste indignation en réprimandant si sévèrement ce qu'il considérait si évidemment comme une grave insulte, et une façon de se jouer de la sainte parole de Dieu. « Excusez-moi, Monsieur, si je vous réponds que j'ai quelque chose à dire sur chacune de ces questions ; permettez-moi donc de vous demander si, en réponse à la troisième question vous pouvez me dire où flotte aujourd'hui l'Etendard de Juda dans sa puissance et avec le droit de flotter là ? » Il fit un geste pour indiquer l'impossibilité de répondre. Je repris : Il est sur le donjon du château de Windsor, dans l'étendard royal de l'Angleterre ! Le Rabbin désira savoir comment il pouvait se trouver là. Cette question amena une réponse qui fit naître une nouvelle question, et ainsi de suite. A la fin, le Rabbin apaisé, me pria avec bonté de m'asseoir, nous devînmes de bons amis et conversâmes librement. Plus tard, regardant ma montre, je dis : « Il faut que je retourne à Cologne par ce train ; il s'écria : Vous en aller ? pas encore. Vous ne faites que d'arriver. Il y avait environ deux heures que j'étais là. Ces questions et leurs réponses et les commentaires auxquels elles donnèrent lieu prirent une si grande importance qu'elles excitèrent le plus vif intérêt chez cet excellent Rabbin et ses amis.

Plus tard, lorsque j'allai en Angleterre et que j'eus une entrevue sur ce sujet avec le révérend docteur Adler — grand Rabbin de l'Angleterre et un étudiant accompli, il me demanda si je connaissais d'autres Rabbins allemands, outre le Dr Schwartz de Cologne. Je répondis : « J'ai eu l'honneur de faire la connaissance de quatre d'entre eux, des hommes, à ce que je crois, d'un grand savoir et fort éminents, le grand Rabbin d'Allemagne qui vit à Francfort, et les deux autres déjà nommés. »

« Vous connaissez personnellement Herr Weilchenfeld de Düsseldorf ? »

« J'ai eu l'honneur d'être en correspondance amicale avec lui. »

« Alors, Monsieur, permettez-moi de vous affirmer que vous avez l'avantage de connaître un homme qui n'a pas son pareil en Allemagne ! »

J'espère que ceci suffira pour garantir la compétence du Rabbin de Düsseldorf, quant à son jugement sur la gravité de la circonstance et sur l'importance des questions.....

Un jour, en 1866, si je ne me trompe, comme je rendais visite au grand Rabbin de Francfort, ayant captivé son attention par une question relative à ce qu'il pouvait savoir de l'oreiller de Jacob — la quatrième des questions, et sur d'autres points au sujet desquels il me demandait des renseignements — plusieurs coups frappés à sa porte me firent comprendre que j'étais peut-être très importun. Aussi en le quittant je lui fis mes excuses lui disant que je craignais de l'avoir dérangé dans ses affaires.

« Oui, Herr Doctor ! dit-il, vous m'avez vraiment beaucoup dérangé aujourd'hui, veille de l'Expiation où nous avons toujours beaucoup à faire, et tous ces gens qui viennent ont besoin de *me* voir. Si je vous dis cela ce n'est nullement pour vous donner des regrets, mais pour vous prouver combien votre honorable visite et le sujet de notre conversation m'ont intéressé, et laissez-moi espérer que vous voudrez bien venir encore me voir. »

Si tel a été l'effet produit sur les esprits de ces graves Rabbins par ces arguments, alors qu'ils n'étaient accompagnés que du petit nombre de preuves que nous avions en l'année 1861, et qui avaient fini par nous amener à la conviction que c'est le prophète Jérémie qui doit avoir conduit la fille des rois de l'Orient en Irlande, avec la pierre, « ou pilier fondamental du temple » pour s'allier avec le monarque qui régnait alors au moment où arrivait dans le port de Ulster le « vaisseau de Dan » ; quel ne sera pas l'effet produit sur l'esprit du corps entier des Hébreux, maintenant que la réalité et le bien fondé de cette conception première ont été si abondamment confirmés ?

Cette confirmation a été obtenue en particulier par l'examen des mots hébreux et de leur signification découverte sur les lieux mêmes tels que Innes-Phail (île de la destinée), Tara, de Tora, (la loi), Mergech (le grand dépôt ou réceptacle), Tephi, Jodhan Moran, (l'ordre des prêtres ou des sages), Gin Naômta, Urraim, Eben-Chezaut, Eben Shatiyeh, Dan Sobarke, (la fille de la maison de Dieu), Log-Aid, (le rameau transplanté, le rejeton femelle du grand Cèdre dans la grande et éminente montagne de la hauteur d'Israël ; (Ézech, XVII, 22), tous ces mots sont d'un usage journalier en Irlande et se trouvent dans tous les Dictionnaires Irlandais ou Celtiques. Et enfin le dernier que je mentionnerai, bien qu'il soit le premier et qu'il est le premier mot de ce volume. C'est-à-dire le titre de mon livre qui m'a été donné par l'excellent Rabbin lui-même איי־הים Aii-Him : les îles de la mer de l'Ouest, qui est la manière, dont encore de nos jours, les Juifs désignent l'Angleterre.

Toutes ces choses qui n'avaient pas alors été aperçues se groupent et sont en rapport avec le Tara des Rois, cet Ultima Thule qui était alors connu, et où le reste de Juda devait, à la destruction de Jérusalem « chanter à la gloire du Seigneur, » « *le chant du Seigneur en un pays étranger* » et glorifier spécialement le Seigneur par Urim — le nom du Seigneur Dieu d'Israël dans les îles de la mer de l'Ouest. (Esaïe, XXIV, 14-15). »

Nous espérons ne pas avoir trop abusé de la patience de nos lecteurs en leur présentant cette étude, quelque peu longue

et ardue, il est vrai, sur un sujet qui nous paraît avoir une importance capitale pour les chrétiens et pour les juifs.

De nombreux livres et plusieurs journaux en Angleterre et en Amérique ont été écrits et fondés pour défendre l'Identification des dix tribus perdues d'Israël avec la nation britannique. Nous avons pensé que nos lecteurs français seraient bien aise de connaître au moins quelque chose de ce qui a été dit sur ce sujet soit pour le vérifier par eux-mêmes, soit pour le contredire.

LES SUFFIS ET LA THÉOSOPHIE MAHOMÉTANE

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici l'histoire bien connue du grand prophète arabe, fondateur de l'Islamisme, dont le nom, Mahomet, signifie en Arabe, *Le Loué*. Néanmoins, nous la résumerons en peu de mots en rappelant qu'il est né à la Mecque vers l'an 570 A D; que dans sa jeunesse il gagna misérablement sa vie comme berger et conducteur de chameaux, lorsque, subitement, sa fortune changea. Chadidja, une riche veuve au service de laquelle il se trouvait, et qui était beaucoup plus âgée que lui, lui offrit sa main et l'épousa. Jusqu'à sa quarantième année sa vie ne présente rien d'important.

Le paganisme n'était plus à cette époque une foi vivante; les gens ignorants seuls lui étaient restés attachés. Le Judaïsme dominait spécialement dans le Nord de l'Arabie où l'ancienne religion d'Abraham avait répandu une idée plus pure de la Divinité; et à peu près dans le même temps, A D 600, le Christianisme pénétrait dans la Péninsule par la Syrie et l'Abyssinie.

L'imagination poétique de Mahomet avait été vivement impressionnée par les histoires des Patriarches d'Israël, ainsi que par la poésie légendaire et les brillants tableaux du Midrash. D'autre part la doctrine de l'Unité de Dieu enseignée par Moïse, qu'il considérait avec Jésus comme le plus grand prophète

après lui, répondait aux instincts philosophiques de son esprit.

C'est sous l'influence de ces deux ordres de préoccupations qu'il commença à avoir des visions, et à recevoir des communications divines. L'Ange Gabriel lui apparut, et lui enseigna la vraie religion en lui confiant la mission divine de la répandre au près et au loin.

Alors, avec une grande éloquence, il exhortait le peuple à mener une vie pure et vertueuse, et à prier le seul Dieu Eternel indivisible et infiniment sage qui l'avait choisi pour son messager et son prophète, comme il avait choisi avant lui les prophètes Hébreux.

Au début, il fit peu de disciples, et ceux-ci se recrutèrent surtout parmi les classes inférieures de la société. Les gens du monde faisaient peu d'attention à lui et le traitaient de vulgaire devin, ou de poète insensé.

Cependant, lorsque le nombre de ses adhérents augmenta, ceux qui l'avaient méprisé commencèrent à le regarder, et lui firent l'honneur d'une opposition violente. Les persécutions que lui et ses disciples eurent à subir furent si vives, qu'il se trouva forcé de se cacher pendant trois ans, dans un château fortifié qui appartenait à son oncle, Abu Talib.

Pendant ce temps, la nouvelle doctrine continuait à se répandre, et enfin il put sortir de sa retraite; mais le malheur s'abattit sur lui et il eut la douleur de perdre sa fidèle épouse, qui lui avait donné deux fils et quatre filles. Cette perte fut bientôt suivie de celle de son oncle; alors Mahomet se trouva sans fortune et réduit à la dernière pauvreté, les persécutions le forcèrent de nouveau à fuir pour sauver sa vie.

Après bien des aventures et des dangers, auxquels il échappa, il résolut de chercher un refuge dans la ville de Medina et, depuis cette époque, c'est à dire douze ou quinze ans après qu'il eût accepté sa mission divine, commença l'ère de sa prospérité. La ville où il s'était réfugié prit le nom de Médina Annabi (la ville du prophète); c'est du premier mois de l'année arabe suivante que date l'Hégire ou l'Ere Mahométane (1).

(1) Toute la chronologie de l'Orient se compte depuis l'Hégire, année I de l'ère mahométane, soit la 622[e] année Domini, et la 53[e] de la vie du prophète.

Ce n'était plus un fou méprisé et persécuté que cet homme qui édictait des lois, gouvernait la ville et régnait sur des multitudes. Il fit alliance avec plusieurs tribus Juives, mais sans réussir à les convertir. Les Juifs se riaient de lui parce qu'il prétendait être le Messie, ce qui l'irrita à tel point que, jusqu'à sa mort, il fut leur plus violent ennemi.

Cependant, il conclut des alliances avec des tribus Bédouines du voisinage, et l'un de ses actes les plus importants, peu après l'Hégire, fut la proclamation, au nom de Dieu, de la guerre contre les ennemis de l'Islam. Des foules d'aventuriers se réunirent sous son étendard. Au début, il eut à subir plusieurs revers et fut même dangereusement blessé, mais la troisième année il put célébrer le pélerinage de la Mecque, dont les habitants avaient aussi conclu la paix avec lui.

Dans la première guerre entre les chrétiens et les Mahométans, ces derniers furent battus et subirent de grandes pertes, mais les alliés de Mahomet, au nombre de 10.000, réussirent à s'emparer de la Mecque par surprise. Grâce à cette conquête, la victoire de la nouvelle religion fut assurée en Arabie bien que la guerre continuât avec plusieurs tribus arabes qui marchèrent contre Mahomet. Néanmoins sa doctrine s'étendait au loin et au près.

Il se prépara alors à attaquer les Byzantins, mais ne put accomplir son dessein. Vers la fin de la dixième année de l'Hégire, il entreprit son dernier pélerinage solennel à la Mecque, à la tête de 40.000 hommes, puis, sur le Mont Arafat, il enseigna à ses compagnons toutes les lois et les cérémonies importantes, les exhortant à la justice et à la piété.

Peu après son retour de la Mecque, et tandis qu'il se préparait pour une expédition contre la Syrie, il tomba dangereusement malade pour avoir bu une potion empoisonnée, et, finalement, il mourut dans la maison de Ayeshah, une de ses femmes, le troisième mois de la onzième année de l'Hégire (8 juin 632). On l'ensevelit la nuit du 9 au 10 juin dans cette même maison, qui devint plus tard une partie de la mosquée voisine.

Tel est le bref résumé de la carrière extérieure de Mahomet

qui fut pleine des aventures les plus romanesques et d'un intérêt palpitant.

L'espace ne nous permet pas d'étudier sa vie intérieure de visionnaire, ni les circonstances dans lesquelles sa mission extraordinaire s'imposa à lui jusqu'à ce qu'il devint le fondateur d'une religion à laquelle se rattache aujourd'hui, dit-on, plus de 130 millions d'hommes. S'il avait continué sa carrière comme il l'avait commencée, l'Islamisme aurait pu être une grande et noble religion, capable d'élever l'humanité, mais son caractère subit un grand changement après l'Hégire, et d'un homme bon et affectueux qu'il était, il devint brutal et cruel, surtout à l'égard des Juifs, lorsqu'il vit que ceux-ci ne voulaient pas l'accepter comme leur prophète. Ses violences allèrent si loin que dans une occasion il ordonna froidement l'exécution de sept ou huit cents prisonniers Juifs qui s'étaient rendus à discrétion.

Mais il ne faut pas juger Mahomet avec la même mesure que les autres hommes, et les historiens s'accordent pour dire que, si on prend sa vie dans son ensemble, l'humanité a eu peu de Prophètes aussi sincères, aussi convaincus, aussi nobles que lui.

« Que, à tort ou à raison, on considère l'Islamisme comme la malédiction et la cause première de la corruption des nations orientales, il n'en est pas moins vrai que l'on ne doit pas rendre cette religion nécessairement responsable de cette corruption, car sa morale est, en grande partie, de l'ordre le plus élevé. En outre, on ne peut mettre sur le compte de Mahomet toutes les fautes de ses successeurs. »

La religion qu'il établit était sans doute utile à l'heure où elle vint, comme protestation contre l'idée de la pluralité dans la Divinité; c'était une réaction, une tentative pour retrouver quelque chose qui avait été perdu. La doctrine de la Trinité contient une grande vérité sans doute, mais elle a été poussée trop loin; le Mahométanisme fut comme une protestation contre cette tendance, et une nouvelle affirmation de l'Unité de Dieu. La spiritualité des Juifs n'était pas aussi abstraite que celle des Mahométans, car elle concevait Dieu descendant miraculeusement vers son peuple par ses prophètes et ses rois, et mystérieurement présent dans ses tabernacles.

On peut donc avec raison appeler le Mahométanisme l'Unitarisme de l'Orient.

Mais en enseignant un Dieu qui est bien au dessus et en dehors de l'homme, une entité spirituelle abstraite, séparée de la matière et qui, par conséquent, ne pourra jamais se manifester à l'humanité, ni être révélée par la peinture ou les allégories sacrées ; un Dieu enfin retiré du monde, cette doctrine rendait la vie stérile et vide, en privant l'homme du premier des divins commandements — l'amour de Dieu. L'Islamisme enseigne le culte d'un seul Dieu comme Volonté Suprême, dont la loi est la fatalité, et le service qu'il réclame, la soumission. Il voit Dieu, mais non pas l'homme; il enseigne le droit de Dieu aux supplications et aux prières incessantes des fidèles, mais il n'admet pas les droits de l'humanité à l'amour et à la justice de Dieu.

Le Christianisme, avec son « Père céleste » toujours vivant, aimant et présent, qui n'appelle pas ses créatures serviteurs mais amis et enfants, est de beaucoup la religion la plus heureuse. On a dit que le contraste entre lui et l'Islamisme est celui que présente « le mouvement avec la fixité, le développement avec la stérilité, la vie avec la pétrification; » car l'Islamisme est sans vie et ne peut pas croître, tandis que le Christianisme est vivant, et parce qu'il est vivant, il faut qu'il avance et qu'il change, ce qu'il fera à mesure que le temps développera l'esprit humain et lui permettra de voir et de pénétrer les divins mystères. Ainsi « en avant » est la devise de l'un, tandis que « immobile » est non-seulement la devise mais la condition la plus essentielle de l'autre.

Le sceau et le secret de l'une de ces religions est résumé dans cette phrase : « La Illah illa Allah; » c'est le Panthéisme de la Force exclusivement attribuée à Dieu, « Keinà Yesha'o' » comme il le veut, pour citer l'expression qui revient constamment dans le Koran. Le sceau et le secret de l'autre se trouvent dans ces paroles de Jésus : « Moi en eux, toi en moi, et que tous soient un en nous »; ainsi « Dieu dans l'homme est un avec l'homme en Dieu. »

Nous l'avons déjà dit, la Théosophie Sémitique exprime la

crainte plutôt que l'amour, et les Suffis qui, avec l'audace qui leur est particulière, s'identifient avec la divinité, peuvent bien être initiés aux plus profonds mystères, mais ils ressemblent plutôt à des épaves des temples païens qu'à des adorateurs orthodoxes dans la mosquée mahométane.

Le mahométanisme s'appelle *Islâm*. Résignation, ou entière soumission à la volonté de Dieu. Dans sa partie théorique, il est *Imân* c'est-à-dire Joie ; dans sa pratique, *Din*, religion (sagesse) qui contient les lois rituelles et morales comprenant quatre devoirs principaux : la prière, l'aumône, le jeune, les pélerinages. De même que le Koran remplaçait les Evangiles, Mahomet remplaçait Jésus-Christ, que les Mahométans considèrent cependant comme un grand prophète dont la naissance a été miraculeuse et qui reviendra pour établir partout la religion de l'Islâm.

La croyance aux anges est un des dogmes importants de cette religion. Les anges procèdent du feu et se tiennent entre Dieu et l'homme, adorant et servant le premier, intercédant en faveur du second et le protégeant. Les anges principaux sont : « Le Saint Esprit », ou « l'ange de la Révélation. » — Gabriel. « Le protecteur spécial et le gardien des Juifs ». — Michael. « L'ange de la mort. » — Azraël (Raphaël dans l'Evangile apocryphe de Barnabas ;) — Les anges de la résurrection « Israeel et Uriel. » En outre des anges il y a les bons et les mauvais génies, le chef des derniers étant Iblis (le Désespoir.) Ces Jin sont sujets à la mort; ils ont différents noms et différentes fonctions (les fées Péri, les géants Div, les Destins Takvins, etc.) et ils sont sous tous les rapports pareils aux Shédim des Juifs.

Le Koran enseigne la doctrine des décrets éternels ou de l'Absolue prédestination; il parle de prophètes qui ont précédé Mahomet et dont il est le successeur, tels que Adam, Noé, Moïse et Jésus — de livres sacrés, dont tout ce qu'il nous reste sont le Pentateuque, les Psaumes, les Évangiles et le Koran ; en outre il cite l'Evangile apocryphe de Barnabas et les écrits de Daniel. Il croit à la résurrection de l'âme et du corps pour un jugement final, ainsi qu'au purgatoire, ou à un

état intermédiaire après la mort, pendant lequel l'âme attend la résurrection générale pour entrer, selon son rang, soit immédiatement dans le paradis en qualité de prophète, ou de martyr (celui qui a succombé en se battant pour Islam), soit, comme les simples croyants, pour errer près de la tombe, ou habiter avec Adam un ciel inférieur.

L'ange Gabriel ne révéla pas à Mahomet quelle serait l'époque de la résurrection générale, car c'est un mystère, mais il lui apprit que le jour du Jugement durerait de mille à cinquante mille ans, jusqu'à ce que, l'épreuve étant passée, les justes entrassent dans le paradis à droite et que les méchants fussent poussés à gauche dans l'enfer. Tous doivent cependant passer sur le pont Al Sirât, plus fin qu'un cheveu et plus aigu que le tranchant d'une épée, et qui est jeté au-dessus de l'enfer.

Les justes le traverseront aisément, mais les méchants tomberont la tête la première dans l'enfer qui est divisé en sept degrés assignés aux Mahométans, aux Juifs, aux Chrétiens aux Sabéens, aux Magiciens, aux Idolâtres. Le degré le plus bas est destiné aux Hypocrites, qui professent extérieurement la religion sans en avoir au fond.

Les femmes forment la majorité des habitants de l'enfer. Les pauvres entreront dans le paradis 500 ans avant les riches.

Il y a environ 100 degrés de félicités diverses qui attendent les gens pieux; ces félicités sont représentées par tout ce que les fantaisies Juives, Chrétiennes, Magiques et autres ont pu imaginer de plus insensé, de plus séduisant et de plus sensuel; il y a cependant des récompenses plus élevées et d'un genre purement spirituel pour ceux qui ont vécu sur terre de la vie intérieure de l'esprit plutôt que de la vie extérieure des sens.

Les signes de l'approche du dernier jour sont tous empruntés au Talmud et au Midrash des Juifs, où sont énumérés les signes de la venue du Messie; ce sont le déclin de la foi, des guerres, des séditions, des désastres; le soleil se lèvera à l'occident, la Bête apparaîtra, Constantinople sera pris par les descendants d'Israël, l'Antechrist apparaîtra; il y aura une guerre avec les Juifs, des tremblements de terre en divers lieux, une obscurité complète causée par une éclipse, etc, etc.

Le Koran ne reconnaît nullement la fraternité humaine, bien au contraire, car Mahomet fait un devoir aux Moslems de trahir et de tuer leurs propres frères s'ils sont infidèles. Une des plus strictes injonctions du Koran est de faire la guerre aux infidèles, et celui qui est tué en combattant pour l'Islam est considéré un martyr, et recevra la plus riche récompense. Le Mahométanisme est en vérité la religion de l'épée, et tout l'opposé de celle du miséricordieux Bouddha qui enseignait la tendresse et la charité, non pas seulement envers les hommes mais à l'égard des plus humbles animaux, et défendait strictement de répandre le sang.

C'est la durée plutôt que le progrès de l'Islamisme qui est un fait remarquable, et il est dû surtout au Koran qui forme le code fondamental non seulement de la Théologie Mahométane, mais règle aussi les lois civiles. Le Koran est le document le plus important que possèdent les Musulmans; il n'y a aucun doute que ce ne soit l'œuvre personnelle de Mahomet, non point écrite de sa main, mais probablement sous sa dictée ou sa direction; (1) et il a été conservé avec un tel soin qu'après tant d'années écoulées il n'y a qu'un seul Koran en usage parmi les nations si diverses qui suivent l'Islamisme. Gibbon dit à ce sujet : « Le langage et les lois du Koran étaient étudiés avec une égale dévotion à Samarcand et à Séville, le Maure et l'Indien s'embrassaient comme des frères au pélerinage de la Mecque, et la langue arabe fut adoptée comme l'idiome habituel de toutes les provinces à l'Ouest du Tigris. »

Treize siècles environ ont prouvé la force de la religion du prophète arabe, qui est encore professée par une grande partie de la race humaine en Asie, en Afrique et en Europe; si sa puissance a décru, son fanatisme et sa bigoterie n'ont pas diminué, comme beaucoup de tristes épisodes l'ont prouvé dans ces derniers siècles. En Turquie, en Perse, en Egypte, aux Indes, les disciples de l'Islam, à la fin de ce dix-neuvième siècle, sont aussi

(1) C'est une circonstance bien singulière qu'aucun des six grands maîtres de la religion de la Sagesse-Siddartha ou Gotama Bouddha, Pythagore, Socrate, Jésus, Ammonius ou Mahomet, n'aient laissé un souvenir écrit de leur existence ou de leur doctrine.

fortement attachés à leur foi que lorsque, politiquement parlant, le Mahométanisme était au zénith de sa puissance.

« A peine un siècle s'était-il écoulé depuis la mort de Mahomet que l'Islam, par la puissance de l'épée, régnait en souverain sur l'Arabie, la Syrie, la Perse, l'Egypte, toute la côte nord de l'Afrique, et même jusqu'en Espagne ; et en dépit des luttes et des divisions qui agitèrent l'intérieur de ce gigantesque royaume, il grandit de plus en plus jusqu'à ce que le croissant finît par reluire sur les flèches de Sainte-Sophie, à Constantinople et que le cri de « Allah il Allah ! » résonnât devant les portes de Vienne. Depuis ce moment, cependant, la splendeur et la puissance du Mahométanisme commencèrent à décliner, bien que, aujourd'hui il y ait encore sur le globe 130,000,000 d'habitants qui professent cette religion. D'une façon générale on peut dire que les Mahométans ont été les instructeurs éclairés de l'Europe barbare, du neuvième au treizième siècle. La renaissance de l'esprit et de la culture de la Grèce date des jours glorieux des législateurs Abbasides. La littérature classique eût été irrémédiablement perdue si, aux époques d'obscurité, elle n'avait trouvé un refuge dans les écoles des Infidèles.

La transmission de la connaissance de l'astronomie est attribuée aux deux familles de la descendance directe d'Abraham, les enfants d'Isaac et d'Ishmaël. Les Arabes nous ont transmis le nom des étoiles et les Hébreux, les prophéties qui y correspondent.

M. Renan trouve dans toute la race sémitique une tendance au monothéisme, mais Max Muller considère que la véritable origine de cette tendance vient d'Abraham lui-même « l'ami de Dieu » le « Père des Fidèles. » Il attire l'attention sur ce fait que Moïse aussi bien qu'Abraham, et plus tard Mahomet, ne prêchèrent pas un nouveau Dieu, mais le Dieu d'Abraham. «Ainsi, » dit-il, « la foi en un seul Dieu vivant, qui semblait supposer l'existence d'un instinct monothéiste greffé dans chaque membre de la famille sémitique, remonte à un seul homme. » Il ajoute que, quant à lui, il croit que cette foi en un Dieu suprême vint à Abraham par une révélation spéciale. « Et si, »

dit Freeman Clarke, « par une révélation spéciale on entend une voix intérieure grande et profonde, une vision inspirée de la vérité, si intense et si vivante qu'elle devient une réalité, comme celle du monde extérieur, (aux sens matériels), alors nous ne trouvons pas de meilleure explication du monothéisme des Hébreux que cette conviction transmise depuis Abraham, de père en fils, et de génération en génération. » Ce qu'il y a de curieux, en effet, chez le peuple juif, c'est que chacun se dit enfant d'Abraham et regarde en arrière à son grand ancêtre « l'ami de Dieu. »

Mais si les Israélites sont les enfants d'Abraham, les Mahométans le sont également ; seulement, tandis que les premiers sont les descendants d'Isaac, le fils de la femme libre, les seconds sont les descendants d'Ismaël, le fils de la femme esclave ; circonstance qui, comme nous le dit St Paul, est « une allégorie représentant les deux alliances, dont celle du Mont Sinaï a engendré l'esclavage et correspond à la Jérusalem d'à présent qui est en esclavage avec ses enfants. Mais la Jérusalem d'en haut est « libre », et il ajoute : « *Pour nous, mes frères, nous sommes les enfants de la promesse de même qu'Isaac.* » (Galates IV, 28).

Poursuivant son allégorie dans son Epître aux Hébreux (XII, 22) il dit : « *Mais vous êtes venus à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, aux milliers d'anges. A l'assemblée et à l'église des premiers-nés qui sont écrits dans les cieux; à Dieu qui est le juge de tous; aux esprits des justes qui sont parvenus à la perfection et à Jésus le Médiateur de la nouvelle alliance,* » etc., etc. Aussi lisons-nous par rapport aux mérites et aux démérites du Mahométanisme, (la religion des descendants du fils d'Abraham par la femme esclave) (1) que, tandis qu'il inculquait comme idée centrale l'unité de Dieu, et enseignait la soumission, l'obéissance, la patience, il développait, d'autre part, un individualisme malsain et rabaissait la vie sociale. Ses gouvernements ne sont pas des gouvernements; si ses vertus sont stoïques, elles en-

(1) Les Mahométans affirment, cependant, que Agar n'était pas une esclave mais une princesse.

gendrent une vie stérile et vide, il pousse à un orgueil et à une cruauté sauvages; il fait des hommes des tyrans ou des esclaves; des femmes des jouets, de la religion la soumission à un despotisme sans limite; c'est donc une foi dure, vide et cruelle, qui doit céder le pas aux formes plus pures d'une civilisation plus élevée. (Freeman Clarke : *Les dix Grandes Religions.*)

M. Palgrave qui, à ce qu'il paraît, a écrit les meilleurs comptes rendus de la condition de l'Arabie centrale et méridionale, résume toute la théologie mahométane en une doctrine de la divine Unité d'une volonté pure; l'homme est absolument passif et impuissant. Il appelle ce système « un panthéisme de la force. » Dieu est un autocrate ayant une volonté arbitraire : il est jaloux de ses créatures et se plaît à leur faire sentir qu'elles sont ses esclaves.

Telle est, selon M. Palgrave, l'idée principale du Mahométanisme et du Coran, et c'est bien ce qu'il y avait au fond de l'esprit de Mahomet.

Cet auteur dit encore à ce sujet : « Nous ne manquons pas d'exemples authentiques — le Sahech, les commentaires de Begdâwée, le Mishkat-el-Mesabech et cinquante autres ouvrages nous donnent d'amples témoignages sur ce point... Ainsi éternellement et infiniment exalté, supérieur et différent de toutes les créatures qui sont devant lui sur un niveau commun d'inertie, Dieu est Un, Omnipotent et Omniprésent dans l'action, ne reconnaissant ni règle, ni mesure, ni limites sauf celles de sa Volonté Unique et Absolue.

« Il ne communique rien à ses créatures, car leur puissance et leurs actions apparentes sont à Lui seul, et, en retour, il ne reçoit rien d'elles ; car quoi qu'elles puissent être, elles le sont en Lui, par Lui, et de Lui seulement. Et, en outre, aucune supériorité, aucune distinction, aucune prééminence ne peuvent être légalement réclamées par une créature sur les autres; dans l'égalisation complète de leur servitude et de leur abaissement communs, toutes sont également les jouets d'une seule Force qui les emploie pour l'écrasement ou l'amélioration, pour la vérité ou l'erreur, pour l'honneur ou la honte, pour le bonheur ou la souffrance, et tout à fait indé-

pendamment de leurs qualifications individuelles, de leurs désirs ou de leurs avantages ; simplement parce qu'Il le veut et comme Il le veut...

« Que la notion de la Divinité contenue ici, quelque monstrueuse et blasphématoire qu'elle puisse paraître, soit exactement et littéralement celle qui se trouve dans le Coran, me semble un fait acquis. Nul ne pourra en douter qui aura étudié attentivement, et médité les textes Arabes (une lecture superficielle dans une traduction ne suffirait pas). En réalité, chaque trait de cet odieux tableau a été pris presque mot pour mot dans « Le Livre » le plus parfait miroir de l'esprit et du but de son auteur. La tradition contemporaine confirme encore cette conclusion, que telle était bien l'idée et l'esprit de Mahomet. »

Ceci dit sur l'Alliance qui, comme saint Paul le dit, *engendre l'esclavage* et répond à la Jérusalem actuelle « qui est en esclavage avec ses enfants, » voyons maintenant l'Alliance qui est la Jérusalem céleste et passons des enfants de la femme esclave aux enfants de la promesse.

« Le christianisme enseigne l'existence d'un seul Être Suprême qui est un pur Esprit « au dessus de tout, à travers tout et en tout; de qui, par qui et à qui sont toutes choses. » Le christianisme, religion plus spiritualiste que le Brahmanisme, a échappé au polythéisme et à l'idolâtrie dans lesquels ce dernier est tombé. Tout en enseignant la Foi en un Être Sudrême, fondement et substance de toute existence, il le reconnaît pour un DIEU VIVANT qui n'est pas absorbé en lui-même ni séparé de sa création, mais qui agit comme Providence personnelle, comme ami et comme Père. Ce Dieu demeure dans l'Eternité, mais il est manifesté dans les temps. » (J. F. Clarke, *les Dix grandes religions*.)

Et maintenant voyons les deux alliances à l'œuvre et ce qu'elles ont produit.

Dans ce but nous avons choisi un récit familier et intéressant de Miss Rogers, contenu dans son ouvrage intitulé « La Vie domestique en Palestine » publié en 1862, et qui met en relief le caractère des femmes mahométanes. Miss Rogers a voyagé

en Palestine, avec son frère qui était consul de la Grande-Bretagne à Damas, et, un soir, près de Naplous, elle se trouva forcée de coucher dans la même chambre que les femmes du gouverneur d'Arrabeh.

« Lorsque je commençai à me déshabiller les femmes m'observèrent avec curiosité : et quand je mis ma chemise de nuit elles furent extrêmement étonnées et s'écrièrent : « Où allez-vous? Pourquoi avez-vous mis une robe blanche? » Elles ne changent pas de vêtements pour dormir, en sorte qu'elles étaient là dans leurs robes aux couleurs voyantes, prêtes à être au lit en une minute. Mais elles restèrent autour de moi jusqu'à ce que je leur eusse dit « bonsoir », puis toutes m'embrassèrent en me souhaitant d'heureux rêves. Alors je m'agenouillai, et, après, sans rien dire, je me mis au lit et je tournai mon visage contre le mur, pensant à l'étrange journée que je venais de passer. Je tâchai de me calmer pour dormir, bien que j'entendisse les femmes qui chuchotaient entre elles. Ma tête ne reposait pas depuis dix minutes sur l'oreiller de soie rouge que je sentis une main passer doucement sur mon front et j'entendis une voix caressante qui disait : « Ya Habibi... O bien-aimée. » Mais je ne répondis pas de suite, ne voulant pas être dérangée sans nécessité. J'attendis un instant et mon visage fut de nouveau touché. Un baiser se posa sur mon front et la voix reprit : « Miriam, parlez-nous; parlez, Miriam chérie! Je ne pus pas résister plus longtemps, et en me retournant je vis Helweh, la plus jolie des femmes de Saleh Bek, penchée sur moi et je lui dis : « Qu'est-ce, mon doux ange, que puis-je faire pour vous? » Elle reprit : « Que faisiez-vous donc tout à l'heure lorsque vous étiez à genoux, votre visage dans vos mains? » Je m'assis sur mon lit et lui répondis très sérieusement : « Je parlais à Dieu, Helweh. » — « Que lui disiez-vous? » Je répliquai : « Je voulais dormir. Dieu ne dort jamais; je l'ai prié de veiller sur moi afin que je pusse m'endormir en me souvenant qu'Il ne dort jamais, et me réveiller en sentant sa présence. Je suis très faible, Dieu est Tout Puissant. Je lui ai demandé de me fortifier par sa force. » Pendant que je parlais toutes les dames s'étaient assises autour de moi sur mon lit, et les

esclaves s'étant approchées se tenaient debout à nos côtés. Je leur dis que je ne connaissais pas assez leur langue pour leur expliquer ce que je pensais ; mais comme j'avais appris la prière du Seigneur en arabe, je la leur répétai phrase après phrase, lentement. Lorsque je commençai : « Notre Père qui es aux cieux, Helweh s'écria : « Vous m'avez dit que votre père est à Londres. » Je répondis : « J'ai deux pères, Helweh ; un à Londres qui ne sait pas que je suis ici et ne peut pas le savoir jusqu'à ce que je lui écrive, et un Père Céleste, qui est ici maintenant; qui est avec moi toujours, qui nous voit et nous entend. Il est votre Père aussi. Il nous enseigne à distinguer le bien du mal lorsque nous l'écoutons et lui obéissons. »

« Pendant un instant, il y eut un grand silence. Elles paraissaient toutes saisies, comme si elles sentaient qu'elles se trouvaient en présence de quelque puissance inconnue. Alors Helweh reprit : « Qu'avez-vous dit encore? » Je continuai la prière du Seigneur, et lorsque j'en fus à ces mots : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », elles s'écrièrent : « Ne pouvez-vous pas faire le pain vous-même? » Le passage « pardonne-nous nos fautes comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés » est très incisif dans la langue arabe ; et l'une des femmes les plus âgées, dont le visage avait une expression sévère et implacable demanda : « Etes-vous obligée de dire cela chaque jour? » comme si elle pensait que cela devait être bien difficile à faire. Alors elles me demandèrent : « Etes-vous une musulmane? » Je répondis : « Je ne m'appelle pas musulmane, mais je suis votre sœur créée par le même Dieu, qui est le seul Dieu, le Dieu de toutes les créatures, mon Père et votre Père. » Elles me demandèrent aussi si je savais le Coran et furent toutes surprises d'entendre que je l'avais lu. Alors me tendant un rosaire elles dirent : « Connaissez-vous cela? » Je répétai quelques-unes des phrases les plus frappantes et les plus compréhensibles, très nettement et très lentement et elles s'écrièrent : « Mashallah, la fille anglaise est une vraie croyante ; » et ces esclaves Abyssiniennes impressionnables et sensitives s'écrièrent d'un commun accord : « En vérité, elle est un ange. »

« Les Musulmans, hommes et femmes, ont constamment le nom d'Allah sur leurs lèvres, mais cela n'est pour eux qu'une formalité, c'est pourquoi ces femmes furent si étonnées lorsque je leur dis que je parlais avec Dieu. Si je m'étais servie de l'expression : je dis mes prières, ou je fais mes dévotions, cela ne les aurait pas frappées. Le lendemain matin en me réveillant je trouvai toutes les femmes du voisinage qui étaient venues pour entendre la fille anglaise parler de Dieu, et Helweh me dit : « Maintenant, Miriam chérie, voulez-vous parler à Dieu? » Je leur demandai si elles voulaient dire Amen, et après un moment d'hésitation elles crièrent toutes Amen, Amen ! » Alors l'une d'elles reprit : « Parle encore ma fille, parle-nous *du pain*. Je répétai donc la prière du Seigneur avec des explications. Au moment de mon départ elles s'assemblèrent toutes autour de moi et me dirent affectueusement : « Reviens, o Miriam bien-aimée ! »

L'idée que les Mahométans se font de Dieu est d'une spiritualité toute abstraite et incompréhensible ; ils le placent bien loin au-dessus du monde, au-dessus de tout. Le monothéisme des juifs diffère de celui-là en ce qu'il combine l'idée de la volonté avec l'idée de la justice. Les livres des juifs abondent en expressions sur la justice et la droiture des voies de Dieu. « Mahomet nous prêche un Dieu au-dessus de nous, Moïse un Dieu à la fois au-dessus de nous et avec nous. Jésus nous parle d'un Dieu au-dessus de nous, avec nous et *en* nous. »

Cinq fois par jour le muezzin annonce l'heure de la prière du haut des minarets par ces mots : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Venez prier » et immédiatement chaque musulman se prosterne sur le sol, avec la plus grande humilité. On doit reconnaître qu'ils sont très ponctuels à remplir leurs devoirs religieux et que la piété de quelques-uns est sincère. Ils considèrent la prière comme la clef du Paradis ; mais pour que la prière soit efficace il faut qu'elle soit précédée de certaines purifications religieuses, qui sont de deux sortes : le *Ghusl*, ou l'immersion totale du corps et le *Wadû*, ablution partielle qui doit s'accomplir immédiatement avant la prière. Cette cérémonie a une importance

très grande, elle consiste à se laver les mains, le visage, les oreilles et les pieds jusqu'à la cheville, en prononçant des sentences pieuses.

On admet généralement que le Coran a été composé après la mort de Mahomet, au milieu de la confusion des luttes civiles, en partie d'après des documents écrits, et en partie sur les récits de ses disciples, et que vingt-deux ans plus tard il fut révisé et rédigé à nouveau par Othman. On y rencontre des traces évidentes de deux religions, l'une antérieure à la fuite à Médine et l'autre postérieure. La première est le Coran de Mahomet et des quatre premiers Califes, ces sincères et zélés patriarches, qui commandaient d'immenses armées et cependant se rendaient à pied à la Mosquée pour chanter les louanges de Dieu dans des cérémonies aussi simples que celles des réformateurs; la seconde est le Coran des magnifiques conquérants Sarrasins, gonflés d'orgueil et de vanité. Ainsi le Coran contient deux religions très distinctes : la première qui est un système de théisme pur, tel que l'époque pouvait le produire, inculquant une morale sévère et une soumission stoïque ; la seconde qui pousse à une propagande sanguinaire, à la bigoterie et à l'intolérance. L'une était la religion de Mahomet le Sophee, le disciple de la Sagesse Divine, l'autre fut la doctrine des Califes conquérants.

Que le Coran contienne de grandes beautés, nous ne le nions pas; et les Mahométans considèrent ces beautés comme une preuve suffisante de son inspiration Divine; mais au point de vue de l'élévation de la pensée et de la clarté de l'expression, il ne peut soutenir la comparaison avec les autres écrits sacrés des Juifs et surtout avec ceux de l'Inde.

« Pour nous, » dit M. Renan, « le Coran nous semble déclamatoire, monotone et ennuyeux. » A l'opposé de la Bible, qui est l'inspiration d'un grand nombre d'esprits élevés, le Coran ne contient que celle d'un seul homme. Cette raison suffit à expliquer l'uniformité de l'expression, mais c'est une uniformité mécanique qui, comme le dit M. Renan avec beaucoup de raison, devient monotone et ennuyeuse. Il aurait pu ajouter qu'il manque non seulement de variété dans

l'expression, mais aussi de l'esprit libéral des écrits sacrés juifs. Le Coran est, dans son ensemble, étroit et intolérant, bien que contenant de fort beaux passages. Voyez par exemple, cette description de l'infidèle :

« Comme l'obscurité sur une mer profonde, où en bas les flots montent sur les flots, tandis, qu'en haut, les nuages sont une masse sombre sur une autre masse plus sombre, en sorte que, si un homme élève sa main, il ne peut pas la voir ; ainsi en est-il de celui à qui n'arrive point la lumière de Dieu. »

Et le passage suivant :

« Lorsque le soleil se sera replié, que les étoiles seront tombées, que les montagnes seront mises en mouvement, que les mers seront bouillantes, que les feuilles du livre se dérouleront, que les cieux seront dépouillés comme une peau, que l'enfer commencera à flamber et que le paradis s'approchera, alors chaque âme saura ce qu'elle a fait. »

Le passage suivant est une traduction des vers du Coran d'après le splendide exemplaire qui appartenait à l'infortuné Tippoo Sultan et qui a été conservé dans la bibliothèque de l'Université de Cambridge en Angleterre :

« *Les versets du Coran qui est bon et qui fait les délices du cœur sont au nombre de six mille six cent soixante-six. Mille donnent des commandements et mille de sévères défenses. Mille contiennent des promesses et mille des menaces. Mille sont des histoires de choix, et mille consistent en paraboles instructives. Cinq cents sont des discussions sur ce qui est légal, cent sont des prières pour le matin et pour le soir.*

Dans ce chiffre 6.666 nous pouvons voir l'idée du système Cyclique : Le premier Cycle était 6, le second 60, le troisième 600, le suivant 6000, et ainsi nous voyons que Mahomet est généralement considéré comme le dixième Avatar, l'Om-Ahmed ou l'incarnation renouvelée ; la dixième incarnation de Bouddha ou de la *Sagesse divine, le désir de toutes les nations* qui se manifestait à chaque Cycle, arrivant 600 ans après Jésus, comme Jésus était venu 600 ans après le Bouddha, et 600 ans après lui est venu Genghis Khan (1).

(1) C'est un fait très peu connu et qui n'a pas encore été expliqué que les princes

Les dix incarnations étaient les dix révolutions du Neros ou de l'Om sacré. A la naissance de Jésus *huit* avaient déjà passé, à ce que disaient les brahmines et selon les attestations de Virgile, de Zoroastre et des Sybilles. L'opinion généralement adoptée parmi les premiers chrétiens était que le monde devait prendre fin au bout de 6,000 ans, c'est-à-dire après dix Avatar, Calpas ou époques de 600 ans chacune, mais ils ne savaient pas si ces époques devaient être comptées depuis la création ou depuis le déluge.

A l'époque de Richard I[er] A. D. 1190, la croyance dominante était que la fin du monde allait bientôt arriver, et c'est une des causes qui poussèrent les croisés en Palestine, où les dévots s'attendaient à voir apparaître le Sauveur. Lorsque les personnes qui étaient initiées à la religion ésotérique du Vatican furent désappointées en l'année 600 du Christ, elles s'imaginèrent alors que les fameux 6,000 ans finiraient en l'an 1200 qui serait le commencement du millénium, et ce fut ce qui amena la croisade contre l'Ante-Christ mahométan qui s'était élevé contre le vrai Christ, le dixième, le dernier Avatar ou messager. Puisque le neuvième âge avait commencé avec le

natifs Hindous sollicitèrent (et ils le feraient encore si les anglais ne les en empêchaient pas) d'être investis de leurs possessions par la main du Mogol à Delhi (la cité aux *sept* portes, comme la cité de Thèbes, gouvernée par Al Mage, le Mage ou le Mogul; Delhi la cité du Dieu-[illegible], D-'el-ii), bien qu'il soit un mahométan et qu'eux-mêmes soient les disciples de Cristna ou des Brahmines.

La raison de cela est qu'il est un descendant de Genghis Khan que l'on croyait être un Avatar, un Vicramaditza et, comme tel, ayant droit à la domination universelle. Les anciens pèlerinages des Hindous à la Mecque prouvent qu'eux-mêmes, aussi bien que les Afghans, tenaient Mahomet pour un Avatar. Le Sopheisme de l'Inde et de Mahomet étaient sans doute le même à l'origine. Il est évident que le Mogol, le Roi de Siam et l'Empereur de la Chine, prétendent tous être les descendants du fils aîné du premier Patriarche et avoir droit, par lui, à l'empire du monde. Ceci montre que le titre de *Rois des Rois* etc., qu'ils prennent, n'est pas le fait d'une vanité grotesque et méprisable mais qu'il a pour eux une raison d'être. C'est là-dessus que se fonde également leur prétention au titre de *Fils du Soleil et de la Lune*, qui au premier abord nous paraît si monstrueusement ridicule. L'empire de Genghis Khan s'appelait *le Sage Gouvernement* ou le *Gouvernement de la Sagesse*. A propos de ce prince voyez dans *Ency. Brit*, Ar. Mogul p. 299, etc., la généalogie de Japhet, le récit romantique de la vie de ses ancêtres pendant 400 ans, son inauguration par un Prophète, le changement de son nom de Teninjin, et la croyance de ses sujets qu'il avait droit à la possession du monde entier. Cette inauguration de Genghis eut lieu au treizième siècle, lorsqu'on croyait en Europe au Millenium, lorsque chacun attendait *celui qui devait venir*, Genghis Khan marcha sur la Chine en 1211 A D II. (Anacalypus II, p. 353.

Christ *ils* en concluaient que le dixième devait commencer en l'an 600 et finir avec l'année 1200; et alors aurait lieu la manifestation du Seigneur à Jérusalem que les dévots voulaient préparer pour sa réception.

Ceci est attesté par saint Bernard de Clairvaux et avait été prédit par Joachim, abbé de Curacio en Calabre, un des plus célèbres astronomes de ce temps-là.

L'Ante-Christ devait apparaître à Antioche, et cette croisade fut le *rassemblement des rois de la terre pour livrer la bataille du grand jour du Dieu tout puissant*. Il semble, d'après les documents que nous possédons, que la prise d'Antioche était considérée comme aussi importante que celle de Jérusalem et ce fut une des premières villes dont les croisés se rendirent maîtres.

Nous qui vivons à la fin du second Cycle, ou Calpa de 600 ans, nous spéculons encore sur la fin du monde (de l'Age ou du Calpa) car tous les signes des temps semblent indiquer qu'un grand changement moral va se produire sur la terre, et quelques-uns, parmi nous, pensent qu'il a déjà commencé en l'année 1882. Selon un grand nombre de prophéties, en effet, l'année 1881 semble être désignée comme la dernière de l'ancienne dispensation, et nous avons pris l'habitude de dater de cette année *Anno dominæ I*, en employant la terminaison féminine, la nouvelle dispensation ayant été annoncée comme devant être d'une nature féminine, en un mot comme l'avénement de la Divine Sagesse ou THEO-SOPHIA, époque où tout ce qui avait été gardé secret depuis le commencement serait dévoilé.

Peut-être trouvera-t-on une explication plus satisfaisante du caractère féminin de la nouvelle dispensation dans les écrits de nos frères d'Orient (Ex-Oriente Lux) Nous voyons que dans leur doctrine de la constitution Septenaire de l'Homme le sixième principe, ou l'âme spirituelle de l'homme, est toujours considérée comme féminine.

L'Ame première ou terrestre, l'*Anima Bruta* (le 4e principe) est représentée par la Mère Terrestre EVE, mais l'Ame spirituelle, l'*Anima Divina* (le 6e principe), est littéralement la fiancée du Ciel—MARIE, la Vierge-mère du Christ en l'homme;

et c'est l'avènement de cette Ame spirituelle *dans l'humanité* qui est attendue aujourd'hui, et qui, lorsque le temps sera venu, favorisera LA SECONDE VENUE DU CHRIST, car l'Esprit du Christ est conçu et naîtra du sixième principe, ou de l'âme spirituelle, qui est la mère de Dieu en l'homme. Ainsi la nouvelle dispensation sera positivement la MANIFESTATION DES FILS ET DES FILLES DE DIEU.

Certains signes des temps confirment l'exactitude des calculs sur lesquels repose cette conviction, car à l'époque actuelle s'appliquent plus qu'à aucune autre les paroles de Daniel, « *le temps de la fin* », lorsque « *plusieurs courent ici et là et que la connaissance sera augmentée.* » Non seulement aujourd'hui nous voyons les moyens de locomotion arrivés à leur plus grand développement et, en un clin d'œil, grâce à l'électricité, les nouvelles circulent à travers le monde entier, mais tout annonce que l'époque du dévoilement est arrivée, car les Mythes et les Allégories sont aujourd'hui expliqués et leur véritable sens est pleinement manifesté à ceux qui ont des oreilles pour entendre et des cœurs pour comprendre. Ceux-là seuls qui vivent encore dans les sphères inférieures du matérialisme et qui, par conséquent, sont indifférents à de telles révélations ne profiteront pas de la bonne nouvelle annoncée à ceux qui aiment le Seigneur et qui reçoivent joyeusement « l'ESPRIT DE VÉRITÉ, le Consolateur, » si clairement annoncé par le Christ, ce dernier des messagers envoyés par notre tendre Mère Universelle, la Sagesse Divine.

C'est un fait curieux que les chiffres de l'année 1881, résumés cabalistiquement ainsi $1 + 8 + 8 + 1 = 18$ et divisés par trois nous donnent les trois 6 mystérieux ou 666 le nombre apocalyptique de la bête qui peut signifier *négation*, l'esprit d'incrédulité et de matérialisme, car il nous est aussi dit que c'est le nombre de l'homme. Mais il s'agit ici de l'homme terrestre qui, après avoir complété son évolution matérielle, sera désormais appelé d'un nom nouveau, (probablement « un fils de Dieu ») et qui devra mener une vie nouvelle. Il y a une autre coïncidence remarquable par rapport à l'année 1881 que nous trouvons dans le dix-septième chapitre de la Genèse, où nous

lisons que le Seigneur Tout-Puissant renouvela son alliance avec Abraham, qui désormais sera appelé d'un « NOUVEAU NOM ». (A-Braham ou fils de Dieu), lorsqu'il était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, lui promettant qu'il serait le père de beaucoup de nations; et l'appelant à marcher devant lui dans la PERFECTION. L'union de l'homme avec Dieu suppose naturellement l'idée d'un état de perfection, lorsque le fils de l'homme est né de nouveau, et qu'il devient le Fils de Dieu.

Or, nous trouvons que l'âge d'Abraham à cette époque remarquable était de 99 ans, ce qui multiplié par les 19 années du Cycle métonique nous donne de nouveau la date importante de 1881, en la résumant toujours à la façon cabalistique, $1 + 8 = 9$, $8 + 1 = 9$ ou 99. De fait, que ces nombres soient lus en avant ou en arrière, en montant, en descendant, ou perpendiculairement, ils donneront toujours le même nombre. — la date 1881. (1)

Dans le Baghavat Gita, Christna dit à Arjun que Dieu est dans le feu qui brûle sur l'autel et dans les offrandes, que les dévots rendent au culte de Dieu qui est dans le feu :

« Je suis le feu! Je suis la victime! »

Il existe en anglais un magnifique poème mystique qui représente cette idée. Il est intitulé *Brahma*; nous ne pouvons que donner une idée du sens profond qu'il contient, c'est que l'Esprit de l'Infini qui a fait toutes choses, se trouve en tout.

Ceux qui ne comptent pas avec moi se trompent,
Lorsqu'ils me fuient je suis leurs ailes.
Je suis le doute de ceux qui doutent;
Je suis l'hymne que me chante le Brahme.

Dans ce livre, (le Baghavat Gita), comme dans d'autres écrits sanscrits, la divinité est fréquemment désignée par le mot secret, c'est à dire *qui ne doit pas être prononcé*,

(1) Pour plus de détails au sujet de cette année importante nous renvoyons le lecteur au petit livre intitulé « HOW THE WORLD CAME TO AN END IN 1881 », publié par Hamilton Adams et C[ie]; ainsi qu'à une brochure portant le titre de « 1881-1882 » par lady Caithness, duchesse de Pomar, chez Carré éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts.

de Om, cet emblème mystique de Dieu dans l'Inde. La lettre M oulettre du *milieu*, était tenue pour un mystère sacré. C'était le Omphalos, ou Δελους, le monogramme de la matière, Mater, la Mère, Maia, Maria, Marie, la Regina Cœli.

Toutes les nations de l'Inde reconnaissent leur ignorance au sujet de l'étymologie, ou du sens, du mot sacré AUM dont on a fait Om sans savoir la raison de cette corruption du mot. Il semble très probable que AUM a été une fois le AMΩ — l'Alpha et l'Omega, avec l'addition de la lettre du milieu de l'alphabet; en tous cas il semble être en rapport avec le mot mystique AMO— J'aime (L'Amour divin), et avec Mo-ahmed ou Omahmed, Om, *le désir des nations*. Nous lisons dans L'Anacalypsis :

« Par les mahométans nous ne pouvons apprendre que peu de chose sur ce sujet; et il est probable que les Turcs n'en savaient pas davantage. Mais le fait important à constater c'est que les Brahmines affirment que Mahomet était, ou au moins prétendait être, un Vicramaditya et un Avatar. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque les Mahométans envahirent l'Inde, ils n'y détruisirent pas les images des Bouddhistes. La raison en était que dans l'image simple et sans ornements de Bouddha ils retrouvaient leur propre Om, et Mahomet croyait, aussi bien que ses disciples, qu'il était le dixième et le dernier Avatar — l'incarnation de l'*Om* sacré, le Amed ou *le désir des nations*. C'est à cause de cela que les Afghans et les montagnards de Mewar et de Malwa furent parmi les premiers disciples de Mahomet.

« Le fait est que le mahométanisme n'était pas une *nouvelle* religion mais la continuation du Bouddhisme. La Mecque, la cité sainte de Mahomet, était bien connue des anciens sous un nom qui avait la même signification que le nom de Mahomet. Elle fut appelée *Maco* ou *Moca* par Ptolémée. Moca, *la grande ou l'illustre*. Le colonel Wilford prétend que les écrivains arabes soutiennent à l'unanimité la doctrine que la Mecque moderne est la Moca de Ptolémée. Le port de Moca est la ville ou le port de Baddeo-Régia, ou la cité du Saint et Royal Bouddha.

« Mocsha signifie la *félicité éternelle*; ce nom signifierait donc *lieu du bonheur éternel*. Le fait indubitable que la Mecque était un lieu sacré pour l'Amed, ou *le désir de toutes les nations*, avant que Mahomet, le conducteur de chameaux, fût né, présente à notre esprit une nouvelle énigme qui ne peut être résolue sans supposer une religion ésotérique dans le mahométanisme, aussi bien que dans les autres religions.

« Les préjugés des chrétiens modernes les empêchent de voir cette chose incontestable c'est que tout mahométan est aussi réellement chrétien qu'eux-mêmes. Et ceci est tout à fait en harmonie avec le fait qu'ils possèdent la magnifique Eglise, ou Mosquée de St-Jean, à Damas, où sa tête est vénérée à tel point, que les Turcs ne veulent pas permettre aux gens de leur religion de la regarder, ni aux chrétiens d'entrer dans cette mosquée.

« Les disciples de Mahomet croyaient que Jésus Christ était une incarnation divine, ou une personne divinement inspirée qui avait prédit le prochain et dernier Avatar, *Mahomet*, lequel devait compléter les *dix* périodes et les *six* millénaires, antérieurs au grand millénium ou au règne de χρηστος (le Christ) sur la terre pour la dernière et septième période de mille ans. Irénée et les premiers pères chrétiens disaient que, pendant cette période, le *lion* habiterait avec *l'agneau*, et que le raisin crierait au fidèle *de venir le manger*!

« Si je ne me trompe, il y a dans le Coran une expression qui semblerait indiquer que Mahomet considérait que la doctrine du renouvellement du cycle s'appliquait à lui; et que l'auteur de ce livre tenait Mahomet pour une nouvelle incarnation. L'amour divin, apparaissant au dixième siècle comme l'avaient prédit les Sybilles, Jésus, et aussi le prophète Haggai (II, 7) *et le désir de toutes les nations viendra. C'est de cette racine*, (dit Parkhurst) *que le prétendu prophète Mohammed ou Mahomet a été nommé*. Je renvoie ici mes lecteurs à ce que j'ai dit dans ma dernière section, ils verront que la fin du dixième cycle avait été prédite par les astrologues chrétiens qui poussèrent par millions les croisés fanatiques vers Jérusalem, en l'an 1200, la fin du Cycle de Mahomet. L'observation de M. Faber qui dit que la mission de Mahomet

commença en l'an 608 est importante. C'est la période exacte où le dixième Avatar devait apparaître d'après le système des Néros. Si ceci est une coïncidence, c'est en tous cas une coïncidence très extraordinaire.

« L'expression qui, d'après les Mahométans, aurait été expurgée de l'Evangile romain, est celle-ci :

« Et lorsque Jésus, le fils de Marie dit : O enfants d'Israël, en vérité je suis l'apôtre de Dieu qui vous a été envoyé pour accomplir la loi promulguée avant moi, et annoncer la bonne nouvelle qu'un apôtre viendrait après moi dont le nom serait AHMED. (Chap. LXI.) Ceci est exactement ce qui a été prédit par Haggai. »

Nous voyons donc que ce n'était pas sans raison que Mahomet était considéré comme le dixième Avatar, ou le Messager Théosophique du Logos ou de la sagesse divine. Bien qu'il fut loin d'être parfait, intellectuellement et moralement, il était certainement suffisamment un Adepte pour mettre dans sa religion l'élément mystique qu'il avait su comprendre, et grâce à son inspiration médianimique, il infusa une nouvelle vie dans les systèmes de théosophie languissants et qui, cependant, persistaient à vivre. L'enthousiasme qu'il sut inspirer à ses disciples ne se dépensa pas entièrement à la conquête des autres nations. Quelques-uns comprirent aussi que la première conquête à faire était la conquête de *soi*. Ce fut la Théosophie du petit nombre qui souffla un esprit viril dans la foule. Nous voyons donc, encore une fois, que la Théosophie fut l'inspiratrice et la cause d'un grand mouvement.

On trouve beaucoup de théosophie dans la Kabbale primitive des Suffis qui sont généralement considérés comme des Mahométans mystiques.

A travers le canal des Sabéens et des Mages, un courant de tradition pré-mahométane s'est conservé; et, bien que dans ces écrits on puisse citer le Coran, ils ont au fond emprunté peu de choses à la religion de Mahomet. Il semble évident que le Suffisme, qui a de nombreux représentants en Perse, est dérivé de l'ancienne religion des Mages, il n'est que du Magisme sous un autre nom; car tous ces systèmes sont essentiellement

et ésotériquement un. La théosophie la plus strictement *Mahométane* se trouve parmi les ordres Bas-Shara des Derviches. Mais comme plusieurs anciens ordres de théosophie payenne ont survécu, en changeant seulement les noms de leurs dieux, dans le Christianisme et le Mahométanisme orthodoxe, on comprendra combien chacun de ces systèmes a peu de chose à réclamer qui lui soit propre si on lui enlève le levain de l'ancienne Religion de la Sagesse.

Dans la première année de l'Hégire, quarante-cinq hommes de La Mecque et le même nombre d'habitants de Médine, se réunirent pour former un ordre théosophique en faisant vœu d'être fidèles à la doctrine de leur maître Mahomet, et de suivre les pratiques théosophiques dans un esprit de mortification et de pénitence. Ils prirent de suite, pour se distinguer des autres Mahométans, le nom alors fort honoré de Suffis. Ce titre, cependant, fut bientôt appliqué à tous les partisans zélés de l'Islam, aussi bien qu'à tous ceux qui revenaient à la solitude, à l'étude et à la vie contemplative; et comme, d'autre part, il existait des Suffis Sabéens, Mages et Gnostiques, il semble que ce nom ne répondit pas au caractère distinctif qu'il avait dû indiquer primitivement.

S'appliquant à eux-mêmes cette parole de Mahomet : « la pauvreté est ma gloire » (el fakru fakree), ces théosophes, qui mettaient leurs théories en pratique possédaient tout en commun comme les Esséniens et ils aimaient à être appelés Fakeers. Les Fakeers datent donc de Mahomet, mais les Suffis sont beaucoup plus anciens.

A l'exemple de Mahomet, Abubekr et Ali établirent différents ordres sous la direction spirituelle de Mahomet. Chacun de ces ordres étant indépendant, avait des règles différentes, mais tous les membres en étaient liés par un vœu commun.

A la mort de Abubekr la présidence de son ordre fut transférée à Selman Farissi et celle de Ali passa, à sa mort, à Hassan Bassri. Ces deux présidents furent consacrés sous le nom mystique de Khilafets, ce qui signifie Vicariath, et semble indiquer (si ce mot est pris dans le sens mystique) que chacun d'eux avait accompli le sacrifice expiatoire pour lui-même, qu'il

était mort de la mort mystique des sens, et qu'il avait atteint l'Union Divine, avant que la présidence de l'Œuvre lui eût été confiée.

Le noyau théosophique ne semble donc pas être issu de l'ordre fondé par Mahomet lui-même, c'est-à-dire par les habitants de la Mecque et de Médine. Ce dernier ordre ne paraît pas avoir été autre chose qu'une affaire locale, mais les deux grands ordres de Abubekr et d'Ali se sont renouvelés et recrutés de toutes manières jusqu'à l'époque actuelle.

Chaque siècle apporta dans les états mahométans quelques nouveaux ordres théosophiques, qui ne furent point des institutions fugitives car plusieurs existent encore. Ils sont divisés en deux grandes classes : « Ba-Shara » (avec la loi), ou ceux qui gouvernent leur vie selon les principes de l'Islam; et le Be-Shara (sans la loi), ou ceux qui ne gouvernent pas leur vie selon les principes d'une croyance spéciale, bien qu'ils s'intitulent Musulmans. Ces derniers sont probablement des Suffis, qui ont une tradition mahométane. Sur les trente-deux ordres de Derviches existant, trois se disent descendre de la congrégation de Abubekr, les autres sont issus de celles d'Ali. La plupart portent des noms qui rappellent les Sheikhs qui les ont fondés, et une généalogie appelée Silsileth ul Euliya-ullah, ou généalogie des Saints de Dieu, prétend remonter à l'origine de ces ordres, qui sont aussi nombreux que ceux des chrétiens.

Pir Mohammed Nakshibendi, réformateur religieux, établit un ordre qui portait son nom, et qui était fondé sur les principes des deux ordres primitifs, mais spécialement sur celui d'Abubekr. C'était plutôt un lieu de réunion pour les citoyens qu'un ordre monastique, bien qu'il comprît un cercle intime pour le développement de la vie supérieure. Les membres de l'ordre se réunissaient le jeudi (la veille du Sabbat mahométan) pour prier en commun. Ils avaient aussi pour règle de réciter chaque jour, en particulier, un certain nombre de prières comme cela se fait dans l'Eglise catholique.

La pratique des Derviches de danser, ou plutôt de tourner vivement et de balancer leur corps, qui est répandue dans presque tous les monastères mahométans, a pour but de créer

un état médianimique qui touche à des sujets que nous n'avons pas à traiter ici. Si la théosophie mahométane ne possède pas autant de science que le système Aryan, sa méthode d'intuition, tout en s'égarant parfois dans le spiritisme pur, arrive à de remarquables définitions.

Les mystiques mahométans donnent des explications ésotériques très ingénieuses au sujet des formes exotériques de leurs systèmes religieux comme le passage suivant le montrera :

« L'accomplissement du circuit du Caaba (1), être affranchi de la méchanceté et du crime, est *Sheriat*; mais l'accomplissement du circuit de la maison de Dieu, c'est-à-dire le cœur, faire la guerre aux inclinations naturelles, et rendre obéissance aux Anges, est *Tarikat*. Méditer constamment sur le Dieu Tout Puissant, croire fermement aux instructions reçues, soulever le voile sur tout ce qui existe dans le cœur à côté de Dieu et fixer ses regards sur les charmes des affections célestes sont choses qui concernent *Marifat* (connaissance). Connaître tout ce qui est juste et comprendre le sens mystique des grains du chapelet en récitant les prières de louanges, savoir la portée des noms Divins sont choses du *Kurbat* (proximité). Renoncer à soi-même, faire toutes choses dans l'essence Divine, renoncer aux objets superflus et être convaincu de l'Union divine, sont choses du *Weslat* (avènement). Perdre son individualité dans le Dieu absolu, et, en survivant, devenir absolu ; être réuni à l'unité et délivré du mal, c'est *Tauhid* (union). La présence et l'être qui réside dans la demeure des attributs de Dieu absolu, et renoncer aux attributs de la divinité sont choses du *Sekunat* (quiétude) et au dessus de cela il n'y a pas de degré supérieur (*Bayezid*) ».

(1) Le Caaba entouré de ses 360 piliers (comme dans la cathédrale catholique actuelle de Cordoue en Espagne, qui était autrefois une mosquée) représentait le cercle ou la roue des cieux, était le temple de Mahomet (comme le temple de Salomon) le cercle ou roue de Mahomet, de Om, « le désir de toutes les nations ».

L'idée de roue appliquée aux corps planétaires qui tournent, est très bien trouvée. Le Cavah est l'origine de notre mot « cave. » Les anciens temples de Zoroastre et des Hindous étaient des caves construites à l'imitation de la voûte, le cercle, ou la roue des cieux.

Les écrits des Suffis méritent l'attention de ceux qui étudient sérieusement, car c'est parmi eux que se trouvent les véritables théosophes musulmans. Le suffisme, ou plutôt le sopheisme, est le mot mystique qui prouve que, selon le mahométanisme, l'essence de la véritable religion n'est pas seulement la soumission, mais la communion avec Dieu. La grande secte des Suffis persans se compose de mystiques panthéistes. C'est un auteur suffi qui a dit :

« Lorsque nous crions dans notre prière : O mon Père ! la réponse est dans la prière elle-même ; car dans ces mots « mon Père » se trouvent cachés ceux-ci : « Ici mon enfant ». Le même auteur s'écrie : « Combien de temps, ô mon Dieu, te plaira-t-il que je reste ainsi entre *moi* et *toi* ? Emporte le *Moi* afin que je puisse être absorbé en *Toi*. »

Le suffisme — ou le *sopheisme* comme nous préférerions l'appeler d'après la Sainte Sophie, ou la Sagesse Divine (qui est le nom de la grande mosquée de Constantinople, SAINTE SOPHIE), — est divisé en quatre degrés. Dans le premier degré, l'initié est tenu d'observer les rites et les cérémonies de la religion, à cause du vulgaire, qui ne peut s'élever aux sujets supérieurs. Au second degré, il obtient la puissance et la force et peut quitter son maître pour étudier seul ; on dit alors qu'il est entré dans le sein du sopheisme, et il peut renoncer aux formes et aux cérémonies pour se livrer uniquement au culte spirituel. Ce degré ne peut s'atteindre sans de grandes vertus, une ardente piété et une persévérance absolue, car on ne pourrait se fier à l'esprit et lui permettre de négliger les usages et les rites avant que, par des habitudes de dévotion mentale, fondées sur une connaissance réelle de sa propre dignité et de la nature divine, il ait acquis une force suffisante pour se gouverner. Le troisième degré est celui de la connaissance — la Sagesse. — Le disciple arrivé à cet état est censé avoir acquis une connaissance surnaturelle, autrement dit il est inspiré et considéré comme égal aux anges. Le quatrième et dernier degré marque son arrivée à la *Vérité*, ce qui suppose son union complète avec la Divinité.

D'après sir John Malcolm, les initiés sont *invités* par leurs

maîtres à *s'embarquer sur la mer du doute.* Ce même auteur ajoute que les doctrines des Suffis se trouvent *sous une forme ou sous une autre dans toutes les régions du monde.* Il dit encore :

« Les Suffis prétendent être dévoués à la recherche de la vérité et constamment occupés à adorer le Tout Puissant, désirant être unis à lui de toute la ferveur d'un amour divin. Selon leur croyance, le Créateur est répandu dans toute la création. Il existe partout et il est en toutes choses. Ils comparent les émanations de son essence aux rayons du soleil qu'ils supposent être continuellement projetés et réabsorbés; et ils croient que l'âme de l'homme et le principe de la vie qui existe dans toute la nature ne sont pas dérivés de Dieu mais font partie de Dieu (1). »

Le véritable caractère des Suffis ou soffees et de la foi ésotérique du pur mahométanisme ressort clairement de ce dernier passage de sir John Malcolm :

« Je me suis abstenu de décrire les formes extrêmement variées que cette foi mystique a revêtues dans l'Inde où elle a toujours fleuri et, à certaines époques, a été fort utile pour réunir les éléments opposés de la foi hindoue et mahométane (ce qui a été prouvé par le cas des Sikhs) ; je n'ai fait également aucune remarque sur la ressemblance qui existe entre plusieurs des coutumes et des opinions des Suffis, et celles des Gnostiques et des autres sectes chrétiennes anciennes, aussi bien qu'avec quelques-unes des anciennes philosophies grecques.

Les principaux écrivains suffis sont familiers avec la sagesse d'Aristote et de Platon; leurs ouvrages les plus célèbres abondent en citations de ce dernier. Un récit de la vie de Pythagore traduit en persan serait lu comme celui d'un saint Suffi. Son initiation aux mystères de la nature divine, son goût profond pour l'abstraction et la contemplation, ses miracles, son amour passionné de la musique, sa manière d'enseigner, les persécutions qu'il a subies et la façon dont il est mort; toutes ces choses présentent des rapports intimes avec ce qui est raconté

(1) Histoire de sir John Malcolm, page 269.

de plusieurs Suffis éminents et feraient supposer qu'il devait y avoir *quelque chose de semblable dans le degré de développement des connaissances* d'une société où les mêmes causes produisaient les mêmes effets. »

Certainement il y avait quelque chose de semblable car tous ces groupes étaient identiques, sauf quelques légères différences provenant du temps et des divers pays. Chez les Suffis de la Perse nous avons l'ésotéricisme de Buddha, de Zoroastre, de Moïse, de Jésus et de Mahomet.

En un mot le sopheisme, ou le suffisme, est le gnosticisme, et si nous pouvons découvrir l'un nous découvrirons l'autre. Sir William Jones dit des Suffis :

« Je ne ferai que quelques remarques sur cette théologie métaphysique qui a été professée depuis des temps immémoriaux par de nombreuses sectes persanes et hindoues, qui fut transportée en Grèce et règne encore aujourd'hui parmi les musulmans savants qui ne craignent pas de l'avouer. Les philosophes modernes de cette opinion s'appellent les Suffis, nom venant du mot grec qui signifie sage, ou du manteau de laine qu'ils avaient l'habitude de porter dans quelques-unes des provinces de la Perse. Leurs dogmes fondamentaux sont : Que rien n'existe absolument hors Dieu ; que l'âme humaine est une émanation de l'essence divine et que, bien que séparée pour un temps de sa source divine, elle sera à la fin réunie à elle ; que le plus haut bonheur possible résultera de cette réunion ; et que le premier des biens pour l'humanité, dans ce monde transitoire, consiste dans une union aussi parfaite avec l'esprit éternel que les entraves du corps mortel peuvent le permettre ; que, dans ce but, il faut rompre tout *lien* (ou taalluk, c'est-à-dire n'avoir aucune communication ou conversation) avec les objets extérieurs, et traverser la vie sans attachements comme un nageur dans l'Océan se meut librement sans être gêné par ses vêtements ; il faut être droit et ferme comme le cyprès dont le fruit peut à peine se voir, et ne pas ployer sous un poids comme les arbres en espalier ; que, si les charmes terrestres seuls ont le pouvoir d'influencer l'âme, l'idée de la beauté céleste doit la transporter d'une joie extatique ; qu'en

l'absence de mots pour exprimer les perfections divines et l'ardeur de la dévotion, nous devons employer les expressions qui se rapprochent le plus de nos idées, et parler de la beauté et de l'amour dans un sens mystique et transcendental ; que, pareil à un roseau arraché à son rivage natal, pareil à la cire séparée de son délicieux miel, le *fils de l'homme* doit se lamenter sur sa désunion, avec une musique mélancolique, et verser des larmes brûlantes, attendant ardemment, comme le flambeau allumé, le moment de son extinction qui le libérera des entraves terrestres et lui fournira les moyens de retourner auprès de son bien-aimé. Telle est, en partie, (car j'ai omis la métaphysique la plus subtile et la plus minutieuse des Suffis mentionnée dans le Dabistan) la religion étrange et enthousiaste des poètes persans, et spécialement des deux Hafiz et du grand Maulair. Tel est le système des philosophes Vedantis et des meilleurs poètes lyriques de l'Inde. »

Les Suffis de la Perse aiment avec passion la poésie et la musique, arts qui, tous les deux sans doute, doivent leur origine à la religion. Ceux qui ont entendu un Hindou éduqué réciter un mantras sacré, dont la seule cadence est aussi calmante que la musique sur les eaux, comprendront que le récitatif et le chant ne sont pas des inventions italiennes modernes. Mais les Suffis ont des secrets et des mystères de tous les degrés qu'ils ne communiquent jamais au profane, et dont la révélation serait le crime le plus horrible. Un de leurs ouvrages les plus savants appelé *Musnavi* ou *Mesnevi*, qui enseigne par les strophes les plus douces que *toute la nature est pleine de l'amour divin*, fut écrit par Jélalu D.-Din Muhammed Er-Rumi, connu généralement sous le nom de Moollah de Rome (1). Il est évident que sous ce nom mystique il y a bien plus que l'œil ne peut voir, par exemple, le nom mystique ou secret de Rome (l'anagramme de Roma) est *Amor*, ou *Amour divin*. Les doctrines réelles des Suffis sont un profond secret, que Hafiz et Maulair n'ont pas divulgué, mais qui peut être, en partie, deviné par le véri-

(1) Voyez les anecdotes bibliographiques racontées par cet adepte dans les « *Actes des Adeptes* » part. I. chapitre III du *Mesnevi* Trübner's oriental series.

table théosophe, car il en transpire assez pour montrer la nature du véritable système originel.

Après les Sofees, ou Suffis, nous trouvons, parmi les Indiens, les hommes SAGES que l'on appelle généralement les Rassees ou Rishis, nom qui vient évidemment du mot hébreu *ras* ou *rasit*. Cette épithète par la qualité de la *sagesse* qu'elle suppose, montre ce qu'ils étaient. Arrian parle de ces Rassees ou Sophees; les *Sophistes* ou *Hommes sages* (en réalité des Théosophes) qui, dit-il, sont en petit nombre mais tiennent la première place dans la société. (*Hist. Ind.*, chap. X, XI).

Ces sophistes, nous dit-il, se trouvent dans le voisinage du temple de Salomon en Cashmire, et sont appelés *Rashees*; Gladwin dans son *Ayeen Akberry*, vol. II, p. 155, les décrit ainsi :

« Les gens les plus respectables de ce pays sont les Rashees qui, bien qu'ils ne soient pas esclaves de la tradition, sont certainement des vrais adorateurs de Dieu.

Ils ne méprisent pas les autres sectes et ne demandent rien à personne; ils plantent sur les routes des arbres fruitiers pour fournir des rafraîchissements aux voyageurs; ils s'abstiennent de la chair des animaux et n'ont aucune relation avec l'autre sexe. On en compte environ 2,000 dans le Cashmire. »

Il ne peut pas y avoir de doute que ces Rishees, ou Rashees, ou Hommes sages soient les mêmes que les Sophees c'est-à-dire les Carmélistes, les Nazarites, ou les Esséniens, qui appartiennent au temple de Salomon (ce temple que les mahométans détruisirent); de fait le Cashmire est tout entier une terre sainte.

Il est curieux que le *Sopha* soit appelé dans les pays orientaux le *Divan* et employé seulement pour l'usage du Ras, Prince, ou de l'incarnation divine de la Sagesse. Divan vient de Div — ana, le lieu du Très Saint. La tête, le lieu de la Sagesse était le Ras, ainsi que le gouverneur de la tête; le siége du Ras était le Sofa ou *Sopha*; la place de la Sagesse ou le Divan. Il est probable que l'origine de l'usage de la tonsure (raser la tête des prêtres avec un rasoir) avait la même signification occulte et indiquait qu'ils se vouaient au Ras, à la Sagesse ou au Logos; en d'autres mots à l'étude de la Sagesse Divine; en

réalité cette coutume est si ancienne qu'elle vient des prêtres égyptiens. Juvénal dans son sixième chapitre, dit que le grand prêtre d'Anubis, environné d'une foule d'autres prêtres, vêtu de fin lin et sa tête rasée, mérite d'occuper le premier rang et de recevoir les honneurs suprêmes. La tonsure des prêtres et des moines est une imitation exacte de celle des prêtres d'Isis (l'une des représentations terrestres de la grande Mère la Sagesse Divine); et saint Epiphanius affirme aussi (Haer. 64) que les prêtres d'Athènes avaient la tête rasée. Cet usage est cependant condamné dans le Lév. XXI. 5, et la défense est plus tard répétée dans Ezech. XIV, 20.

Comme nous venons de le dire, les Suffis de la Perse sont ardemment attachés à la poésie et à la musique ; c'est un des traits caractéristiques du caractère des Suffis qu'ils aiment à voiler les aspirations de leur esprit vers le Créateur sous une forme poétique, qui est souvent exquise, et il est impossible de se former une juste idée de leurs idées religieuses sans faire allusion à leurs poètes et sans donner quelques exemples de leurs envolées mystiques qui, quelquefois, s'élèvent jusqu'au sublime et au transcendental.

C'est un Suffi qui décrivait toutes les religions comme une même liqueur contenue dans des verres différents !

> C'est la même liqueur que Dieu dans un grand verre
> Pour chaque âme a versée, et qui la régénère.

Le Suffi prétend posséder une connaissance de Dieu immédiate à laquelle il est arrivé par la connaissance de sa propre nature, et par son affinité avec le plus Haut. Ainsi il n'a besoin d'aucun temple pour l'adorer et il est lui-même son propre prêtre,

> Celui qui veut aller où son ami réside,
> Connaissant son chemin n'a plus besoin de guide.
> A celui qui des cieux occupe les sommets
> L'échelle est devenue inutile à jamais.
> Celui qui dans les bras du sultan se repose,
> Favori, n'attend pas message ou lettre close.

Cet état est celui de l'union de l'esprit et de l'âme avec Dieu, et a donné lieu à un autre dicton arabe de leurs prophètes :

« L'Unité est la réalité, ou l'état de vérité et de perception des choses où il n'y a ni Seigneur ni serviteur. » Ailleurs ils disent : « La loi est semblable à un vaisseau ; le véritable chemin est comme la mer ; la vérité et la perception des choses est comme la coquille, et la connaissance de Dieu est pareille à la perle qui se trouve au dedans ; mais celui qui désire posséder la perle doit premièrement aller à bord du vaisseau. »

Comme exemple du panthéisme mystique des Suffis nous citerons les extraits suivants de Mahmud, un suffi du quinzième siècle :

Le Moi, le Toi, formant l'être individuel
S'étendent et se multiplient
Avec les sectes qui les lient.
Lorsque disparaitra cet être partiel,
Alors la Mosquée et l'Eglise
Sur toi cesseront d'avoir prise.
Tu n'es qu'une ombre vaine, ô personnalité,
Un œil bien clair peut seul voir la Réalité.

Le chemin qui du Moi mène à l'Etre suprême,
On le découvrira sans crainte de faillir,
Quand se dégagera l'esprit pur du moi-même
Comme de la fumée on voit le feu jaillir.

Le petit poème qui suit est trop exquis pour être omis :

Abou-Béni-Adhem — que sa tribu prospère !
D'un songe pacifique une nuit s'éveillait
Lorsqu'il vit dans sa chambre où la lune brillait
Un ange, fleur du ciel, rayonnant de lumière.
Sa main blanche écrivait sur un livre tout d'or,
Le brave Ben Adhem, rendu plus brave encor
Par une longue paix : « Qu'écris-tu là, bel ange ? »
S'écria-t-il. Soudain la vision étrange
Leva son front céleste, et d'une douce voix :
« J'écris les noms de ceux qui soumis à ses lois
« Aiment le Dieu puissant. » — Le mien est-il du nombre ?
— « Non, » fit l'ange — Aussitôt Ben-Adhem devint sombre,
Et dit d'un ton plus bas, quoique toujours plaisant :
« Dans ce livre sacré daigne au moins, à présent,
« Me citer parmi ceux aimant bien leurs semblables ! »
L'ange au livre écrivit, et disparut sans bruit,
Cependant il revint à la suivante nuit,
Dans l'appareil brillant des esprits impalpables,
Et sous les yeux d'Adhem, inquiet et rêveur,
Plaça les noms de ceux bénis par le Seigneur.
O surprise ! le nom d'Adhem, par grâce insigne,
Se trouvait le premier sur la première ligne.

De deux êtres qu'attend leur dernière demeure,
L'un a son jour marqué, l'autre pas. Le premier,
Ni baume, ni docteurs n'empêcheront qu'il meure,
Le second peut braver les coups du monde entier.

Nous terminerons avec une ode Suffi qui se trouve dans un conte oriental intitulé « Bismillah » ou Jours heureux dans le Cashmire. Le nom du poète est inconnu mais les sentiments exprimés dans ces vers sont tels que tout véritable Théosophe sera prêt à s'y associer.

« Veux-tu dans la céleste sphère
Vivre à jamais après la mort ?
Elève ton esprit d'abord
Au dessus des bruits de la terre.

Dédaigne joie, attachement,
Bannis espérances et craintes :
Pour ton âme éternellement
Seront les divines étreintes.

Laisse là le doute et la foi,
Plus d'amour, au cœur plus de haine !
D'illusions la vie est pleine.
Chasse-les loin, bien loin de toi

Plonge-toi, vile créature,
Dans l'amour de l'Etre Eternel,
Ton âme alors, blanchie et pure,
Jouira du bonheur du Ciel.

Du grain qui se donne à la terre,
Et meurt, confiant dans son sein,
Le sacrifice est-il donc vain ?
La récompense une chimère ?

Non ! sous les baisers du soleil
Il sort, vêtu de feuilles vertes
De fleurs et de fruits d'or couvertes. . . .
Fécond et magique réveil !

Ainsi l'Esprit brisant ses chaines,
Quitte la terre en liberté,
Et reçoit l'Immortalité
En récompense de ses peines. » (1)

Le suffisme est réellement la véritable théosophie, ou cet

(1) Nous devons la traduction en vers de ces poèmes à l'amabilité et au talent de notre ami M. de Tyrone, vicomte O'Neill.

échange spirituel de l'individu avec l'universel qui ne se soucie d'aucune ordonnance ni d'aucune forme extérieure. Son culte est uniquement spirituel et mental. Le Suffi se figure que lui et toute la nature sont une émanation de la divinité et que son âme fait partie de l'essence Divine. Il essaie, par une méditation intense sur la perfection divine, de s'élever au-dessus de la vie terrestre, et, en isolant absolument ses pensées des choses des sens, d'arriver à la connaissance de la nature de la divinité ainsi que de son âme à lui, en sorte qu'il devient possesseur de la sagesse divine ou de l'omniscience.

Après tout, c'est ce que nous avons vu faire aux Yogis ou aux Ascètes Hindous qui emploient les plus sévères austérités et mortifications pour arriver au même but. C'est également la doctrine que prêche saint Paul lorsqu'il dit : « Vous êtes les temples du Dieu vivant » (2 Cor. VI, 16), et ailleurs (I Cor. III, 16), « vous êtes le temple de Dieu et l'esprit de Dieu habite en vous ». Il répète la même affirmation dans plusieurs parties de ses épîtres, par exemple : Eph. II, 18 à 22 et IV, 9-10. I Cor. VI, 17. Mais Platon, Socrate et Aristote avaient enseigné cette grande vérité longtemps avant que saint Paul la prêchât aux Corinthiens.

Hammer-Purgstall qui, par sa grande connaissance des ouvrages et des langues et son goût prononcé pour les études mystiques était bien qualifié pour cette tâche, a écrit une volumineuse histoire de la littérature arabe, où il ne manque jamais une occasion de nous faire connaître, par des traductions, des extraits des œuvres des Suffis et des mahométans mystiques. Cet auteur nous donne des arguments qui tendent à prouver que l'on croyait généralement à la doctrine secrète du Koran et que, sous ce rapport, le mahométanisme ressemble au christianisme (*qui était à son origine une doctrine secrète*) ; ce fait est également affirmé par l'auteur mahométan Avicenna. Il est certain que Jésus-Christ enseignait toujours en paraboles et qu'il initia seulement trois de ses apôtres, savoir : Pierre, Jean et Jacques. Ces doctrines secrètes du Koran étaient enseignées par degrés, initiations ou gradations, depuis les plus inférieures jusqu'aux plus élevées. Les doctrines de Pythagore, de Platon

et d'Aristote étaient enseignées comme des vérités logiques et fondamentales.

En plusieurs endroits, M. Hammer semble admettre positivement que les doctrines secrètes des Ishmaëlites existaient au Caire.

On a de bonnes raisons de croire au caractère sopheiste des doctrines Ishmaëlites qui, quelque dégénérées qu'elles soient, contiennent encore un reste de l'ancienne Gnose. Les Ishmaélites existent encore comme secte et sont dispersés dans de vastes pays, jusque dans l'Inde. Ils ont toujours à leur tête un Imâm et, d'après leur doctrine cet Imâm est un rayon incarné de la divinité et opère, à ce qu'ils croient, des miracles. M. Hammer dit : « Les Ishmaélites vont en pélerinage des bords du Gange et de l'Indus pour recevoir, à Khekh, la bénédiction de leur Imâm, « et il ajoute qu'on les appelle Souveidani », Soufidani ou Sophees. Puis il ajoute : « Ils sont ainsi appelés, les uns du nom d'un de leurs anciens scheiks, les autres à cause de leur vénération pour le prophète Khiser (Elias), le gardien de la source de vie. » (P. 331). Ici nous avons le fondateur des Esséniens et des Carmélites, Elias !

Les plus savants parmi les musulmans admettent qu'il y a un mahométanisme ésotérique, et c'est le Sophéisme qui, soit comme Bouddhisme du nord de l'Inde et de l'Afganistan, ou comme survivance du Magisme, s'est conservé jusqu'à ce jour. La religion des Suffis mahométans, ou des Théosophes, n'est pas autre chose qu'une continuation de la doctrine de la sagesse, qui existait des milliers d'années avant l'époque de Mahomet.

Il est important de remarquer que cet ancien système semble avoir été oublié en même temps en Inde et en Europe, où il avait dégénéré en toutes sortes de superstitions, ce qui fut la conséquence naturelle du secret qui l'enveloppait à une époque où l'art de l'écriture n'était généralement pas connu. Aujourd'hui c'est le contraire qui se passe, car ce vieux système est de plus en plus remis en lumière, et la doctrine de la SAGESSE commence à luire de nouveau dans toute la radieuse beauté de sa Divine splendeur, à mesure que les sceaux du secret sont ou-

verts l'un après l'autre, grâce à l'art de l'écriture que tous possèdent aujourd'hui.

Ainsi la bonne nouvelle se répand auprès et au loin dans ce siècle de connaissance, et la prophétie annoncée à l'ancien Daniel s'accomplit aujourd'hui par le moyen de l'imprimerie active, et des chemins de fer rapides, savoir que : « La connaissance sera augmentée, et beaucoup courront ici et là. »

Pourquoi faut-il, hélas, que les signes des temps soient accompagnés et confirmés par l'accomplissement d'autres prédictions. « La détresse des nations sur la terre. » « Des guerres et des bruits de guerre ; » « des tremblements de terre en divers lieux ; » et la « peste », sous la forme du choléra; avec toutes les horreurs qui accompagnent ces tribulations !

Et ainsi à la fin du cycle qui a été prédit par Daniel ; du temps, des temps, et du demi-temps, l'éternel évangile de la divine Sagesse, la céleste Sophai, ou THÉO-SOPHIE, est de nouveau rappelée à la mémoire des hommes. Chose curieuse, elle nous revient de cette même Inde où elle avait été si mystérieusement *oubliée* en même temps qu'elle le fut dans l'Europe active et ardente, trop occupée des choses du temps pour faire attention à la lumière supérieure, destinée à l'aider sur sa route en la guidant du côté de la vérité. Il a fallu que ses gardiens les plus fidèles, les Adeptes orientaux, cachés dans le profond silence des montagnes de l'Hymalaya, envoyassent les premiers un rayon de la lumière de ces « Doctrines Secrètes » si longtemps oubliées, rayon qui, passant à travers nos ténèbres, les dissipent peu à peu et devient de plus en plus brillant à mesure qu'il est répercuté de sommet en sommet, et renvoyé de tour en tour par les veilleurs solitaires qui sont les premiers à annoncer l'Aurore, et à allumer leurs flambeaux, les uns à quelque source hermétique, les autres à la lumière encore plus spirituelle du CERCLE DE L'ÉTOILE.

ÉPILOGUE

POURQUOI DIEU A-T-IL CHOISI LE PEUPLE D'ISRAEL ? ET CE QUE SIGNIFIE CE TITRE D'ENFANTS D'ISRAEL

Après le court aperçu qui précède sur les Mahométans, enfants d'Israël et sur leur doctrine théosophique qui se retrouve chez les Suffis, et que nous n'avons pas voulu passer sous silence puisque eux aussi sont fils d'Abraham et appartiennent à la race Sémitique, nous désirons, avant de terminer cette étude, dire encore un mot sur les Israélites, et en particulier, sur les dix tribus perdues qui forment le sujet principal de cet ouvrage, car parmi tous les signes des temps, cette découverte est une des plus grandes preuves de l'approche du Jour Nouveau et des grandes bénédictions qui ont été promises à l'humanité. Si on lit attentivement les Ecritures juives et chrétiennes, on verra que toutes les promesses qui y sont faites dépendent de la réhabilitation de cette *race choisie* qui est toujours appelée « les enfants d'Israël ». Renoncer à jamais à trouver ces tribus perdues, équivaudrait à abandonner la Parole de Dieu du premier au dernier mot ; car nous ne devons pas oublier que les Evangiles du Nouveau Testament et toutes nos espérances de rédemption par notre Sauveur, sont fondées sur ces promesses, et sont la continuation et l'accomplissement des prophéties contenues dans les anciennes Ecritures des

Juifs. C'est pour cette raison que les deux Testaments, qu'il conviendrait plutôt d'appeler « deux témoignages, » l'Ancien et le Nouveau, ne forment qu'un seul volume appelé la Sainte Bible. Notre honneur comme chrétiens, et notre espoir de salut par le Christ se trouvent donc irrévocablement liés à la conservation des Ecritures juives dans toute leur intégrité ; et, par conséquent, à l'accomplissement absolu des promesses faites par Dieu aux douze tribus d'Israël.

Si les deux tribus que nous connaissons ont traversé des temps de trouble et d'affliction si terribles, et ont été si durement persécutées jusqu'à nos jours, nous ne devons voir là que l'accomplissement des prophéties de condamnation qui les concernaient, mais aussi le présage de l'accomplissement des promesses de bénédiction lorsque ces dix tribus qui étaient perdues réapparaîtront pour prendre part à leur glorieux héritage.

Les promesses, en effet, ont été faites aux *douze* tribus, par conséquent, il faut que ces dix tribus perdues se retrouvent avant que les promesses ne puissent s'accomplir, avant que les cent quarante quatre mille soient marqués, douze mille de chaque tribu, et que « la grande multitude que personne ne peut compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue se tienne devant le trône et devant l'Agneau vêtus de robes blanches, » etc. (Voyez chap. VII de l'Apocalypse.)

Maintenant, pour qu'ils ne se glorifient pas trop, il convient de regarder d'un peu plus près cette portion de l'alliance avec Abraham qui a rapport à l'Evangile. Saint Paul s'exprime ainsi : « Et l'Ecriture prévoyant que Dieu justifierait les payens par la foi, prêcha *avant l'Evangile* à Abraham en disant : Toutes les nations seront bénies en toi. « Or l'Evangile n'a pas été seulement écrit pour Israël, L'amour de Dieu en Christ a été manifesté en faveur de tout le monde » (Saint Jean, III, 16). Le Christ a été annoncé au commencement de son ministère public comme « l'Agneau qui prend les péchés *du monde* » (Saint Jean, I, 29). Le pieux Siméon déclarait que la mission de notre Seigneur devait être : « *une lumière qui éclaire les Gentils*, »

aussi bien que « la gloire de ton peuple d'Israël. » Et ailleurs : « *Afin que la bénédiction promise à Abraham se répandît sur les gentils par Jésus-Christ* et que nous reçussions par la foi l'esprit qui avait été promis. » Et encore dans cette même épître aux Galates (III, 28), l'Eglise de Galatée comprenait évidemment des israélites et des gentils, l'apôtre dit : « Il n'y a plus ni juif ni grec ; il n'y a plus d'esclave ni de libre; il n'y a plus d'hommes ni de femmes ; *car vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ* ».

D'après ces citations il est bien évident que celui qui voudrait réclamer pour Israël seul la jouissance de toutes les parties de l'alliance faite avec Abraham, irait à l'encontre des enseignements les plus clairs et les plus positifs de la parole de Dieu. Mais nos adversaires ne seront que trop prêts à supposer, et même à affirmer, que, en cherchant à identifier la nation Britannique avec Israël, nous réclamons pour celui-ci un monopole de bénédiction temporel aussi bien que spirituel. L'absurdité d'une pareilles upposition ressort d'une étude attentive de ce sujet. En même temps nous ne serions certainement pas d'accord avec la Parole sacrée si nous ne reconnaissions pas la grande importance du rôle qu'Israël a été destiné à jouer dans l'histoire sacrée du monde. Examinons l'alliance faite avec Abraham et voyons ce qu'elle suppose ; pour cela quelques citations suffiront.

L'élection exclusive d'Israël ressort des passages suivants : « Car tu es un peuple consacré à l'Éternel ton Dieu ; l'Éternel ton Dieu t'a choisi afin que tu lui sois un *peuple spécial d'entre tous les peuples qui sont sur l'étendue de la terre.* »

« Et qui est le peuple semblable à ton peuple d'Israël ; la seule nation de la terre que Dieu est venu lui-même racheter *pour en faire son peuple, pour rendre son nom célèbre* et pour faire en sa faveur ces grandes choses et ces choses terribles dans ton pays ; chassant de devant ton peuple que tu t'es racheté d'Egypte, les nations et leurs dieux ! Car tu t'es assuré ton peuple d'Israël pour être ton peuple à jamais ; et toi Eternel tu as été leur Dieu. » (2 Sam., VII, 23-24).

« Regardez à Abraham votre père et à Sara qui vous a

enfantés, comment je l'ai appelé lorsqu'il était seul et comment je l'ai béni et multiplié. (Esaïe, LI, 2).

Et parmi les bénédictions qui faisaient allusion à l'expansion de Jacob en Israël nous trouvons ces mots : « Et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. » (Genèse, XXVIII, 14). Comparez avec Gen., XII, 3 ; XXII, 18 ; XXVI, 5.

Saint-Paul dans son épître aux Galates (III, 16, 17), nous dit distinctement que la parole « ta postérité », a rapport au Christ comme à la *seule* semence. « Or les promesses ont été faites à Abraham et à sa postérité. Il ne dit pas et à *ses* postérités, comme s'il eût parlé de plusieurs, mais il dit, comme parlant d'une seule : et à ta postérité qui est le Christ. »

Ce que nous avons appris par rapport à Israël dans notre enquête au sujet de « l'Identification » nous permet de voir clairement que la promesse faite à Abraham se rapporte en premier lieu à la postérité au sens littoral, voyez Genèse, XXVIII, 14. « *Et ta postérité sera comme la poussière de la terre; et tu t'étendras de l'Occident à l'Orient, et du Septentrion au Midi ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité.* Par conséquent tandis que nous regardons au Christ comme à la fontaine de bénédiction, nous reconnaissons en Israël l'instrument ou le moyen que Dieu voulait employer pour répandre la connaissance de la vérité évangélique parmi les Gentils.

Ces paroles « En toi toutes les familles de la terre seront bénies », s'adressaient à Abraham. La phrase complète « en toi et en ta postérité » s'adressait à Jacob. Or Abraham devait être « le père de beaucoup de nations », Isaac, le fils de la promesse, était le Père d'Esaü aussi bien que de Jacob ; mais Jacob était le chef paternel des douze patriarches d'où sortit le peuple choisi et élu d'Israël.

Cette considération est importante parce que cela nous amène à voir que, à mesure que les générations passent Dieu a développé ses plans d'une manière appropriée aux circonstances. Plus nous nous souviendrons de cela mieux nous comprendrons l'histoire entière d'Israël le peuple de Dieu. En outre nous ver-

rons que si l'une ou l'autre de ces phrases : « en toi » ou « en ta postérité » (Genèse, XII, 3 ; XXII, 18 ; XXVI, 4) avait été seule employée dans la bénédiction donnée à Jacob (Genèse, XXXVIII, 14), alors nous aurions été obligés de concéder que le tout avait exclusivement rapport au Christ selon ce que dit l'apôtre (Galates, III, 16). Mais un chercheur sincère s'apercevra bien vite que, quoique ces deux phrases soient liées ensemble dans le chapitre XXVIII de la Genèse, elles s'appliquent cependant à deux objets distincts.

Mais regardons maintenant notre sujet sous une autre face qui nous conduira à une nouvelle série de preuves.

Bien qu'ils eussent été si miraculeusement délivrés de l'esclavage égyptien et constamment entourés des témoignages particuliers de la faveur divine, les enfants d'Israël murmuraient toujours contre Dieu. A la fin Dieu dit à Moïse : « Jusqu'à quand ce peuple me provoquera-t-il ? Et quand croiront-ils en moi après tous les signes que j'ai faits parmi eux ? Je les frapperai de la peste et je les déshériterai et je ferai de toi une plus grande nation et plus puissante qu'eux. »

Moïse se montra tout à fait désintéressé et plus zélé pour la gloire divine que pour sa propre grandeur. Dans une autre occasion il avait plaidé avec succès en faveur de l'alliance conclue avec Abraham, Isaac et Israël » (Exode, XXXII, 11-14). Maintenant avec un égal succès il plaide en disant ce que pourraient dire les nations : « Parce que le Seigneur n'a pas été capable d'amener ce peuple dans le pays qu'il avait juré de lui donner il les a fait mourir dans le désert. » Et il implore leur pardon. La réponse que Dieu fait à Moïse en cette occasion a une profonde signification ! « Je leur ai pardonné selon ta parole. Mais certainement je suis vivant *et la gloire de l'Eternel remplira toute la terre.* » (Nombres, XIV, 20-21).

Si on la considère par rapport à la position assignée à Israël comme le peuple de Dieu, choisi spécialement, cette déclaration divine réclame notre plus sérieuse attention. En l'examinant sous tous ses aspects, qu'apprenons-nous ? Pourquoi Israël ne devait-il pas bénéficier pour lui-même de cette grande position, de ce pouvoir, de cette influence, de ce renom, tandis

que le grand but et l'objet que Dieu avait en vue en choisissant Abraham était *la manifestation de sa propre gloire*.

Si, ne perdant pas de vue cette déclaration, nous examinons soigneusement ce qui est dit d'Israël dans les Ecritures, nous verrons bien vite que nous sommes arrivés à une vérité des plus importantes. Car non seulement le déploiement de la gloire divine, dans un sens général, est indiqué comme le but final des rapports de Dieu avec son peuple, mais c'est ce même but qui ressort de toutes les dispensations à travers lesquelles il a passé.

Par rapport à la délivrance de l'Egypte, Dieu, par la bouche de son prophète Ezéchiel, dit :

« Mais quand je les ai tirés du pays d'Egypte, *je l'ai fait pour l'amour de mon nom*, de peur qu'il ne fût profané en la présence des nations parmi lesquelles ils étaient, et en la présence desquelles je m'étais donné à connaître à eux en les tirant du pays d'Egypte. » (Ezèch., xx, 9).

A propos de l'histoire du peuple choisi dans le désert, nous lisons dans le même chapitre : « Mais ceux de la maison d'Israël se rebellèrent contre moi dans le désert, ils ne marchèrent pas dans mes statuts, mais ils rejettèrent mes ordonnances par lesquelles l'homme vivra s'il les accomplit ; et ils profanèrent extrêmement mes sabbats; c'est pourquoi je dis que je répandrai sur eux ma colère dans le désert pour les consumer. *Ce que je fis pour l'amour de mon nom* de peur qu'il ne fût profané en présence des nations aux yeux desquelles je les avais tirés hors du pays d'Egypte. » (Vers., 13-14). Moïse également dit clairement aux enfants d'Israël : « Ne dis point en ton cœur quand l'Eternel ton Dieu les aura chassés de devant toi : C'est à cause de ma justice que l'Eternel m'a fait entrer en ce pays pour le posséder ; car c'est à cause de l'impiété de ces nations-là que l'Eternel va les chasser de devant toi. *Ce n'est point pour ta justice*, ni pour la droiture de ton cœur que tu entres dans leur pays pour le posséder ; mais c'est pour l'impiété de ces nations-là que l'Eternel ton Dieu va les chasser de devant toi *et afin de ratifier la parole que l'Eternel a jurée à tes pères Abraham, Isaac et Jacob*. Sache donc que ce n'est point pour

ta justice que l'Eternel ton Dieu te donne ce beau pays pour le posséder car tu es un peuple de col roide. » (Deut., IX, 4-6). Que peut-il y avoir de plus explicite que ces paroles de Moïse ? Et ce ne sont pas seulement les événements de l'histoire passée d'Israël, mais ce sera aussi sa restauration et son histoire future qui mettront en lumière cette vérité. Dans un chapitre plein de prophéties qui, nous le croyons, se réaliseront dans un prochain avenir, il est dit : « C'est pourquoi, dis à la maison d'Israël : ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel : *Je ne le fais pas à cause de vous, ô maison d'Israël ; mais je le fais à cause du nom de ma sainteté* que vous avez profané parmi les nations où vous êtes allés ». (Ezéch. XXXVI, 22). Et encore : « *Et vous saurez que je suis l'Eternel par ce que j'aurai fait à votre égard à cause de mon nom* et non selon votre méchant train et vos actions corrompues, ô maison d'Israël ! dit le Seigneur l'Eternel. »

Ce n'est pas seulement dans ces termes généraux que le grand but de l'élection d'Israël est exposé par les Saintes Ecritures. Bien souvent des promesses détaillées accompagnent cette déclaration de restauration future. L'effusion de l'esprit qui préparera le retour d'Israël dans son pays, (Ezéch., XXXVI, 25-28), l'établissement national de la nouvelle alliance, (Jér., XXXI, 31 34), le second héritage de la terre de la promesse pour le peuple choisi, (Ezéch., XX, 40-44), la sécurité dont ils jouiront dans le pays après le retour, (Amos, IX, 15), (Ezéchiel, XXXVIII, 16-23 ; XXXIX, 7, 23-29), ainsi que beaucoup d'autres bénédictions ont, selon les déclarations de la Sainte Ecriture, pour but dernier de forcer, non seulement le peuple de Dieu lui-même, mais le monde entier à reconnaître que c'est bien le Seigneur qui travaille.

Des passages que nous avons cités, il résulte que trois choses ressortent clairement du volume inspiré :

1° Le Christ est la seule semence, la seule source de bénédiction pour toutes les nations de la terre.

2° Israël est le messager missionnaire que Dieu a voulu employer pour proclamer la vérité Evangélique au monde.

3° La fin et l'objet dernier de l'œuvre du Christ, ainsi que de la mission d'Israël, est la manifestation de sa gloire divine.

Et, ceci n'est-il pas un grand résultat? Cela ne doit-il pas contribuer puissamment à développer un esprit de dévotion et de reconnaissance? La position d'Israël parmi les gentils a été, et est, éminemment utile. Sa mission est véritablement grande et doit certainement s'accomplir en entier.

Mais si l'on nous objectait que le monde n'est pas encore évangélisé, nous répondrions que, selon les paroles même de notre Seigneur, ce siècle n'est encore que celui du témoignage. « Et cet Evangile du royaume de Dieu sera prêché par toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations ; et alors la fin arrivera. » (Matt, XXIV, 14; Marc, XIII, 10). Et comme preuve de l'harmonie qui existe entre les différentes parties des Saintes Ecritures, même les plus éloignées les unes des autres, nous voyons qu'il est dit clairement d'Israël : « VOUS ÊTES MES TÉMOINS ». (Esaïe, XLIII, 10-12). Et Israël n'a-t-il pas réellement porté témoignage à Dieu? On peut dire des membres de l'autre maison, celle de Juda, qu'ils portent témoignage à la vérité de la parole de Dieu en ce sens qu'ils sont un monument vivant du déplaisir divin ; mais la destinée des dix tribus perdues d'Israël est « de proclamer la gloire de Dieu parmi les Gentils » (Esaïe, LXVI, 19). Confondue avec les Gentils dans de lointains pays, dispersée sur la terre, se regardant elle-même comme faisant partie des Gentils — la nation Britannique (que nous supposons être les dix tribus perdues d'Israël) a été par ce fait d'autant plus capable d'accomplir l'œuvre dont elle avait été chargée. Si elle avait connu son origine, l'orgueil aurait rempli son cœur; tandis que si les Gentils l'avaient su le résultat eût été bien différent. Néanmoins en examinant minutieusement les circonstances telles qu'elles sont à l'heure actuelle, il nous paraîtra évident que toute la puissance, l'influence et la renommée qui ont été le lot d'Israël selon les antiques « *promesses* » ont contribué et contribuent à favoriser le grand but de l'existence d'Israël comme peuple spécial et élu ; savoir la proclamation des bonnes nouvelles de l'Evangile béni sur toute la terre.

Ainsi la puisssance navale et militaire de cette nation lui a permis de se faire le champion de la cause de la liberté et de

la vérité. Ses grandes richesses, ses instincts commerciaux lui ont procuré de grandes relations, et facilité l'exercice de la philanthropie par dessus toutes les autres nations du monde. Ses entreprises coloniales ont ouvert devant elle de nombreuses sphères d'activité, et, sous ce rapport, elle a réalisé inconsciemment la vérité d'une parole très importante, mais jusqu'alors fort obscure contenue dans le chant de Moïse : « Quand le souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns d'avec les autres, alors il établit les bornes des peuples, selon le nombre des enfants d'Israël » (Deut., xxxii, 8). Ainsi, la route ouverte devant eux au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest, les fils d'Israël sont allés de l'avant tenant dans leurs mains la sainte Bible, « toute la parole de Dieu ». Humblement et patiemment, accomplissant le devoir qui était devant eux, ces Israélites, dans leurs œuvres, bien que sans le savoir, expliquaient sur toute la terre les volumes inspirés, et racontaient l'histoire merveilleuse du peuple choisi, en en tirant des leçons et des exemples saisissants. Et voici un autre avantage de l'ignorance d'Israël au sujet de son origine : c'est que, dans ses travaux missionnaires, cette nation a pu se servir, pour imprimer les principes de morale et de devoir religieux d'un côté, et pour donner de sévères avertissements d'un autre, de l'histoire de ses ancêtres.

Et maintenant en terminant cette étude de l'identification des dix tribus perdues d'Israel avec la nation Britannique, nous désirons faire remarquer à ceux qui sont initiés à la Kabbale et au sens ésotérique de la Bible que nous avons fait cette enquête strictement selon la lettre. Nous croyons donc qu'il est juste, soit pour nous-mêmes soit pour nos lecteurs, de rappeler encore ici que si, selon le sens Exotérique ou la lettre de l'histoire biblique, tout ceci est simplement de l'histoire ancienne, d'après la science Esotérique tous les personnage qui figurent dans le drame sacré représentent des principes éternels, et que chaque événement symbolise une force eternellement agissante dans l'âme humaine. Ceux donc qui ont fait une étude approfondie de la science ésotérique commençent de se rendre compte que les personnages et les événements

décrits dans la Bible, plutôt que l'histoire d'un peuple ou d'une nation privilégiée, ont été choisis et commémorés par la théologie comme types dramatiques pour enseigner aux profanes (ou non initiés) les différentes étapes de l'histoire spirituelle de toute âme humaine.

Cette âme est symbolisée elle-même par le peuple D'ISRAEL, nom composé d'une trinité de mots de la plus haute antiquité, qui expriment l'idée du soleil extérieur et visible de ce monde et de la qualité de l'existence. ISIS (nature), RA (le soleil), et EL (Dieu).

Cette âme est ainsi conduite, à travers mille épreuves et aventures, à son triomphe final qui est la conception immaculée de l'enfant divin ou fils de Dieu, (fils et héritier selon la chair de leur roi David, et pour cela appelé fils de l'homme); mais comme il est parfait et sans péché nous savons qu'il est spirituellement le Christ, ou le fils de Dieu conçu dans l'âme épurée et spiritualisée de chaque individu. Tout homme étant au début fils de la terre, ou d'Eve, est sujet à l'exil et à la mort jusqu'au moment où il devient digne, c'est-à-dire capable, de recevoir le souffle divin de LA VIE, qui lui permet d'entrer, comme fils de Dieu dans son héritage, la vraie terre promise, le royaume du ciel.

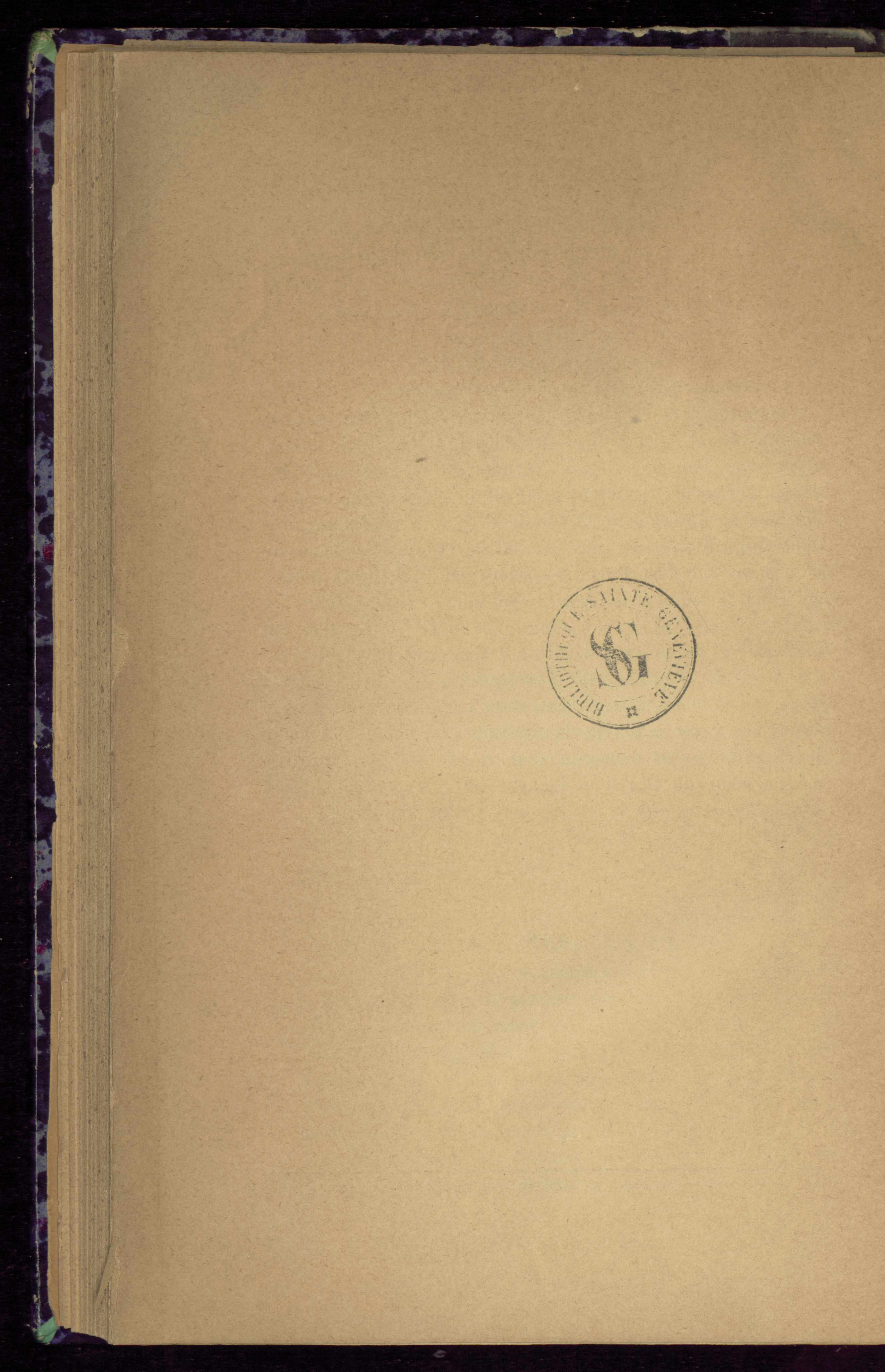
Mais bien que cette théorie de la science Ésotérique soit l'interprétation correcte de la Bible, comme l'existence historique de ce peuple ne peut pas être mise en doute, et que dix des douze tribus ont été réellement perdues à l'époque de la captivité babylonienne, sans qu'il soit plus jamais fait mention d'elles dans l'histoire sacrée ou profane, nous ne voyons pas pourquoi, après les études sérieuses que nous avons faites, et le grand nombre de preuves que nous avons réunies, notre opinion ne serait pas acceptable ; et nous persistons à considérer la race Anglo-Saxonne comme la descendante des tribus perdues, et à voir dans ce fait la réhabilitation des enfants d'ISRAEL. La nation britannique est, en effet, celle qui travaille le plus sérieusemeut à proclamer l'avénement de la nouvelle dispensation, à répandre la lumière spirituelle et, à expliquer en tous lieux le sens spirituel de cette Bible qu'elle

a contribué, plus que tout autre peuple, à faire connaître et par là elle aide chaque fils de l'homme à trouver au dedans de lui son moi supérieur, sa nature céleste, le vrai Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur et le Messie des enfants d'ISRAEL.

« Lorsque, après un pélerinage terrestre de plusieurs siècles, le Juif errant, prototype de l'homme incrédule, reviendra enfin à Jérusalem, il se trouvera au milieu d'une grande multitude venue de toutes les parties du monde, et réunie autour de l'autel sur le mont Moriah. Alors il regardera le prêtre qui officie, et les yeux pleins de larmes il s'écriera : « *C'est Lui!* », et tombera à ses pieds. Il contemplera l'offrande sainte que le pontife élève au-dessus de la tête de la foule, et poussant un profond soupir il s'écriera encore : « *C'est Lui!* » et il l'adorera pour la seconde fois. Puis il regardera cette multitude autour de lui, aussi loin que son regard peut aller et *Le* reconnaissant dans chacun de ses frères il criera dans un sanglot : « *C'est encore Lui! Il* est présent dans tous! *C'est Lui* partout! C'est toujours *Lui*! » et alors il se prosternera dans une profonde adoration. A la fin, il regardera dans les profondeurs de son être et son cœur se fondra de gratitude et d'amour, car enfin il L'aura découvert dans son cœur. Son moi se sera transformé en celui du Christ et l'œuvre de la régénération sera accomplie. »

FIN

Alençon. — Imprimerie F. GUY, 11, rue de la Halle-aux-Toiles.


BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE
SG

